



# **Médecin-Chef à la prison de la Santé**

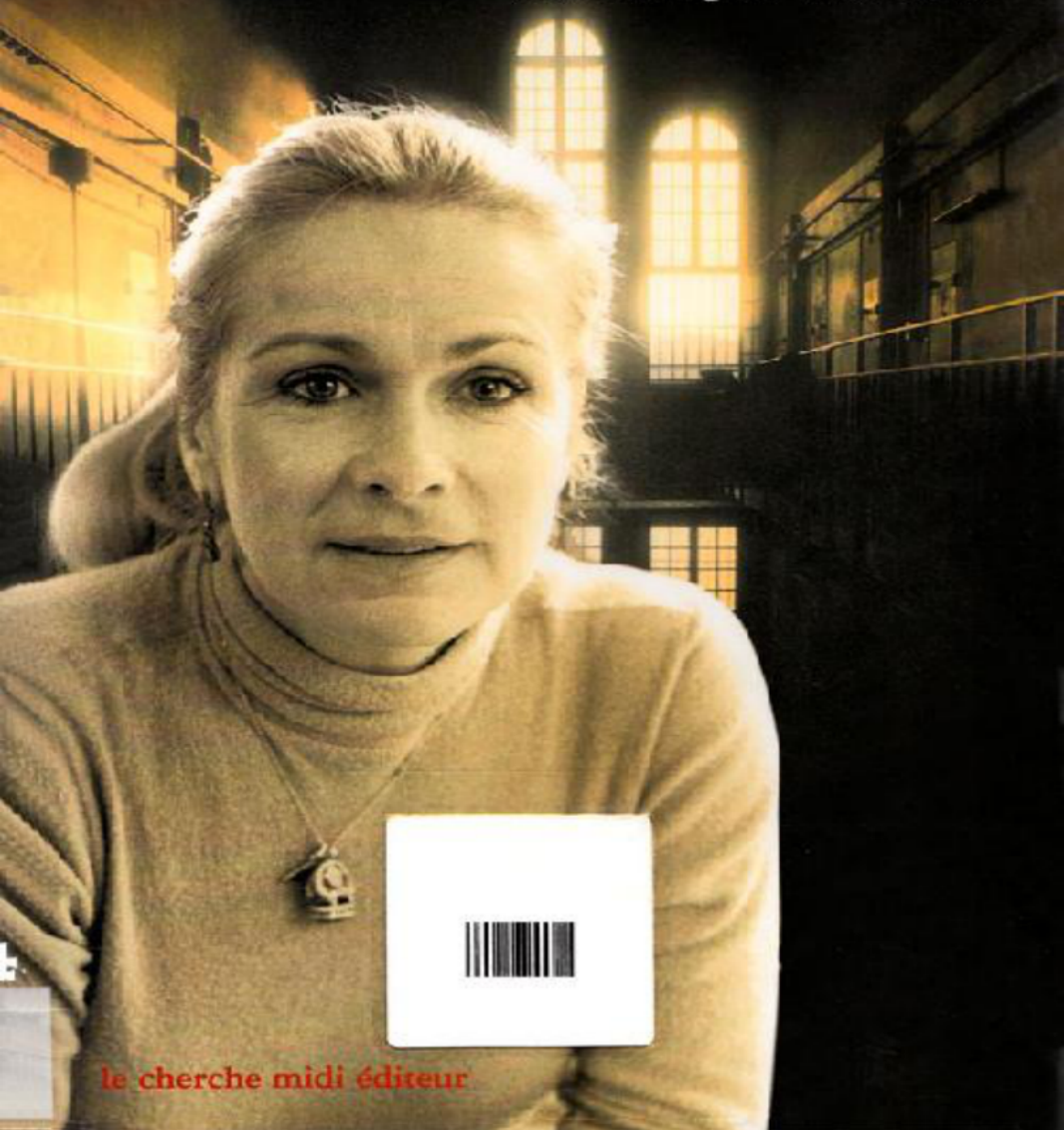
**Vasseur Véronique**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# MÉDECIN-CHEF À LA PRISON DE LA SANTÉ

VÉRONIQUE VASSEUR



le cherche midi éditeur

VÉRONIQUE VASSEUR

MÉDECIN-CHEF  
À LA  
PRISON DE LA SANTÉ

COLLECTION « DOCUMENTS »  
DIRIGÉE PAR  
PIERRE DRACHLINE

le cherche midi éditeur  
23, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Direction éditoriale :  
Véronique Bedin et Anne Éveillard

© le cherche midi éditeur, 2000.

*À ceux qui m'ont supportée, soulagée,  
épaulée depuis sept ans.*

## PROLOGUE

*Je ne sais pas pourquoi je suis entrée comme médecin à la Santé... J'avais arrêté d'exercer la médecine et pris un an et demi pour me consacrer à la peinture. J'ai d'abord travaillé dans l'atelier d'un peintre, puis chez moi. Mais je devenais un peu schizophrène, toute seule, comme ça, à peindre. J'ai donc été intéressée lorsqu'un ami, surveillant-en-chef de l'hôpital de Fresnes, m'a parlé d'un poste de médecin...*

*J'ai envoyé une demande avec un CV à la Santé. Et un jour, le médecin-chef m'a appelée à la maison en me disant : « C'est bon, quelqu'un s'en va, vous arrivez à telle date. » Quand je suis arrivée, en 1992, il n'y avait aucune femme. Cinq médecins tournaient et faisaient, chaque semaine, six gardes de vingt-quatre heures chacune, à raison de 800 francs la garde...*

*Je suis entrée là par curiosité et pour me remettre dans le bain de la médecine, en me disant que ce serait une bonne expérience, mais que je n'y resterais pas. Je me demandais ce qui se passait derrière ces grands murs. Il y a sept ans, on parlait peu des prisons, sauf pour les évasions. J'y suis restée et je suis attachée à cette vie professionnelle, même s'il y a des moments difficiles. C'est un endroit paradoxalement assez sympathique. De l'avis des gens de l'extérieur, de ceux qui y travaillent. Certains détenus trouvent même qu'il y a plus d'humanité dans cette prison que dans les autres.*

*Dès le premier jour, je me suis rendu compte que ce que je vivais était incroyable, et j'ai consigné depuis sept ans les turbulences du 42, rue de la Santé.*

Paris, octobre 1999.



« SANTÉ-PALACE »  
1992

*La prison de la Santé est bâtie d'après le système du rayonnement. Au centre de la partie principale, il y a un rond-point d'où convergent tous les couloirs, de telle façon qu'un détenu ne peut sortir de sa cellule sans être aperçu aussitôt par les surveillants postés dans la cabine vitrée qui occupe le milieu de ce rond-point.*

*Ce qui étonne le visiteur qui parcourt la prison, c'est de rencontrer à chaque instant des détenus sans escorte, et qui semblent circuler comme s'ils étaient libres. En réalité, pour aller d'un point à un autre, de leur cellule, par exemple, à la voiture pénitentiaire qui les attend dans la cour pour les mener au Palais de justice, c'est-à-dire à l'instruction, ils franchissent des lignes droites dont chacune est terminée par une porte que leur ouvre un gardien, lequel gardien est chargé uniquement d'ouvrir cette porte et de surveiller les deux lignes droites qu'elle commande.*

*Et ainsi les prisonniers, libres en apparence, sont envoyés de porte en porte, de regard en regard, comme des colis que l'on se passe de main en main.*

Maurice Leblanc, 813, *les trois crimes d'Arsène Lupin*,  
« Santé-Palace », 1909.

## IMMERSION

Une énorme porte verte sans serrure, une petite encoche avec des grilles. Par un sas un gardien me regarde, l'air soupçonneux. Il me demande le motif de ma visite et ma carte d'identité. J'attends. Il fait froid. On est en avril. Le gardien revient avec une énorme clé. J'entre enfin.

D'abord le système pour détecter les métaux. Bien évidemment, il s'emballe. Je vide mes poches, mon sac est fouillé. « Bien, laissez votre casque de moto ici, je vais appeler pour voir si vous êtes attendue. » Ouf ! On m'attendait bien ce jour-là ! Je laisse ma carte d'identité. Le gardien me donne un badge. Un surveillant en blouse blanche vient me chercher. On ouvre une grille, puis une autre. J'arrive alors dans une espèce de cathédrale bizarre aux murs tout écaillés, d'où partent six chemins qui paraissent sans fin. Au milieu de ce carrefour, une multitude de gardiens qui rigolent autour d'une tour centrale, tout en verre, très kitsch ; des groupes de gens qui bavardent. Certains ont des badges verts, d'autres roses, d'autres blancs. Plus tard, je connaîtrai la signification de ces couleurs... rose pour les avocats, vert pour le médical, blanc pour les visiteurs, les bonnes sœurs ou les curés. Une pendule circulaire, de taille imposante, arrêtée depuis plus de quinze ans. Encore un sas, des grilles partout, et une énorme porte sans aucune ouverture : le mitardi. Un gardien qu'on appelle le bricardi vient ouvrir avec un trousseau de clés impressionnant. Je grimpe un escalier en colimaçon. Je suis enfin arrivée au but.

Les portes sont alignées, comme celles des chambres froides, étroites, lourdes. Le médecin-chef me reçoit. Il me raconte ce qu'il faut faire, et surtout ne pas faire. Ne pas copiner avec les matons<sup>iii</sup>, être sur ses gardes en permanence, toujours vigilante. Ne pas être hautaine, mais se faire respecter tout en se faisant aimer. Vaste programme ! « Au début, on va vous tester, me déclare le médecin, puis ça va se tasser. Il va y avoir un sale moment à passer. » Bon, j'encaisse. Je dois encore voir le directeur. Il n'est pas là, je reviendrai.

À mon retour, même cirque. Le directeur est un homme charmant avec un léger accent du Midi. Il doit être fana de rugby puisqu'il a remplacé le globe terrestre de sa mappemonde par un ballon ovale couvert de signatures. Il me présente sa « maison ».

D'abord, le quartier des spéciaux. Les spéciaux sont les travestis non opérés<sup>iv</sup>. Avec eux, les homosexuels. Le mitard pour les excités, les punis. Derrière le mitard, les isolés, les dangereux, condamnés à de longues peines, en instance d'être transférés. Plus loin les « psys », puis tous les autres entassés à quatre dans des cellules minuscules et regroupés en quatre blocs suivant leur ethnie. Les Africains ensemble, les Maghrébins, etc.

Je dois ce jour-là faire un essai avec les anciens médecins. Je les rencontre. Tous sympa, un peu stressés, surtout celui qui officie aujourd'hui. Il a l'air traumatisé. Il est là depuis un mois. De quoi me rassurer... Ils racontent les urgences, les blagues des matons, des histoires de pendus, de suicides, de types qui avalent des fourchettes, etc. À ce moment-là, je me suis demandé où j'avais mis les pieds.

Première consultation. Les détenus patientent dans la salle d'attente comme n'importe quel concitoyen ; la seule différence : sur les dossiers figurent le motif de l'incarcération, la date de libération prévue, et plusieurs noms précédés de la lettre X, car les détenus reviennent souvent sous de fausses identités. Ils sont tous angoissés, stressés et, bien sûr, innocents. Ils réclament des douches, des pilules pour dormir, des pommades... Beaucoup ont des maladies de peau, des pustules, des plaques et bubons divers. Un petit café et on recommence. Consultation au quartier haut<sup>v</sup>. Des malades plus sérieux, et toujours la même demande, la même souffrance... Un travesti très extraverti raconte ses prouesses sexuelles dans les douches avec force détails. Je suis très gênée et j'ose à peine le regarder dans les yeux. La consultation se termine. On me montre une liste de médicaments périmés à donner en priorité. Je suis atterrée. On m'apporte la valise d'urgence. On dirait une caisse à outils. Elle pèse au minimum quinze kilos et se déploie sur près d'un mètre !

Le lendemain matin, déjà, les lieux sont plus familiers, les gestes presque automatiques. J'enfile la blouse qu'a bien voulu me donner l'administration pénitentiaire. Elle est d'une couleur indéfinissable, bleu très pâle, un peu violacée par endroits, rapiécée aux poches d'une façon très grossière... Devant mon air sidéré, on me répond que l'administration n'a pas beaucoup d'argent. Et je ne suis pas au bout de mes surprises...

Tournée d'inspection du mitard. Je dois rester en retrait car, s'ils voient une femme, ils vont tous être malades. Je me cache derrière les portes. J'arrive quand même à voir. De toute façon, il faudra bien que je me montre quand ce sera mon tour de les consulter. Les cellules sont minuscules. Il n'y a rien, seulement un bloc de mousse, avec une couverture. Une fenêtre de force qui ne s'ouvre pas, la pénombre, une odeur assez intenable le matin à jeun, où se mêlent le moisi, le salpêtre, le tabac, la sueur, l'urine... La grille reste fermée et la consultation se passe à travers les barreaux. Visite éclair avec des gardiens rigolards qui m'offrent gentiment un café... Les médecins l'appellent le « mitard express ».

Encore une grille et c'est la visite des autres blocs. J'aperçois des filets partout. Le surveillant m'explique que c'est pour éviter les tentatives de suicide, car il est arrivé que des détenus se jettent dans le vide, depuis les étages supérieurs. Une odeur effroyable, une saleté épouvantable, des déchets de nourriture par terre. Du tuyau de la buanderie s'échappe une vapeur impressionnante. Les murs des cellules suintent, ruissellent d'eau. Je comprends pourquoi beaucoup de détenus souffrent d'asthme, de maladies de peau, de bronchites, rhinites, sinusites, etc.

Première nuit d'essai ; je suis en doublon avec un autre médecin... La nuit, les gardiens sont encore plus soupçonneux ; je poireaute un quart d'heure à la porte parce qu'ils ne trouvent pas mon fameux badge vert. Enfin la porte s'ouvre. À peine arrivée, il faut aller voir un détenu au pavillon des psys. Un dangereux excité, un garçon baraqué à l'accent canadien qui souffre soi-disant de sciatique... Il s'est enroulé la jambe comme un saucisson avec une ficelle très serrée. Sept gardiens sont présents. J'apprends, après lui avoir fait une injection, qu'il s'agit d'un détenu incarcéré pour viol avec meurtre. Les matons me préviennent : je ne dois jamais rentrer la première dans la cellule au cas où il y aurait une prise d'otages. On voit bien que je suis nouvelle. Mon deuxième patient est un toxico en manque qui réclame des tranquillisants ; pas de problème, j'en ai plein les poches. Je commence à avoir mal au bras à force de trimballer cette foutue valise qui pèse une tonne ; je la pose dans le placard qui lui est réservé. Je tombe sur le matériel de réa<sup>vi</sup> qui, soit dit en passant, est « extraordinaire » ; il est couvert de poussière, les flacons de

Plasmion<sup>vii</sup> sont périmés depuis quatre ans ! Rassurant, en quelque sorte, car il ne doit pas servir souvent ! L'appareil à oxygène sert par contre de temps en temps pour les asthmatiques ou les tentatives de pendaïson. C'est ma première garde et j'ai la trouille. J'inspecte le livre d'urgence : beaucoup de points de suture (de sept à cinquante points, selon les cas) ; beaucoup se taillaient les bras, mais parfois tout le corps. Certains se mutilent la verge. Vers une heure du matin, je peux enfin rentrer dormir chez moi, mais le maton de service dort aussi. Impossible de sortir. J'ai beau frapper, sonner, tambouriner... enfin il arrive, au bout de trois quarts d'heure, et me fait une petite ouverture dans la porte blindée. Je me glisse au-dehors : la liberté, c'est bon. Je n'ai passé que quatre heures à la Santé et j'ai l'impression d'y être restée trois jours.

Le lendemain matin, la consultation se compose essentiellement de diabétiques qui font le ramadan et tombent comme des mouches ; de détenus fraîchement débarqués qui ont entamé une grève de la faim en signe de protestation. Ils marchent en traînant la savate comme s'ils se trimbalaient avec cinquante kilos aux pieds. Six d'entre eux se plaignent d'avoir mal aux fesses : sans aucune gêne, ils enlèvent leur pantalon.

Je troque mon ignoble blouse délavée et rouillée contre une autre qui au moins a le mérite d'être blanche bien qu'elle m'arrive aux chevilles. Je la pique dans un placard. Elle appartient au manip<sup>viii</sup> radio : je vais pouvoir la garder puisque quelques jours plus tard il sera lui-même écroué...

J'en profite pour demander une agrafeuse pour les points de suture. Si j'avais demandé la lune, cela aurait produit le même effet. On n'a pas les moyens. Par contre, les médicaments inutiles à 400 francs la boîte, pas de problème.

Première garde de nuit seule. Je commence à reconnaître les détenus. « Attention, me disent les gardiens, ils se sont tous passés le mot, vous allez passer une mauvaise nuit. » Un détenu arrive. Il a un gros abcès sur la main. Naturellement, je n'ai rien sur moi : pas de lancette pour percer. Je prends une aiguille à points de suture : il a l'air complètement affolé. Comme je n'en mène pas large moi non plus, il me dit : « Je suis un homme. » Ça, je m'en étais aperçue ! Les cafards courent dans l'infirmerie ; ils se baladent, s'infiltrant partout sur les pots de désinfectant : j'ai peur d'en serrer un dans la main. À la

fin de la consultation, le type me demande s'il peut me revoir demain. Il a besoin d'être rassuré. Il est paumé, moi aussi.

Un jeune à la figure angélique, de grands cheveux noirs frisés tombant sur les épaules, cascadeur de métier, doit passer aux assises : il risque quinze ans pour viol avec séquestration. On dirait un premier communiant des années 1900. Il me raconte qu'il n'a pas de chaussures et se promène avec des vieilles tennis en caoutchouc. Il n'a pas le droit d'en recevoir de l'extérieur, car elles peuvent servir de planque à des lames ou à de la drogue, et il n'a pas d'argent pour en acheter en prison. Le problème est qu'il a une mycose géante aux pieds et que le premier remède est de supprimer le port du caoutchouc !

Aujourd'hui, on aura une star : un confrère, le docteur Garretta, arrive ce soir.

Je suis appelée pour des toxicos en manque arrivant du dépôt<sup>ix</sup> où, depuis deux jours, ils n'ont eu aucun traitement pour les soulager. Tremblants, prostrés, pieds nus dans leurs souliers sans lacets, tenant leur pantalon sans ceinture, ils ont piètre allure. À deux heures du matin, on me réveille. Un détenu ferait une crise d'épilepsie. Je me retrouve, après un dédale d'escaliers plutôt crades, dans une cellule avec sept gardiens et quatre détenus. On est douze en tout dans dix mètres carrés. Je n'ai même pas de place pour poser ma valise. Une petite loupote éclaire faiblement la pièce ; je ne peux pas lire le nom des médicaments sur les ampoules, je ne vois absolument rien. Le type est au sol, tremblant de tous ses membres ; je finis par me retrouver par terre, à quatre pattes pour l'examiner. Dans la panique générale, je perds ma boucle d'oreille ; je suis là à chercher à tâtons mon anneau... je finis par trouver la bonne ampoule, ma boucle d'oreille, et tout rentre dans l'ordre !

On me signale un boxeur costaud, un Malien qui se dit Américain. Il a l'air complètement dingue. Il vient de fracturer la main d'un gardien. Il est tout nu dans une cellule de force complètement vide, et il mange ses crottes. Je suis effarée.

Un autre détenu du mitard est très agité. Il déclare avoir avalé des lames de rasoir. Aucune trace des objets à la radio. J'apporte des tranquillisants, que le gardien lui enfourne dans la bouche à travers la grille. Je reviens dans la chambre de garde, un peu éberluée. La première nuit va être longue. Je n'arrive pas à dormir : ce foutu téléphone au pied du lit qui peut sonner d'un moment à l'autre. Je prends un tranquillisant. Le réveil est un peu difficile, car je ne suis pas une habituée. Je sais que vingt détenus m'attendent ce matin. Je tambourine au mess<sup>x</sup> pour quémander un café et un gâteau.

La journée est dure. Consultation sur consultation. Je viens de passer pour la première fois vingt-quatre heures en prison. Et mon

remplaçant qui n'arrive pas... 19 heures, 20 heures, personne. Je finis par appeler chez lui. Sa femme me répond qu'il dort. Il a oublié qu'il était de garde. Je n'ai plus de cigarettes : je fais le tour des gardiens. Je veux sortir pour respirer.

En une journée, j'ai compris ce que signifie être enfermé.

\*

\* \*

Hasard du calendrier : le jour de ma première garde, c'était aussi le jour de l'enterrement de mon frère. Je m'en souviens très bien. Je ne connaissais rien à la Santé. Mais, d'un autre côté, cela m'arrangeait, car j'étais trop bouleversée. Cette garde, c'était l'occasion de penser à autre chose, tout en sachant que, le matin, j'allais me faire remplacer par un autre médecin pour pouvoir me rendre à l'enterrement.

\*

\* \*

Deuxième garde. La soirée est calme. Pas un appel de la nuit. Le matin, les détenus défilent. Ils arrivent du dépôt ; beaucoup ont été tabassés par les flics. À la fin de la consultation des entrants, ils partent pour être affectés dans une cellule. Ils marchent, deux par deux, entravés par des chaînes aux pieds, dans un fracas épouvantable. Ce matin, des pigeons sont posés par dizaines sur les filets anti-suicide. Les plumes volent, des fientes tombent. Il faudrait presque se balader avec un parapluie ; on se croirait dans une gigantesque volière. Par moments, quelques rayons de soleil arrivent à percer. Je déambule dans ce décor presque irréel avec ma grande valise noire. Un détenu est étendu par terre bras en croix. Il est de temps en temps secoué de violents tremblements. J'arrive à lui parler, à le calmer. Les autres, voyant ma compassion, en profitent pour demander des tranquillisants. Je suis tombée sur un groupe d'excités. Les gardiens les engueulent, le ton monte, le chef de la bande hurle : « On n'est pas des bêtes ! » J'ai un peu la frousse que ça dégénère, mais avec moi ils sont plutôt gentils.

Un détenu s'est tranché la gorge cet après-midi. Mon collègue lui a fait cinquante points de suture. Le candidat au suicide est au mitard par précaution pour éviter une autre catastrophe, et j'y vais sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller tous les autres forcenés. Ce type est immense, très maigre, son visage est tuméfié et couvert d'ecchymoses. Éclairé par la faible lumière de l'ampoule, il ressemble à un fromage de tête. Il réclame du « Trimesta<sup>xi</sup> ». Il a la force de reconnaître tous les cachets qu'on lui présente, il en sait toutes les

formes et les couleurs, bien que les appellations qu'il leur donne soient un peu farfelues. On ne peut pas le berner si facilement. Je suis obligée de lui donner le médicament à travers les barreaux comme on fait pour les singes. Je suis prise d'un fou rire nerveux incontrôlable. Pourtant la situation n'est franchement pas comique, simplement absurde. Ce pauvre type n'est pas une bête furieuse, mais un dépressif sans avenir qui a tenté de mettre fin à ses jours. Plus tard, je suis appelée pour un grand gaillard, superbe. Il doit faire de la gonflette. En effet, je n'arrive même pas à lui prendre la tension tellement ses bras sont musclés. Il en a pris pour quinze ans, pour assassinat avec préméditation. Il est malade du sida et me prévient gentiment de prendre mes précautions au cas où je lui ferais une piqûre. Depuis ce matin, il se sent mal, il a des nausées, et ses yeux sont jaunes. Les gardiens me laissent une demi-heure enfermée avec lui. Ils ont même fermé la porte et fait sortir les autres détenus. Mais me retrouver toute seule, enfermée avec un assassin, même sympathique, me laisse un peu sceptique sur la conception de la sécurité que l'on a ici.

Dans ce monde clos, on se jalouse, on rivalise, et ça vole parfois au ras des pâquerettes. Pourtant, il y a beaucoup de gens de valeur derrière les murs du boulevard Arago. Et les meilleurs ne sont pas forcément ceux auxquels on pense. Les détenus sont souvent des types bien, mais ils n'ont pas eu de chance et sont passés de l'autre côté pour de multiples raisons. Je me souviens par exemple d'un avocat tombé pour escroquerie. En attendant son procès, effondré dans sa cellule, il pleurait. Sa fille avait été violée et il n'avait pas pu l'aider. C'était sa fille unique et elle l'avait rejeté. En prison, il lui a pourtant beaucoup écrit, mais elle ne lui a jamais répondu.

En plein déjeuner, on m'appelle : urgence, un détenu s'est coupé le bras. Il est très agité, je cherche le matériel de suture, il est séropositif, il pisse le sang. Je suis tellement stressée que je lui fais une couture multicolore, avec des fils de couleur, rouges, bleus et verts. Il est content, les infirmières se marrent, pas moi. Je transpire : j'ai beau m'être entraînée sur des escalopes de dinde, la peau est beaucoup plus dure... et je n'ai pas eu l'occasion de faire de petite chirurgie depuis très longtemps. Je commence la consultation. Encore une urgence, une crise d'épilepsie au bloc C, le bloc des Maghrébins, et cette fois ce n'est pas de la frime. Il arrive, m'a-t-on dit, que des urgences soient simulées, mais là c'est du solide. Le type s'est mordu la langue et saigne comme un bœuf, sa bouche fait des bulles comme de la confiture de groseilles qui bout, il y a une mare de sang par terre. Un Valium dans la fesse, puis un deuxième. La crise se passe. Maintenant qu'il est sur pied, il veut se suicider. Je suis obligée de l'assommer avec une troisième injection. Pour couronner la journée, une fracture à la cheville : je fais un superbe plâtre avec une talonnette. On dirait



une chaussure pour aller danser au *Balajo*<sup>xii</sup>. On plaisante : le détenu voudrait que je lui fasse pareil de l'autre côté.

Troisième garde. La soirée commence mal. Un diabétique se plaint de malaises : il est si faible qu'il ne peut se rendre à l'infirmerie. Après avoir trouvé son dossier, non sans mal, je dois passer toutes les grilles pour le voir dans sa cellule. Des histoires de clés à rendre fou... je finis par avoir quatre trousseaux de clés dans les mains. J'ai chaud, je cours partout. Tout à coup, un hurlement : « Un mort ! » Je pars en courant, suivie de dix gardiens. Dans la panique, on a oublié la valise d'urgence et l'oxygène. Je suis en sueur, mon cœur tape. Je préviens les gardiens d'aller chercher le matériel. Des bruits épouvantables, les téléphones ont éclaté ! Un détenu cogne si fort que la porte blindée de la cellule branle de partout. J'arrive en suffoquant après quatre étages montés au pas de course. Devant moi, un grand Noir goguenard, la mine patibulaire. L'un me dit qu'il s'agit d'une crise d'épilepsie, l'autre me répond : « On a traité, tout va bien ! » Je ne comprends absolument plus rien. En fait, le grand Noir qui rigole est le mort, ressuscité ! Soulagement. Il faut s'occuper du diabétique et finalement, je n'ai pas les médicaments qu'il faut. Je retourne les chercher. Toujours des histoires de clés. J'arrive enfin. Le diabétique, soi-disant dans le coma, est très agité, me lance le médicament à la tête et me menace avec un tabouret. Je pars furieuse.

3 heures du matin, nouvelle urgence. Le détenu est déjà au mitard. On peut le suivre à la trace : il est recroquevillé comme un escargot dans une mare de sang, tout nu, au fond de la cellule. Il tremble. J'essaie au milieu du sang de voir d'où provient la blessure. Huit gardiens sont avec moi : le type me fait signe d'approcher. Dès que je fais un pas, les gardiens suivent. Je finis allongée sur lui avec les huit gardiens aux fesses qui ne tiennent pas, semble-t-il, à ce qu'il me parle. Il finit par me chuchoter à l'oreille : « C'est eux qui m'ont fait ça. » Est-ce vrai ? Qui croire ? Les gardiens se sont rapprochés pour écouter et je ne peux pas répondre. J'ai enregistré le message... Il est 4 heures, impossible de dormir. 7 heures, de nouveau la sonnerie du téléphone : un détenu refuse d'aller au Palais. Il dit souffrir d'une sciatique. Je vais le voir. Il n'a rien.

Les entrants : une dizaine, pas un ne parle français. Interrogatoire de sourds-muets, à l'aide de signes. La question « Avez-vous eu des maladies sexuelles ? » provoque chez eux l'effarement ou le rire. Le mitard est plein. Toute la nuit, il s'est rempli d'excités. Les types sont tous à poil, les vêtements déposés en « tapouillon<sup>xiii</sup> » devant les portes. Je ne connais pas le menu d'hier soir, mais ils ont

tous la colique et des vomissements. J'ai les pieds en compote... Consultation à 10 heures. Juste le temps de déjeuner et puis hop !... vingt personnes à voir.

Pas facile de garder la tête froide, entre les bobos du quotidien et les infirmières débordées. Le médecin-chef, imbu de son pouvoir, me reproche une signature illisible alors que je suis crevée, exténuée. Il commence vraiment à m'énervé : je sens ma bouche se pincer, je serre les dents. Les autres rigolent. Je suis prête à exploser, mais je parviens à garder mon calme. Mon air assuré le déstabilise. Il n'aura pas le plaisir de me voir craquer aujourd'hui. Je repars courir les couloirs crasseux, pleins de taches suspectes, de détrit, de restes de bouffe, de bêtes diverses, gros rats, cafards, petites souris. Les murs partent en lambeaux, les carreaux sont cassés, les chasses d'eau fuient et certaines ont même de la verdure qui commence à pousser dedans. La crasse partout, la vétusté en plus.

Je perds un amalgame à une dent. Comme je suis un peu tranquille aujourd'hui, je décide d'aller voir la dentiste, une assez belle femme blonde avec un fort accent, visage fermé, dur, la bouche en lame de rasoir. Elle m'ouvre la mâchoire comme on ferait à un cheval avec une brutalité épouvantable. J'apprendrai plus tard qu'elle a sévi dans les prisons d'Europe de l'Est... Je suis tétanisée par sa méchanceté. Elle me dit : « Vous avez une dentition épouvantable, cette dent est pourrie, il faut arracher. » Je regarde le surveillant qui lui sert d'assistant... un petit sourire complice dès qu'elle a le dos tourné, et je prends mes jambes à mon cou. Il paraît que tous les détenus se plaignent : elle arrache à tour de bras même des dents saines, sans anesthésie. Une vraie boucherie !

C'est incroyable de voir le comportement des gens, ici... rien de mitigé : soit ils se dévouent pour aider leur prochain et améliorer le sort de ces pauvres bougres, soit ils se vengent sur eux de leur aigreur, de leur propre médiocrité. La vie oscille ici entre ces deux extrêmes.

Je suis à peine arrivée que je pars avec ma valise dans une cellule. Le type grelotte. Il a le teint bistre et souffre beaucoup. Beaucoup de théâtre aussi. Vingt gars m'attendent, aucun ne parle français. Je dois faire des signes ou me débrouiller avec un anglais approximatif. J'ai l'impression qu'ils comprennent mieux mon français.

J'arrive au mitard. Un détenu complètement excité tape dans la porte depuis hier. Les gardiens enfilent des gants en caoutchouc : ils sont sept et ont demandé du renfort. Je ne vois même pas son visage, car à peine ont-ils ouvert la porte qu'ils se précipitent sur lui, le

placent au sol et le maintiennent. Ils m'appellent ; j'arrive avec la seringue toute prête. Le type se débat comme un beau diable. Il me faut viser le bon endroit de la fesse entre les têtes des gardiens...

Deux travestis m'attendent. Je n'en crois pas mes yeux, je ne comprends rien : l'un a un œil au beurre noir et je crois à son look que c'est une femme. Or, il n'y a pas de femme à la prison : je réalise enfin que c'est un travesti quand je lui dis « madame » et qu'il rigole et me répond « monsieur » avec une grosse voix. L'autre est encore plus bizarre, très efféminé, une voix de fausset, mais pas une allure de femme. Il se plaint d'égratignures sur le visage, il veut des pommades, car il a peur que ça lui laisse des cicatrices : querelle classique de travestis entre le gang des Sud-Américains et celui des Maghrébins.

Encore une bagarre et quatre constats à faire. C'est une cellule de gars violents, agressifs, qui se taillaient souvent. Je n'aurai pas le temps de faire le constat, car ils se sont jetés les uns sur les autres et sont tous au mitard. La chaleur de ce mois de juillet ne leur réussit pas et ils sont de plus en plus agités. Je termine la journée en faisant un beau plâtre.

Ce matin, en arrivant – j'avais revendu ma garde de nuit à un collègue –, je vais au mitard... Le diabétique qui m'a agressée l'autre jour avec un tabouret, le zèbre aux mille cicatrices qui se taillade partout, s'y trouve aussi. Son jugement est en appel et il attend son transfert pour Metz où on prend les psychopathes. Il a grossi et fait de la musculation. Il est de plus en plus costaud ; il me demande des tranquillisants alors qu'il a du mal à ouvrir ses yeux gonflés de sommeil ; il tient à peine debout. Un mois après j'apprendrai qu'il s'est suicidé... justement, à Metz.

Je redescends après la consultation pour voir un détenu. J'ai son dossier sous les yeux : il a déjà fait dix-huit ans de taule pour assassinats multiples. Je décide de faire l'examen dans la cellule, car il est trop dangereux pour qu'on le monte à la consultation. Tout d'un coup, des hurlements, des vociférations. J'entends : « Médecin ». On tape dans la porte métallique qui fait un bruit d'enfer ; le gardien ouvre et tente de raisonner le forcené, rien à faire, il va falloir le maîtriser. Ils se mettent à sept dessus. Un gardien que je connais bien, car on parle souvent de peinture ensemble, et qui mesure à peine un mètre soixante, est à cheval sur sa tête. Il est tout congestionné. Je réussis à voir un bout de fesse et je pique. Le type est tellement agité qu'en retirant l'aiguille un mouvement malheureux me la fait planter dans la cuisse d'un des gardiens. Il est paniqué et s' imagine que le type a le sida ; il part vite se faire désinfecter à l'infirmerie.

Aujourd'hui, j'ai juste le temps d'enfiler ma blouse : je dois voir des entrants. L'un d'eux parle peul, un dialecte de Guinée. Pas un interprète en vue. Un autre parle zoulou. Le dernier parle un anglais encore plus approximatif que le mien. Des toxicos à cinq grammes d'héroïne par jour : ils sont couchés sur la table dans un état lamentable. Je distribue des tranquillisants. Et puis, il y a un type très chic qui semble venir d'une autre planète, un « col blanc » comme on les appelle ici. Pour finir, je vois des Zaïrois qui refusent tous le test du sida. Ils en ont le droit, la loi les y autorise. Chose absurde puisque 5 à 10 % de la population carcérale est séropositive, et qu'il y a un risque certain de contamination... Seul le dépistage de la syphilis est obligatoire !

Encore x qui pique sa crise. La dernière fois, il a avalé des lames de rasoir, et, cette fois-ci, il a ingurgité ses lunettes avec les verres. Radio en vitesse : on retrouve les branches, mais pas les verres. Les lames ont déjà disparu. Les détenus sont malins : ils avalent les lames enroulées dans du papier scotch invisible à la radio, mais qui évite qu'ils se perforent. Ils ont l'estomac en béton : question d'habitude.

Le manip radio est écroué à Fresnes pour une escroquerie qu'il a commise à l'extérieur de la prison. C'était un type bien, sympa et dévoué, qui travaillait ici depuis vingt ans. Il me préparait le café le matin. Il était toujours gai et optimiste. Je suis triste et un peu suffoquée.

La journée s'écoule. Je suis en consultation ; on m'appelle en urgence : un détenu est allongé par terre : crise nerveuse ou crise d'épilepsie, j'arrive avec ma seringue. Des mutilations, des bagarres ; il fait lourd, j'entends les détenus qui jouent au foot. Il y a une grosse averse et je n'entends plus rien ! J'avais l'intention de visiter les promenades, la salle de sport ; pas une minute de tranquillité. La consultation s'achève : le dernier patient a été arrêté à l'hôpital alors qu'il venait d'être opéré d'une péritonite. Sa cicatrice n'est pas fermée et il est dans un sale état. Il pleure, je le console. Je suis à peine revenue dans ma chambre de garde que le téléphone sonne. Un Pakistanais, qui ne parle pas un mot de français, est très agité. Il veut arrêter de penser. Je ne sais même pas comment il y arrive avec les doses hallucinantes de tranquillisants qu'il peut avaler. La journée a été dure. C'est moi qui suis malade maintenant... tant de stress, de panique, de courses dans les longs corridors. Il semble que ce petit monde manque d'imagination : si l'un se coupe à tel endroit, une heure après c'est un autre qui se coupe au même endroit. Certains se pendent ; mais, heureusement, c'est plus rare car on leur enlève ceinture, lacets, etc. Par contre, c'est incroyable ce qu'ils peuvent avaler : lames de rasoir, clés, pièces de monnaie, pinces à ongles,

couteaux, fourchettes, cuillers, vis, boulons, clous, lunettes... Parfois, dans certains ventres, on retrouve une véritable batterie de cuisine. Un détenu se plaint de nausées et de maux de ventre. Il dit qu'il n'arrive plus à manger. Radio et, stupéfaction ! une cuiller à soupe est en travers de l'estomac, suivie d'une fourchette ; au niveau de l'intestin, un trousseau de cinq clés, une dizaine de pièces de vingt centimes et un paquet de lames de rasoir. Comme lui dit le radiologue, « je comprends que vous n'ayez pas faim ! »

## 42 À L'OMBRE

Un orage épouvantable. Le chauffeur de taxi a le nez sur son volant, on ne voit pas à deux mètres, il se trompe de chemin. Devant la porte de la Santé, je fais de grands signes aux gardiens. Je n'ai pas l'impression que le taxi ait envie de traîner ici, d'autant plus que la voiture de police est déjà là, ne comprenant pas le motif de l'attroupement. Le médecin que je remplace m'attend gentiment, allongé sur le canapé. Il lit *En attendant Godot*. On papote, on trinque un petit coup de Côtes-du-Rhône, on parle littérature : Beckett, Camus, Céline. Téléphone : un détenu est tombé de son lit au deuxième étage. Il a le genou bloqué en flexion, tous les autres dans la cellule rigolent ; je ne peux pas l'approcher : le moindre attouchement le fait hurler. On le descend sanglé sur une civière. Normalement, ce sont les pompiers qui doivent descendre la civière, car il y a eu un drame il y a peu de temps : une civière a basculé dans le vide et le détenu est allé s'aplatir sur la coursive au milieu des filets. Sa tête a explosé. Mon gars continue à hurler : il a déjà subi une opération du genou un peu étrange si j'en crois ses explications et je préfère l'envoyer à l'hôpital de Fresnes. La nuit se passe, calme. Il est 6 heures et il fait déjà jour ; il n'y a que quatre entrants et je peux lézarder au lit. À 7 h 30, une bagarre. Un pauvre type est le souffre-douleur de ses codétenus. Il a la pommette en sang et se plaint des côtes. On découvrira à la radio des fractures de côtes récentes et d'autres, plus anciennes : ils le tabassent régulièrement. J'interviens pour qu'on l'éloigne de ses tortionnaires, mais du moment qu'il n'y a pas de mort, tout le monde s'en fout.

C'est la journée des bagarres. Le temps est à l'orage, il fait lourd, la délation marche bon train : trafic de seringues, untel est fou... Les types mentent, disent n'importe quoi. Celui-là dit qu'il pisse au lit, que ça sent mauvais et qu'il lui faut des douches supplémentaires. Et, dans tout ce fatras de mensonges, il y a les vrais malades qui ne disent rien.

Je monte sur les barreaux du chauffage pour regarder dans la cour. Je ne suis pas la seule. Tout le monde est à la fenêtre, car c'est la promenade des spéciaux, des travestis. Il fait très chaud. Ces « dames » sont en petite tenue et, de loin, peuvent faire illusion. Certaines sont en soutien-gorge et se font bronzer, d'autres se passent de la crème dans le dos... Les détenus hurlent des insanités aux fenêtres et tapent aux barreaux... Solarium insolite dans une prison d'hommes.

La chaleur aidant, la vermine court dans les matelas et les types sont couverts de boutons. Je n'ai jamais vu autant de maladies de peau en si peu de temps.

À peine le temps d'enfiler ma blouse que je suis appelée : un type saigne et vomit du sang. Une histoire louche : il serait tombé de son lit tout seul. C'est très fréquent ici... En le nettoyant, je m'aperçois qu'il a des griffures sur tout le corps et dans le cou : sûrement une bagarre, mais il ne parle pas. Il a peur, peur du mitard, peur des codétenus qui vont lui régler son compte dès qu'on aura le dos tourné. On fait sortir ces derniers le temps de la consultation. Il crache de gros caillots de sang. Le sol en est maculé. J'essaye d'éponger avec les moyens du bord, mais je suis vite débordée par la vigueur de l'hémorragie. Les matons ne bougent pas et me regardent faire. Ils veulent des gants : ils ont une trouille bleue du sida. J'ai beau leur expliquer que ça ne s'attrape pas comme ça, dès qu'ils voient une goutte de sang, ils veulent être protégés. Je demande un peu de glace. Ils m'apportent un sac de dix kilos. Trois glaçons auraient suffi ! L'autre médecin qui papotait avec moi est parti dans une cellule où un toxico en manque commence à faire du raffut. Je finis par appeler l'hôpital car le type continue à saigner abondamment et a le nez comme une grosse pomme de terre. En plus, il a une énorme entorse à la cheville.

Je cours d'un couloir à l'autre avec au moins quinze clés dans les poches. Des souris traversent tranquillement sur mon passage. J'essaye de dégager les caillots du nez de mon bonhomme avec une grosse seringue, mais il hurle dès que je le touche. Une demi-heure plus tard, l'hémorragie a cessé et le type finit par rigoler des histoires des matons. Mais l'ambulance est en route et je lui conseille de ne pas

faire le mariole en arrivant, sinon on va me maudire à l'hôpital de Fresnes car il est déjà minuit. Un maton m'offre une cigarette et un jus de fruits. Le directeur nous appelle pour un détenu qui vient d'arriver. Ce type a sauté sur une mine quand il était légionnaire et il a un bras inerte avec quelques doigts manquants. Aujourd'hui, après un braquage manqué, il est passé par une vitre et s'est sectionné les tendons de l'autre bras. On ne va pas pouvoir le garder ici sans bras, d'autant que, lors de son arrestation, on lui a cassé la clavicule en prime. C'est un mec en kit ! On le fouille avant que je l'examine. Ce doit être un type dangereux : j'avais proposé, pour gagner du temps, de l'examiner avant, étant donné qu'il est inapte au-dessus de la ceinture. On me répond qu'on ne sait jamais avec ces gars-là : il a encore l'usage de ses jambes ! Deux matons surveillent à la porte et ne me quittent pas de l'œil. Ce type doit être un dur à cuire, mais comme il n'a plus de bras, je ne vois pas très bien ce que je risque. Quand je le leur dis, ils me regardent comme si j'étais débile.

Un type en survêtement, très sûr de lui, passe, l'air arrogant. Il plaisante avec les matons en buvant un petit café. Je ne l'ai jamais vu et je pense qu'il s'agit d'un professeur de sport. Je questionne. Il s'agit d'un tueur à gages. Il a une sale gueule et un petit sourire sadique. Difficile parfois de savoir qui est qui !

Je suis encore appelée pour une angine de poitrine. Je rencontre alors mes deux lascars, chaînes aux pieds, suivis par une quinzaine de gardiens goguenards. Celui qui saigne est attaché au pied où il a une entorse et celui qui n'a plus l'usage de ses bras n'a plus qu'une jambe... puisqu'il est attaché à l'autre. Ils ont bien piètre allure. On dirait Quasimodo et son assistant.

Ce matin, rien qu'un médecin généraliste incarcéré pour abandon de famille et non-paiement de pension alimentaire, arrêté sans pouvoir prévoir un remplaçant, complètement traumatisé par deux jours de dépôt avec des toxicos, des violeurs, affolé par la crasse et les conditions moyenâgeuses de détention. Peur panique du sida, de la sodomie. J'ai fini par lui obtenir une cellule où il sera seul. Je le revois le soir. Il me sourit, soulagé dans sa détresse.

Des insultes : « Les médecins pénitentiaires sont des bouchers, des vétérinaires. » Nous sommes des sadiques assimilés aux flics. Je quitte la salle de soins exaspérée. L'après-midi, même topo avec un proxénète arrogant qui me demande si j'ai mon diplôme, qui veut voir les notices de tous les médicaments comme si je voulais l'empoisonner. Après une demi-heure à tout lui expliquer alors que les autres attendent, je finis par m'énerver et je le fiche dehors. Il me



traite de conne et de salope : le gardien qui a vu tout son manège vient le chercher, direction le mitard.

Ce soir, tous les travestis ont vu leurs tranquillisants supprimés d'un coup à cause d'une erreur de la pharmacie. Pour protester, ils se sont tailladés partout avec des lames de rasoir. Heureusement leurs lames ne sont pas très performantes. Le dernier patient, un Palestinien réfugié politique, condamné à mort dans son pays, ne s'est pas raté, lui. Ses entailles sont multiples et profondes. C'est un type sympa. On bavarde, il se calme, je le recouds. Je rencontre un rat, gros comme un chat, qui détaille devant moi. Les gardiens regardent à la télé un match de foot, et seule une explosion pourrait les faire bouger.

Beaucoup de détenus ce matin, quelques-uns charmants et même souriants. J'apprends que, souvent, les grands criminels sont les plus à l'aise. Un grand gaillard bronzé avec un catogan, très sympa, est là pour assassinat avec préméditation. J'aimerais bien être une petite puce pour aller sonder leur cerveau !

Pas le temps de creuser. Crise d'angoisse, paralysie hystérique, étouffement, maux de ventre, etc.

Cet après-midi, un type a avalé du savon de Marseille, un savon entier. Je cours au mitard. La cellule glisse comme une patinoire. Le type est par terre, les bras en croix, il fait des bulles avec son nez, avec sa bouche. Il est très agité. Il est persuadé que tous les jours on pénètre dans sa cellule pour le tabasser : paranoïa ou réalité ? Ici, rien ne m'étonne. Il est pitoyable et si comique, avec toutes ces bulles de savon qui volent autour de lui dès qu'il vocifère... Les pompiers arrivent, deux jeunes complètement terrorisés par cet excité qui hurle à l'injustice. Finalement les surveillants apportent une grande chaise, genre chaise à porteurs en fer avec un grand dossier. Ils lui attachent les chevilles aux pieds de la chaise avec des menottes et les deux mains sont également jointes avec des menottes et une chaîne. La chaise n'a que deux roues à l'arrière. Ils la renversent comme un caddie et le traînent avec la chaîne qui sert de laisse. Le groupe s'éloigne avec le type qui continue à gueuler en faisant des bulles.

Un appel. Un détenu vient d'apprendre le décès de sa femme, morte dans une ambulance d'une crise d'asthme. Elle laisse une fille de dix ans, seule, sans aucune famille sur place. La famille n'a pas été prévenue. On est vendredi. Il est 21 heures et la gamine risque de rester seule pendant trois jours. Je préviens la famille en rentrant chez moi, car, de la prison, il paraît que c'est interdit.

J'ai pris dix jours de vacances. C'est comme si j'étais partie des

mois. « Tiens, voilà une revenante », me lancent les infirmières à mon arrivée. Le premier appel vient du mitard, où deux grands costauds que je connais me réclament. En me voyant, ils se mettent à frapper dans les portes et les voisins commencent à les imiter. Charmant comité d'accueil. L'un des deux est un avaleur récidiviste qui a l'habitude d'engloutir des lames et autres objets métalliques. Il a dans le ventre une véritable quincaillerie. L'autre devrait logiquement dormir, étant donné les doses de tranquillisants qu'il avale à longueur de journée. C'est le zèbre aux mille cicatrices. Il frappe jusqu'à l'obtention d'une cigarette. Dans la foulée, un troisième veut que je l'examine, mais je me demande bien pourquoi, puisqu'il connaît son diagnostic par cœur. Il me décrit en effet tous ses symptômes comme s'il était médecin. À l'écouter, je devrais appeler immédiatement le Samu. Mais la description de son mal est trop technique pour être vraie. Voyant que je ne marche pas dans son jeu, il me fait aussitôt rappeler en urgence, prétextant qu'il vomit du sang. Quelques maigres filets de sang, en effet, souillent sa cuvette. Mais il ne faut pas se leurrer : il les a sans doute provoqués en se mordant l'intérieur de la bouche. Ces types sont prêts à tout, ce ne sont pas des malades ordinaires. Je suis pressée, agitée : les maux psychologiques sont si étranges, si déconcertants. La vie carcérale engendre des pathologies diverses, mélange de vrais symptômes qui ressemblent à des maladies étiquetées, en fait psychosomatiques, et de symptômes bénins à l'allure gravissime. Certains se tordent de douleur alors que tous leurs examens sont négatifs !

Autre appel : un travesti est allongé dans une cellule. Il a eu un malaise et ne bouge plus. C'est en faisant sa ronde que le surveillant l'a vu, mais sa porte est bloquée, impossible de l'ouvrir. Il va falloir attendre que quelqu'un vienne défoncer la porte. Pendant ce temps, une bagarre : un grand Noir a une grosse plaie à la tête et saigne comme un bœuf. Il a les cheveux tellement crépus que même en s'y mettant à trois pour essayer de le raser on n'y arrive pas. C'est l'horreur. Trois points de suture lâchent, je recommence. Le travesti s'est réveillé. Il a dû absorber trop de somnifères : il porte un corset à lacet, genre Belle Époque, trop serré et, comme il a du mal à respirer, je demande au gardien de m'aider à le délayer. Ses faux seins en silicone sortent comme des ballons. C'est un grand moment...

Il est minuit. Je suis enfin dans ma chambre de garde. Un pigeon pris dans la verrière de la salle de bains fait un boucan épouvantable pour essayer de se dégager. Le matin, il est mort d'épuisement, et moi aussi.

On m'appelle : un détenu, les yeux exorbités, est tenu par deux gardiens. Il est couvert de sang et s'est tailladé toute la tête, le cou, les bras. Il est complètement délirant, raconte des histoires d'enfant, de frère. Dès que je m'approche, il s'agite, ses yeux noirs lancent des regards haineux. Petit à petit, il se calme. La présence de huit gardiens dans une pièce de dix mètres carrés n'arrange pas les choses !

Trois détenus se sont battus au couteau. Je suis dans le sang jusqu'à minuit environ. Le lendemain, ça recommence : multiples blessures... C'est le temps lourd, le soleil, la chaleur suffocante des cellules qui les rend dingues.

On me refuse à Fresnes une thrombose hémorroïdaire. Le type a une noix au derrière et souffre beaucoup. Je dois me débrouiller toute seule avec les explications du médecin de Fresnes. Il paraît que c'est facile. Je demande l'aide d'un gardien pour écarter les fesses pendant que je vais inciser. Le gardien est très gêné, le détenu serre les fesses. L'autre gardien, voyant le manège par le sas, car j'ai fermé la porte de la salle de soins, ameute ses copains. Ils se retrouvent une dizaine à rigoler derrière la porte. Ça ressemble à un mauvais porno. Je prends la bombe d'anesthésiant et hop, un bon coup dans l'anus. Le détenu se lève d'un bond en hurlant et remet sa culotte en disant que ça brûle. Tout le monde se marre, et même l'intéressé. Finalement, il partira le lendemain matin à l'hôpital pour se faire opérer.

En ce moment, les types tombent comme des mouches à cause de la chaleur. Il doit faire environ 30 °C dans les cellules. Les détenus ont droit à deux douches par semaine, dans le meilleur des cas avec de l'eau chaude. Certains détenus sans ressources et n'ayant pas de rapport avec l'extérieur lavent leur linge dans la douche et les suivants doivent se contenter de douches froides. Si l'on veut une douche supplémentaire, il faut la demander au médecin pour raison médicale. Il faut une maladie de peau pour qu'elle soit accordée.

Quatre Blacks écoutent la messe avec un crucifix placé sous la télé. Ils se sont enroulé des serviettes humides autour de la tête. Un grand Black est allongé sur son lit à deux mètres du sol. Je dois monter sur un tabouret branlant pour l'examiner : un gardien tient le tabouret pour éviter que je tombe. La scène doit être cocasse.

Ce matin, je suis appelée pour un étudiant en médecine de vingt-deux ans avec une grosse pathologie et une valise de médicaments ; il est en quatrième année. Il n'exercera pas longtemps !

Un Chinois vient de se faire éclater la tête sur les barreaux de sa cellule car il refuse le mitard après une agression. Sa tête a explosé comme une grenade trop mûre, le sang gicle, mais il ne veut pas que

je l'approche et hurle pour demander un interprète chinois. Le temps qu'il se calme, sa tête a triplé de volume et l'hématome est énorme, impossible à suturer. Je me contente de l'assommer avec un somnifère. Direction l'hôpital, avec un pansement à la Lawrence d'Arabie...

## LA SANTÉ DANS TOUS SES ÉTATS

La Santé, c'est une grosse verrue avec des murs de forteresse troués de petites fenêtres. La seule prison à l'intérieur de Paris. Il y a cent cinquante ans, quand elle a été construite, c'était une prison exemplaire. Un modèle du genre en ce qui concerne la salubrité, ce qui fait rire aujourd'hui quand on voit ce que c'est...

Et puis son nom est symbolique, la Santé.

\*

\* \*

À l'angle du boulevard Arago et de la rue de la Santé, on guillotinaient les détenus dehors, en public. Après, cela s'est fait à l'intérieur. La première grande cour d'honneur dans laquelle on pénètre, donnant sur la première porte ouvrant sur la détention, avant les marches, était le lieu où se tenait la guillotine. C'est là qu'ont été guillotiné Buffet et Bontemps en 1972. L'aumônier, l'avocat, le directeur et aussi le médecin-chef étaient obligés d'être présents. Je n'aurais pas pu supporter ça.

Tout autour, des grands murs d'enceinte. C'est là qu'ont été exécutés beaucoup de résistants pendant l'Occupation. Sur les murs extérieurs de la prison, des plaques commémorent la mémoire de ces fusillés. Des gens connus, artistes, écrivains, poètes, politiques, ont été emprisonnés à la Santé. C'est un endroit peuplé de fantômes. Les murs suintent l'histoire : Paul Verlaine, le Douanier Rousseau, Guillaume Apollinaire, Léon Daudet, Ahmed Ben Bella, Abel Bonnard, Paul Langevin, Charles Maurras, Maurice Thorez, Georges Mandel, Gabriel

Péri, Paul Vaillant-Couturier... ont été emprisonnés à la Santé.

L'architecture intérieure est belle : de grandes verrières, comme dans un atelier d'artiste, avec une lumière filtrée un peu jaunâtre, marécageuse. Pas un brin d'herbe, pas une plante, pas une fleur, pas un seul arbre sur quatre hectares.

Pour rentrer, c'est une espèce de rituel, de parcours initiatique. Je passe d'abord cinq portes que je dois me faire ouvrir avant d'en ouvrir trois autres moi-même pour entrer dans mon bureau. J'ai donc huit portes à franchir, parfois avec des attentes importantes quand il y a des détenus qui partent au Palais ou quand il y a un blocage pour un VIP<sup>xiv</sup> qui passe, ça peut durer vingt minutes.

Le regard ne peut jamais aller bien loin. Partout des sas, des grilles, des portes. L'odeur, uniforme, fade et écœurante, est composée de la bouffe du jour, poisson ou pot-au-feu, on ne sait pas, quelque chose d'indéfinissable mélangé à l'odeur de tabac, à l'odeur d'humidité, aux reflux d'égout.

La journée est bien tranquille. C'est dimanche et j'en profite pour déambuler dans la Santé. Je découvre d'abord des murs écaillés, des chasses d'eau qui fuient, couvertes de mousse, des détritiques par terre, des fientes de pigeon, des plumes, des milliers de pelures d'orange pendues aux barreaux pour masquer les effluves des W.-C. à l'intérieur des cellules...

Les cellules font dix mètres carrés et demi et accueillent trois ou quatre détenus. Les murs sont de couleur papier kraft avec une petite ampoule de 60 watts, à trois mètres du sol. Ils suintent de salpêtre. La fenêtre est minuscule et aucun air ne circule. Les carreaux cassés ne sont pas changés, le W.-C. collectif n'a même pas de paravent et on s'étonne qu'ils soient tous constipés. Essayez de déféquer devant trois inconnus ! La vermine envahit les matelas. Un jour, alors que j'étais devenue médecin-chef, un détenu m'a apporté un petit pot de vermine pour me faire comprendre l'état d'hygiène où on les faisait vivre. J'ai donc rassemblé des petits pots normalement destinés aux analyses d'urine et je les ai donnés aux détenus pour qu'ils me mettent de la vermine dedans. Quand j'en ai eu une certaine quantité, j'ai envoyé ces petits pots au directeur. Grâce à ça, tous les matelas ont été changés !

Le mitard, pour chaque détenu qui y séjourne, c'est une cellule nue et sale, sans aération : une ouverture minuscule et très haute avec des verres opaques. On ne voit presque rien. Une ampoule de 60 watts éclaire faiblement l'ensemble. Un chiotte à la turque dont on a du mal à imaginer qu'un jour il fut blanc. Une plaque de mousse par terre

pour dormir le jour, un drap pour la nuit<sup>xv</sup> ; aucun meuble. Quelques jours dans cet enfer, et on transforme le plus gentil des garçons en bête féroce. Ils ont droit aux cigarettes, mais pas au feu, pour la sécurité, et ils sont obligés d'en demander aux gardiens. Ils sont assis sur la plaque de mousse et attendent dans la pénombre de sortir. En général, le mitard rallonge leur peine, et certains attendent à leurs jours. Sur neuf pendaisons à la Santé depuis 1993, quatre ont eu lieu au mitard, la dernière date du 24 mai 1999. Un moment, on a essayé les pyjamas en papier. Mais un détenu a réussi à se pendre avec... Aussi, désormais, leur laisse-t-on leurs vêtements habituels, une tenue pour le jour, une autre pour la nuit. Cela peut aussi poser des problèmes : récemment, on a oublié de retirer la ceinture d'un détenu pour la nuit et il s'est pendu avec.

Le mitard, c'est la punition, parfois pour des peccadilles ; les détenus ont droit à un mini-jugement devant un tribunal composé de gradés et du directeur. Cela s'appelle le prétoire. Il est sans appel, même si le type est soigné par des psychiatres. La plupart sont en préventive, c'est-à-dire présumés innocents. Ils vivent cela comme une incarcération dans l'incarcération. Derrière le mitard, encore une grille : c'est le quartier d'isolement, correspondant à l'ancien quartier de haute sécurité qui a été supprimé. En fait, seul le nom a changé. Là, les détenus ne voient strictement personne en dehors des surveillants et de leur avocat. Ils sont enfermés dans des cellules individuelles minuscules et froides où les meubles sont fixés au sol. Être enfermé dans cet endroit pendant plusieurs années parfois provoque des troubles du comportement : le contact devient difficile, voire impossible. Les isolés l'appellent la torture blanche. On nous demande de cautionner tout ça en rédigeant un certificat attestant que le détenu est en état physique de supporter l'isolement. On ne parle pas de son état psychique qui souvent laisse à désirer. Le médecin sert souvent de parapluie...

Puis c'est le contraste : je tombe sur une grande salle de spectacle, propre, moderne, avec un autel dans un coin pour dire la messe. La dernière pièce qui a été jouée ? *Le Procès* de Kafka. Drôle de choix, parfait pour déprimer les intellos, et incompréhensible pour les autres...

Impression de confort et de luxe dans la salle de télé. Celle-ci dispose en effet d'une multitude d'appareils très sophistiqués. Un réalisateur a même été dépêché pour fabriquer un programme interne, supervisé par les détenus, pour les autres détenus, et qui passe sur le canal interne. Quelques articles de journaux épinglés à un mur à ce sujet. Je continue mon exploration et pousse la porte de la salle d'informatique, avec un centimètre de poussière sur les ordinateurs qui sont à découvert. Une bibliothèque. J'entre aussi dans la salle de

peinture, décorée par des fresques peintes par des détenus. On y trouve des dessins naïfs africains, des peintures orientales, hindoues, chinoises, des miniatures persanes et des sujets religieux. C'est beau et émouvant. Ils sont exposés dans le grand couloir qui domine les deux cours de promenade. Je découvre encore de belles tables de ping-pong toutes neuves qui n'ont jamais servi.

Les cuisines sont ultramodernes, très propres, équipées de casseroles et de poêles géantes. Les couteaux, eux, sont rangés dans une armoire blindée. Les grands couteaux, les hachoirs ont leurs contours dessinés sur le mur où ils sont pendus afin de vérifier qu'il n'en manque pas. Les détenus passent à la fouille avant de repartir dans leur cellule. Étant donné la taille des outils, c'est plus prudent. Je me perds entre des caddies entiers de persil et de carottes râpées... Impressionnant. Cela me rappelle qu'il faut nourrir presque deux mille bouches chaque jour. Des pièces entières servent de remises, dont une contenant des sacs énormes d'épices. Il y en a même que je ne connais pas. Et, dans les réserves, des caisses de dentifrice, de savons, de lames de rasoir, de peignes, etc.

Les cuisines se trouvent dans les sous-sols. Il y a beaucoup d'escaliers à monter avant d'arriver dans les cellules. Les coursives sont très étroites donc il ne peut pas y avoir de chariots chauffants. Conséquence : la bouffe se trouve dans des immenses gamelles qui sont parfois posées à même le sol. L'hygiène est donc tout à fait relative : il arrive que l'on trouve dans ces gamelles des mégots ou des cafards. Quant à la nourriture, elle arrive en général glacée et il n'y a pas grand-chose dans les cellules pour la réchauffer. Ceux qui ont de l'argent peuvent néanmoins se procurer un petit réchaud avec des pastilles d'alcool à brûler dont les vapeurs sont relativement toxiques. D'autres se font des chauffes, c'est-à-dire qu'ils mettent de l'huile dans des canettes de Coca et la font brûler.

Les détenus se plaignent beaucoup de l'alimentation bien qu'elle soit légèrement améliorée aujourd'hui. Un exemple du menu de midi : carottes râpées, pommes de terre, petits pois et un steak haché. Sur le papier, il est correct. Mais il faut savoir que la nourriture coûte 17 francs environ par jour et par détenu pour un petit déjeuner, un déjeuner et un dîner. C'est rien ! Du coup, la qualité laisse très souvent à désirer : il y a encore quelques mois, on proposait aux détenus du cœur de bœuf, c'était infect !

Quant aux détenus affectés à la cuisine, certains d'entre eux dérobent les desserts. Ajoutons encore le cas des détenus qui suivent un régime : leurs petites barquettes individuelles arrivent glacées – elles sont préparées à 9 heures du matin pour midi ! – et on leur vole leurs yaourts et leurs fruits...

Le parloir : un système sophistiqué avec télésurveillance pour



tous les boxes, agrandisseurs et arrêts sur image. Il est interdit d'apporter de la nourriture, des chaussures ou des livres aux détenus. Seulement des vêtements passés au détecteur. On a déjà saisi, dans les semelles ou les doublures, des livres évidés, des lames, des filins pour scier les barreaux et surtout de la came. Huit cents visites par semaine et toutes sur rendez-vous. Les familles sont fouillées avant et après. Les détenus également : une fouille par palpation avant la visite et une fouille à corps après. La durée de visite maximale est de quarante-cinq minutes, trois fois par semaine pour les prévenus, une fois par semaine pour les condamnés<sup>xvi</sup>. C'est le juge qui donne le feu vert. Pas de problème pour ceux qui sont en préventive. Par contre, pour les condamnés, c'est plus long. Les personnes qui n'ont pas de famille peuvent faire appel aux visiteurs de prison. Les détenus ont également le droit d'écrire à qui ils veulent. Les lettres sont lues au départ et à l'arrivée et peuvent être traduites. Lors des visites, détenus et famille ont un numéro à l'encre invisible, repérable seulement à la lampe U.V. pour ne pas risquer de substitution. C'est déjà arrivé : un frère ou un cousin qui prend la place du détenu, en général pour les plus longues peines. Il est relâché quand on découvre la supercherie, puis mis au dépôt et ré-emprisonné pour complicité d'évasion. Il risque un an... ça vaut le coup si l'évadé en a pris pour quinze ans !

Dans les cours de promenade, les détenus tournent dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Certains y sont assis à l'abri du soleil et rejoignent le cercle. Ils marchent par deux ou par trois, parfois tout seuls, mais toujours dans le même sens. C'est dans toutes les prisons comme ça. Si l'un se risque dans l'autre sens, les autres le bousculent comme s'ils ne le voyaient pas. Il paraît que les gros truands marchent en sens inverse et repartent à reculons. C'est pour les gardiens un excellent baromètre : ils peuvent ainsi prendre la température ambiante, un début de révolte, savoir ceux qui sont durs à cuire, ceux qui posent des problèmes, ceux qui sont refusés par les autres.

Excursion dans les sous-sols. Un véritable labyrinthe. Là, d'énormes rats détalent, une odeur d'égout écoeurante. Je vais voir l'endroit où aurait été tourné *Le Trou* de Becker. Des dédales de couloirs et une lumière glauque, qui éclaire d'énormes toiles d'araignées de deux mètres de haut. Plus loin, entassées, des rangées de lavabos, de toilettes, d'armoires, de chasses d'eau. La chaudière, pour cet immense paquebot, est une véritable usine à elle toute seule, un Beaubourg en plus petit.

On préfère être à la Santé même si c'est sale et vétuste, car les

détenus sont plus « libres » que dans d'autres prisons. Les surveillants sont moins sévères qu'à Fresnes, par exemple, où les détenus doivent marcher deux par deux, les bras dans le dos. Alors qu'à la Santé, on se balade et c'est plus convivial.

\*

\* \*

Quand je suis arrivée, en 1992, la Santé hébergeait 1 800 détenus. (Aujourd'hui, en 1999, il y en a 1 200 en moyenne, car on incarcère moins mais plus longtemps.) Elle reçoit des prévenus et des condamnés à de courtes peines, parfois à de longues peines en attente de jugement. Environ 4 000 détenus passent ici par an. C'est une population jeune, la majorité ayant entre 25 et 45 ans. Elle est composée de beaucoup d'étrangers – la plus forte proportion d'étrangers dans une maison d'arrêt, actuellement 65 %, la majorité étant représentée par l'Afrique Noire et le Maghreb. Enfin, cette prison reçoit tous les détenus dont le nom commence par les dernières lettres de l'alphabet<sup>xvii</sup>, nous avons donc tous les X, c'est-à-dire tous les sans-papiers, ainsi que les VIP. Dernière particularité : le nombre très important de DPS<sup>xviii</sup> et aussi de terroristes (GIA, ETA, FLNC...<sup>xix</sup>).

Toutes les religions sont représentées. Ce qui est assez amusant, c'est que même des détenus qui ne sont pas croyants vont à la messe, car l'aumônier peut leur rendre des services et servir de trait d'union entre eux et leur famille. Ils arrivent même à avoir des contacts assez proches avec les religieux alors qu'ils ne sont pas croyants. Ils vont à la messe, car c'est aussi une façon de passer le temps. C'est ainsi que l'on en voit certains aller à la messe et s'entretenir avec le rabbin...

\*

\* \*

J'ai les larmes aux yeux. Je découvre que les détenus, avant la détention, arrivent parqués dans un camion dans des sortes de placards individuels, comme du bétail. On les emmène au sous-sol avant les empreintes et la photo : là, ils sont mis dans des placards grillagés minuscules, à quatre, où ils ne peuvent que se tenir debout, serrés les uns contre les autres, les malades comme les bien portants.

En fait, tout est organisé pour casser les détenus, pour les briser. D'abord l'arrestation, parfois musclée, en général pas vraiment discrète, puis la garde à vue, puis le dépôt de quarante-huit heures, puis le camion avec les fameuses cages grillagées, puis l'attente pour avoir la photo et les empreintes. La fouille à corps avant d'être affecté à un bloc où là, humiliation suprême, on laisse toutes ses affaires

personnelles. Le reste est emballé dans une grande couverture kaki que l'on trimbale sur le sol. Les détenus ont le droit de garder leur montre et leur alliance, ainsi que quelques vêtements (sauf les chemises bleu ciel et les pantalons bleu marine qui ressemblent trop à l'uniforme des surveillants, ainsi que les casquettes et les lunettes noires). La première nuit, ils dorment dans la cellule des arrivants : sept mètres carrés pour trois personnes. Enfin, la visite le lendemain matin de tout le personnel possible : le directeur, l'infirmière, l'assistante sociale, le médecin, le psychiatre, le centre de dépistage anonyme et gratuit. Autant dire qu'ils sont complètement hagards. Trois ou quatre dans une cellule. Le plus arrogant et le plus prétentieux n'y résiste pas. On n'est plus rien. Du P.-D.G. au jeune beur, tout le monde est logé à la même enseigne, en survêtement. Le masque social tombe. Avant, à leur arrivée, ils étaient alignés en rang, enchaînés aux pieds et menottés. Ils traînaient leurs chaînes sur le carrelage et le bruit était très impressionnant. Maintenant cela n'existe plus. Cela se voit juste lorsque les malades se rendent à l'hôpital : là, il faut voir la tête des médecins et des infirmières qui reçoivent ces patients chaînes aux pieds et menottes aux poignets... Ils ont les menottes aux poignets en cas d'extraction (Palais, hôpital), mais ils ont aussi les pieds liés s'ils présentent un état de dangerosité pour eux-mêmes ou autrui, critère totalement subjectif et laissé à la discrétion de l'administration pénitentiaire. J'ai déjà vu un patient dans le coma partir entravé aux pieds avec le Samu. Dans ce cas, il faut un grand coup de gueule pour qu'on enlève les chaînes, et surtout être sur place car toutes les entraves sont mises au greffe, avant de partir avec l'ambulance. Parfois, même si c'est une urgence, le patient peut attendre longtemps au greffe. La dernière fois, c'était un patient qui faisait un infarctus. Quarante-cinq minutes après l'arrivée du Samu, il était encore au greffe. Sa vie était en jeu...

La prison provoque un enfermement sensoriel ; tous les sens sont distordus, sauf l'ouïe. Le détenu trouve ses repères en entendant les bruits de clés, les repas, les relèves, le bruit des surveillants... L'enfermement engendre des troubles de l'espace et du temps. C'est un monde de l'intérieur, rythmé par sa propre pendule. La nuit carcérale est plus longue que la nôtre puisqu'elle commence à 17 h 30 jusqu'à 8 heures le lendemain. Là tout le monde est enfermé. Il ne se passe plus rien. La fenêtre de l'extérieur, c'est uniquement la télévision. Les fenêtres à barreaux sont couvertes de grillages pour éviter que les détenus jettent des débris. Pour communiquer entre eux, les détenus utilisent le système du yo-yo : à l'aide d'une ficelle, ils se transmettent

d'une fenêtre à l'autre de la nourriture, des cigarettes...

Les détenus s'ennuient. Très peu de distractions et peu de possibilités de s'y inscrire étant donné le nombre limité de places. Parmi ces distractions, l'accès à une vague salle de musculation sans douche et installée dans une cellule. Autres possibilités : jouer au foot sur le ciment, ce qui, au passage, donne beaucoup de travail au corps médical ; quelques détenus privilégiés peuvent également participer à des cours de dessin ou de travail manuel. La télévision tient donc une place très importante dans le quotidien des détenus. Ceux qui ne lisent pas peuvent en effet allumer leur télé du matin au soir (ça leur coûte 65 francs la semaine et, bien sûr, tous les détenus ne peuvent pas se le permettre). Les soirs de match de foot, on est sûr de n'avoir aucune urgence. Et pour cause : les surveillants regardent le match et les détenus aussi ! Quand il y a un but marqué, il peut y avoir de tels hurlements qu'on a parfois l'impression qu'il y a une mutinerie ! Je me souviens d'une nuit où mon mari est venu me rejoindre pendant ma garde, et tout d'un coup il y a eu des hurlements. Mon mari a eu peur. Moi, j'ai rigolé : j'ai allumé la télé et je lui ai montré que cela correspondait au passage de majorettes à la fin d'un match ! Quand il y a un film porno à la télé, c'est pareil : on sait que la nuit sera relativement calme. Pour la mort de Mitterrand aussi, ils étaient tous collés devant leur poste. C'était impressionnant : ils ne parlaient que de ça. Certains pleuraient. Enfin, pour l'émission de Mireille Dumas (en février 1998) sur la prison – à laquelle je participais aux côtés de Botton et d'autres ex-détenus... –, ils tapaient tous dans les portes et criaient : « Bravo ! »

Ils ont le droit de s'abonner à des journaux, mais aussi de les acheter en cantine ou de s'adresser à la bibliothèque de l'établissement.

Enfin, des cours de français sont proposés aux étrangers.

Les détenus peuvent travailler. Beaucoup le font pour l'administration pénitentiaire (ils gagnent 740 francs en moyenne par mois) ou encore pour un concessionnaire externe – les entreprises extérieures qui font travailler les détenus à l'intérieur de la prison – (2 000 francs environ par mois). Certains travaillent pour eux-mêmes, mais c'est rare évidemment. Ceux qui travaillent (environ 20 à 25 %) sont prioritairement les indigents (30 % des détenus).

En prison, tout s'achète et tout est cher. Le prix des cantines est à peu près celui des supérettes de sports d'hiver...

L'alcool est interdit, mais les détenus ont le droit de cantiner de la bière<sup>xx</sup>, deux par semaine. La bière, mélangée à des fioles de tranquillisant et chauffée par des petits réchauds fabriqués avec les moyens du bord, ça fait de gros dégâts, mais c'est permis. Les types sont hébétés et restent tranquilles. Ils peuvent se lever à midi s'ils en

ont envie. Pourtant, il y a tout à faire. Lessiver les murs, nettoyer les toilettes dont on ne voit même plus le blanc, repeindre. Cela ne coûterait que le prix de la peinture et de la lessive...

La Santé, c'est une ville dans la ville où règnent la saleté, la détresse, la maladie, la perversité... Illogique, irrationnel, incompréhensible, c'est un monde à part, coupé de la vie. Comment peut-on, dans ces conditions, imaginer une quelconque réinsertion ? Que peut-on espérer d'une personne déjà fragile psychologiquement qui passe plusieurs années entre son lit et la télé, dont la seule distraction est de se regarder le nombril, et dont la seule vision se réduit à la crasse de sa cellule, à sortir dans une petite cour où ne pousse pas un brin d'herbe ? Il devient paresseux et assisté. La seule pensée de sortir de ce cauchemar le fait paniquer. C'est comme un grand couvent, sale et sans spiritualité. Il faut vraiment une énergie incroyable pour ne pas sombrer. C'est plus qu'une punition, c'est l'impasse totale, la bouteille qu'on referme, l'oxygène qu'on vous coupe brutalement. La plupart d'entre eux font de courts séjours dehors et se retrouvent vite ici. C'est notre ghetto, notre honte.

## MÉDECIN DE GARDE

Le médecin de garde est tout seul la nuit pour 1 800 détenus minimum. Notre statut est celui de « faisant fonction d'interne », c'est-à-dire d'étudiant. Or, aucun médecin présent à la Santé n'est étudiant. Tous sont thésés, ou en spécialité. Et bien sûr aucun étudiant ne pourrait assumer une charge aussi lourde, car il doit pouvoir se débrouiller pour tout. Cela permet seulement de mal payer en toute légalité. Huit cents francs les vingt-quatre heures ! Il faut avoir la foi pour résister...

\*

\* \*

De ma chambre aux volets fermés, j'entends les conversations à haute voix des détenus. « T'as vu ta copine à la blouse blanche ? » « L'infirmière ? » répond l'autre, « Non, l'interne. » Ensuite, un hurlement : « C'est la fenêtre aux volets fermés ! » La chambre de garde donne sur les cellules. Je suis seule avec 1 800 bonshommes...

Je suis appelée : un type s'est coupé le doigt. Une grosse entaille circulaire, le doigt est presque détaché. Je me rends en courant à l'infirmerie : on a posé un cadenas sur la salle de soins et on ne trouve pas la clé. Le détenu pisse le sang, il a enroulé sa main dans une serviette-éponge. Il me prévient : « Je suis douillet ! » On fait sauter le cadenas. La plaie est laide et va être difficile à suturer. Un

surveillant m'aide. Au bout d'une heure ou deux, on va réussir. Il y a du sang partout. Avant de repartir, quelques toxicos en manque, un problème au quartier haut. Je suis enfin dans mes draps. Trois heures du matin, une crise d'épilepsie : ce type nous réveille toutes les nuits, il entend des voix. Ce matin, il verra le psychiatre.

Les détenus commencent à me reconnaître et me hèlent dans les couloirs. Je me retrouve avec les poches pleines de doléances, d'interventions. Tous les petits bobos, toute la souffrance sont concentrés ici. Je suis un peu confidente, un peu assistante sociale, et parfois médecin.

Aujourd'hui, c'est la pagaille : je vois un jeune toxico ; il est prostré dans un coin de la cellule, ses bras ne sont plus qu'un hématome géant ; dehors il en était à cinq grammes d'héroïne par jour... Sa détresse est telle que je me laisse faire et lui fais une injection de calmant. Je n'arrive même pas à trouver un endroit où piquer. Il est si maigre qu'en plantant mon aiguille, je percute l'os. Il ne mange rien depuis son arrivée et le peu qu'il avale, il le vomit immédiatement. Il ne peut pas rester au fond du mitard sur un matelas plein de punaises ; je l'expédie à l'hôpital en même temps qu'un autre patient qui vient d'être opéré d'un cancer de la gorge : il a une canule parlante mais sa voix est inaudible ; de plus, il est diabétique sous insuline et n'a pas de traitement depuis deux jours. Les consultations se suivent, je cours partout comme d'habitude ; les détenus m'arrêtent dans les escaliers, derrière les grilles, et me demandent toujours plus.

Le gardien est nouveau, il m'enferme à clé dans le cabinet de consultation avec un détenu ! Je tape au carreau, je donne des coups de pied dans la porte, personne ne vient. Dix minutes passent, je commence à avoir peur, je suis stressée, j'ouvre la fenêtre, le détenu rigole : « Vous êtes là depuis dix minutes, moi, ça fait deux ans que je suis enfermé, vous savez, on s'habitue. » Je finis par être délivrée au bout d'une demi-heure par un coup de téléphone !

Petite promenade avant d'aller se coucher. Ils réclament tous des somnifères. Un détenu a les deux yeux au beurre noir, des plaies sur le visage et sur le cou. Il s'est fait bastonner lors de son arrestation musclée !

Un détenu est dans le coma : d'après ses codétenus, il est comme ça depuis quelques jours. Apparemment, personne ne s'en est soucié. Vite, l'hôpital : overdose de Temgesic !

J'ai demandé une formation minimale en radiologie afin de pouvoir faire une radio osseuse le week-end quand le manip est absent. On ne peut pas envoyer un détenu à l'hôpital pour une petite

fracture ou une entorse ; on ne peut pas plâtrer sans radio ; si ça se passe le vendredi soir, le type attend jusqu'au lundi matin sauf urgence. La demande a été refusée : trop de complications... (heureusement, tout ça a changé depuis la réforme de 1994).

Mon dernier patient de la journée est un travesti maghrébin « non terminé ». Un visage d'homme assez efféminé, des attitudes de femme excessivement maniérée, pas de seins. Au début, il y a eu confusion : on ne l'a pas mis chez les travestis. Il a eu le rectum déchiré et tous ses codétenus lui sont passés dessus. Ensuite, pour sa sécurité, après un séjour à l'hôpital de Fresnes pour le remettre en état, on l'a placé dans le bâtiment réservé aux spéciaux. Malheureusement pour lui, les travestis maghrébins sont en minorité en ce moment et le bloc est dominé par le gang des Colombiens : ils lui sont tombés dessus. Il est au mitard pour sa sécurité, mais ne supporte pas bien car il craint pour sa coquetterie : il me poursuit pour une égratignure minuscule au visage car il a peur d'avoir une cicatrice. Je vais essayer d'intervenir pour lui, mais peine perdue. Je le verrai sortir quelques jours plus tard, le jour de sa libération, ébouriffé, pas maquillé, mal fagoté avec son gros ballot enfermé dans une couverture vert foncé, comme tous les autres. Il me jette un regard furieux et me dit : « Regardez dans quel état je sors, je pars tout de suite pour l'aéroport. » Il m'en veut de n'avoir rien pu faire pour lui. J'essaye de lui expliquer, mais les gardiens coupent court à l'entretien. Comme c'est une prison d'hommes, quand on a des travestis, on a beaucoup de mal à faire entrer des maquillages. Résultat : un travesti pas maquillé ni coiffé devient un être hybride assez pitoyable...

Depuis quelques jours, c'est la grève des surveillants. Entre les gendarmes avec leur massue en caoutchouc, armés jusqu'aux dents, et les pioupious appelés non volontaires, un peu hébétés par l'atmosphère, l'ambiance est bizarre. La parano est bien présente, car on a peur d'une mutinerie ou d'une prise d'otages. Des bruits circulent, des conversations entendues à la promenade qui font mention d'une prise d'otages dans le personnel médical. Tout le monde est sur les nerfs. Les gendarmes qui n'ont pas l'habitude de ce travail, les détenus qui sont privés de promenades, d'avocat, de visites. Ni libérations ni incarcérations !

Un détenu a craché au visage d'un CRS. Ils l'ont bastonné. Il a des traces de coups gros comme des bananes sur tout le dos, battu avec la massue en caoutchouc. Il s'est ouvert les veines et la cellule est couverte de sang. Il a écrit sur les murs avec son sang : « Excuse-moi



maman, adieu, je n'en peux plus. » Je lui fais sutures et pansements et demande la levée de la punition. Refus de la direction. Pourtant, c'est le candidat idéal au suicide. De nouveau appelée, je le retrouve recroquevillé dans sa cellule, barbouillé de sang, tout nu, sans matelas. Il a arraché tous ses pansements et fait saigner sa plaie pour se vider de son sang. Il a besoin d'un peu d'humanité et on le traite comme une bête fauve.

Je dois voir un espion, condamné pour haute trahison. Il me raconte son histoire. Il dit s'être fait piéger par un Suédois et un Anglais qui en fait étaient des Russes. Pression et menaces sur sa femme et ses gosses, une histoire à faire pleurer dans les chaumières. En fait, par la presse, j'apprends que cet individu a livré pour des sommes d'argent assez coquettes des plans nucléaires français au KGB pendant quatre ans. Ces plans secret défense n'étant connus que d'un nombre limité de personnes, il a fini par se faire pincer. De plus, il n'est pas marié et n'a pas d'enfants.

Ce soir, rue bloquée, voitures de police, cars, pancartes. Un groupe de matons manifeste. Les CRS gardent la porte. En me voyant casquée et en moto, ils refusent de m'ouvrir. Les manifestants crient : « C'est le médecin », et ils me laissent entrer. Bien calme, trop calme, ce soir...

Une conversation s'ébauche d'un bloc à l'autre, entre six détenus qui font salon en hurlant.

On me signale l'arrivée d'un des évadés de Clairvaux. L'un a été abattu, l'autre est à l'hôpital de Fresnes, le troisième, celui que j'attends, n'a rien, mais les gendarmes du GIGN qui le transportent et conduisent comme des fous ont eu un accident de voiture. Du coup, il y a des blessés parmi les policiers et l'un est à Cochon pour se faire recoudre l'oreille. Le détenu ex-évadé arrive en pleine nuit. Une musculature à faire rêver Schwarzenegger, des tatouages partout, avec un visage assez beau et plutôt sympa. Quand on voit son chef d'accusation, on a froid dans le dos. Nombreux assassinats, prises d'otages, séquestrations : il en a pour perpète et s'inquiète pour un cor au pied... Les CRS se marrent, moi aussi. Un type de vingt-cinq ans, libérable au mieux en 2015, qui s'affole pour un cor au pied...

La prison c'est aussi ça : le maternage pour les plus grands truands. Il ne faut pas se demander pourquoi la grogne, pourquoi les grèves...

Deux gardiens arrivent, affolés : une pendaison. Je pars en courant avec eux, munie de la valise d'urgence et de l'oxygène. Le type s'est pendu au clou qui sert à accrocher son lit. Il tremble de partout. C'est un barge accusé de viol et de meurtre. Il s'est raté et les gardiens l'ont trouvé pendu en amenant son déjeuner. Il explique que sa fiancée est morte dans un accident de voiture et qu'il vient de

l'apprendre. Un calmant, et le psychiatre à qui je passe le relais.

Me revoilà une nouvelle fois dans les murs. Toujours cette sale odeur, cette ambiance dure, macho, pleine de violence. Police, armes... Je suis appelée pour un gendarme qui s'est ouvert la lèvre. Il est tout pâle et a la lèvre bien enflée. J'ai beau lui dire qu'il ressemble à Vanessa Paradis et que, de toute façon, il n'y a rien à faire, il n'a pas l'air rassuré.

Appel pour un travesti diabétique, proxénète dans le civil. Il est énorme, au moins cent kilos, avec une poitrine proéminente. Il se déplace comme un bloc de saindoux, bloblotant de partout en se tortillant. Il est monstrueux. Tout d'un coup, il enlève sa perruque... vision de cauchemar. Presque plus de cheveux, plein de cicatrices. Un autre, très chic, que je fais asseoir. Je lui demande son nom. Je le prends pour un détenu. Je n'ai pas vu son badge. C'est le nouveau psychiatre qui vient se présenter. Il débarque et veut se mettre au courant. Il a l'air un peu affolé.

En ce moment, avec les grèves, il y a moins de travail, les ragots vont bon train, les langues se délient.

Dès 7 heures du matin, branle-bas de combat : une luxation de l'épaule. La tête de l'humérus est sous l'aisselle. Il faudra se mettre à trois pour la remettre dans sa cavité ; j'admire le courage du détenu qui ne dit rien. Et pourtant la douleur doit être terrible sans anesthésie. Je vois de nombreux entrants hébétés, dont un gérant de société, et un notaire véreux, qui se raccrochent à moi comme si j'étais leur dernière planche de salut.

On m'appelle : un forcené qui a déjà mis le feu à sa cellule est maintenu par cinq gardiens. Il faut le maîtriser. Heureusement, le psychiatre est déjà là. Je redescends faire la consultation et je vérifie la trousse d'urgence. Il n'y a plus rien dedans.

S'il y a une embrouille, elle sera pour moi. Je cavale, je cavale, je commence à avoir les pieds en bouillie. J'ai distribué toutes mes cigarettes, je suis fatiguée, pressée de toutes parts, harcelée. Un type va mal, il est prostré et ne parle pas. C'est un toxico. Je pense que, comme d'habitude, il a avalé la totalité de ses fioles mélangée à de la bière. En plus, la drogue circule dans la prison. Je demande donc d'attendre un peu, mais aussitôt après je suis rappelée car le type est dans le coma, en état de choc. Il faut l'évacuer d'urgence. Diagnostic : overdose de Temgesic. Un travesti très gentil, licencié ès lettres, a les bras couverts de greffes, il a eu des abcès partout dus aux injections de drogue. Aujourd'hui, il a un abcès énorme qui communique avec une fistule. Le pus remonte et sort par un gros trou, grand comme le

pouce. Désinfection, méchage, antibiotiques : il n'a rien trouvé de mieux que de mettre dans le trou de la crème Nivéa qui a provoqué cette infection.

Ce matin, j'ai reçu deux faux-monnayeurs, furieux que je ne les reconnaisse pas « puisqu'on parle d'eux à la télévision », me disent-ils. D'autres sont passés aux assises et on leur donnerait le bon Dieu sans confession. Personne n'a rien fait et ils me disent tous : « Vous n'êtes pas obligée de me croire, je suis là par erreur. » À les croire, il y aurait ici plus de mille erreurs judiciaires. Des types très classe, délits de col blanc, font la queue avec les délinquants, les toxicos et les clodos. Dans mes patients, un exhibitionniste qui me montre sa quéquette pour une soi-disant infection urinaire. Il n'a rien. Je lui dis de remettre sa culotte, et rebelote, il me la ressort. Des détenus passent dans le couloir et regardent par le carreau. On a mis un papier sur la porte mais les interstices sont grands et les détenus peuvent regarder. Ils rigolent. Je lui dis de la ranger, sa quéquette. Il se met dans le fond de la pièce, la ressort et la tripote. Je fais semblant de ne pas regarder. Le type se masturbe, là je gueule et je le fiche dehors... Ensuite un fou que je retrouve allongé dans le couloir, puis dans les escaliers. Il me parle de bêtes qui lui traversent le corps. Je le rassure, je ne vois rien. C'est un paranoïaque soigné et enfermé à la quatrième division, chez les dingues. Je suis à peine rentrée que le téléphone sonne : le type qui m'a fait le coup de la fausse occlusion cette nuit s'est tailladé le poignet et il va falloir le suturer. Ce soir, tous les cinglés se sont donné le mot. Encore le forcené. Depuis que j'ai planté la seringue dans la cuisse du gardien, j'évite de le piquer, mais les cachets ne lui font aucun effet. J'entreprends de lui parler, de le raisonner. Il a l'air calme, mais à minuit il recommence. Il fait la grève de la faim (il ne mange que du pain) et il est furieux car le pain est rassis. Il est dans une cellule de force et clope comme un malade. Je l'aperçois dans un halo de fumée. Il réclame des tranquillisants alors qu'il peut à peine ouvrir les yeux tellement il est drogué. Malgré cela, sa fureur peut éclater d'une seconde à l'autre et il est d'une force prodigieuse ; même maintenu au sol par sept gardiens, il arrive à se débattre.

On m'appelle. Un détenu policier est allongé par terre et pleure. Je lui parle : il est là pour l'assassinat de son petit ami, policier aussi. Il regrette, mais il était trop jaloux. C'est un homo, et dans la police ça fait mauvais genre. Son ami le trompait depuis deux mois, et il n'a pas supporté. Il en a pris pour quatre ans... crime passionnel. « Si vous aimez, vous devez comprendre », me dit-il.

Ce matin, un détenu signalé par le juge m'explique son histoire. Sa femme l'a quitté en emportant toutes ses affaires et en dévalisant son compte en banque. Désespéré, il s'est mis à boire de façon démente et il a été pris avec une bande de pochards pour une

affaire mineure. Il a pris deux mois à Fresnes. Il a un travail régulier dans un hôpital parisien où un chef de service a eu la gentillesse de le loger en attendant, mais il a pris l'habitude de l'alcool. Il y a une semaine, après un repas très arrosé, il descend dans le parking avec un copain pour prendre sa voiture : il entend des gémissements et trouve un homme à terre, le visage couvert de sang. Son copain appelle la police et, apparemment, le charge. Étant donné son passé, il est arrêté pour avoir tabassé celui qu'il était en train de secourir et se retrouve ici. Sa version n'a pas convaincu le juge et moi non plus. « Si vous êtes innocent, vous ne resterez pas longtemps ! » Il répond : « Quand j'ai vu les deux portes se refermer sur moi, j'ai réalisé que la machine judiciaire était en route et que j'étais là pour un bout de temps. » Erreur judiciaire ? Il a l'air sincère, mais son histoire ne tient pas la route.

J'arrive : la chambre de garde est dans le noir. Toutes les ampoules ont sauté. Je récupère une lampe genre lampe de mineur. À la télé, toutes les chaînes confondues, des histoires de prison, de matons, de corruption : c'est l'enfermement partout, impossible d'y échapper ! Je suis appelée en psychiatrie pour un détenu qui sanglote comme un bébé, parle de sa sœur. En fait, en l'espace d'une heure, il a tué un policier et deux prostituées. Il vient de prendre « perpète » : on serait dépressif à moins.

Appel en pleine nuit pour un toxico qui est retourné à l'héroïne depuis que le Temgesic est supprimé (les médecins en avaient abusé en créant une intoxication parallèle). Il a le sida, un sarcome de Kaposi<sup>xxi</sup>, des champignons partout, et en plus il est épileptique : il a une forte crise.

Le matin, un détenu vient me voir en consultation. Il fixe ma bague de fiançailles et me dit :

« Docteur je dois vous dire quelque chose... vous avez un fort beau brillant. Vous savez, vous ne devriez pas mettre des bijoux de cette valeur pour venir travailler ici. D'autres l'ont repéré. C'est facile pour nous, une fois sortie, de vous faire suivre.

— Je vais louer un coffre et fourrer tous mes bijoux dedans !

— Je ne devrais pas vous dire cela, reprend-il, mais vous n' imaginez pas le monde de la prison quand vous rentrez chez vous le soir, entourée de gens normaux, entre guillemets ! »

Il a l'œil, il est beau parleur... depuis, je tourne ma bague vers l'intérieur de ma paume.

Puis, suit un autre détenu, genre gentleman-farmer, costume en tweed, gilet écossais, blond roux avec une superbe moustache. Il

serait parfait dans une pub pour de la bière. Il a avec lui un énorme dossier de presse. Il sort de l'hôpital psy de Perray-Vaucluse où il a été placé d'office. Il est accusé du meurtre de sa compagne. Il prend des doses impressionnantes de neuroleptiques. Il tremble. Il veut savoir mon nom pour pouvoir me revoir et pense qu'on pourrait être amis dans d'autres circonstances. Il est passé à « *Ciel ! mon mardi !* » et est en photo dans de nombreux articles de journaux. C'est le protecteur des pigeons à Paris : il a un camion spécial et les soigne, les nourrit et les bague. Je l'accompagne chez le psy. Il sent qu'il n'est pas normal et je suis d'accord avec lui. Pourtant il est cohérent et très sympa. Il m'explique que les médicaments qu'on lui donne provoquent chez lui des troubles, et qu'il n'a plus de notion du temps ni de l'espace.

À la consultation, ils se grattent tous. Aucune trace sur la peau. Trois d'entre eux déclarent avoir quelque chose qui bouge à l'intérieur du ventre. Après interrogatoire, l'un doit avoir un ver solitaire, le second de la colite spasmodique, et le troisième a fait un effort à la musculation.

À la télévision, un reportage sur les travestis, lucide et terrible, suivi d'un reportage sur Sarajevo. Le presque quotidien pour moi : la boucle est bouclée. Prison, juges, affaires véreuses, prostitution : dès que je suis ici, pas moyen d'y échapper, difficile de dormir. Ce matin, les yeux bouffis cachés par l'anti-cernes et un bon maquillage, je parais fraîche. M'attendent une vingtaine de détenus dont deux seulement n'ont rien. On est lundi. Ils ont été arrêtés vendredi pour la plupart. Cela fait quatre jours qu'ils n'ont pas de traitement régulier. Aller vite tout en étant à l'écoute, rassurer et sourire. Entre-temps, une crise d'épilepsie grave, un détenu que je connais à qui on a sucré son traitement par erreur. Il bave et a tellement de trémulations qu'il est tenu par quatre gardiens musclés. Piqûre et gueulante : on s'excuse et on remet le traitement.

Visite du quartier disciplinaire. D'habitude, je me planque derrière la porte et ne vois que les détenus qui ont un problème. Mais la loi c'est la loi : je dois les voir un par un ; et comme par hasard, ils sont tous malades. Je ne leur en veux pas, je comprends qu'ils aient envie de parler.

Va-et-vient incessant entre l'infirmier, la consultation, les malades qu'on me rajoute, les diagnostics dans le couloir, des noms et des numéros d'écrou glissés dans mes poches.

Une urgence, vite, vite, le surveillant n'a même pas le temps de dire le bloc, course effrénée avec les infirmières, on ne retrouvera le malade qu'une demi-heure plus tard.

Je dois encore voir un DPS : arrive un vieux monsieur fatigué, couvert de tatouages, qui fait un malaise. Intoxication alimentaire. Puis un horrible proxénète arrogant, cinquante ans, cheveux mi-longs bouclés, au lourd passé médical qu'il embrouille à plaisir en s'empoisonnant volontairement avec des produits qui doivent passer au parloir. Il a une énorme éventration, tenue par un bandage, mais ne veut aller qu'à Bichat. Il paraît, d'après les surveillants, qu'il connaît l'hôpital dans ses moindres recoins et qu'il a des relations là-bas. C'est la tentative d'évasion à coup sûr et l'administration refuse. Le directeur me demande de l'envoyer à Fresnes, sachant qu'il refusera de rester. Mais ça laissera des traces s'il y a un pépin, et il y en aura un forcément, étant donné sa pathologie, son refus de se traiter. Il est au mitard, sa cellule est entièrement vidée et fouillée de fond en comble. Dans le couloir, un bordel monstrueux de vêtements, de batterie de cuisine. Ce sont ses affaires. Il y a de quoi remplir trente mètres carrés. Pas de parloir, pas d'avocat, aucune possibilité de s'empoisonner. Il est d'une arrogance terrible, mais je tiens tête. Il ne répond plus, il a compris que j'ai compris.

Un gardien porte un masque en papier contre la pollution, comme les Japonais, avec un appareil du genre insecticide. Chalié et Garretta, les deux stars de la Santé, portent aussi ces masques : ils luttent contre les punaises et les cafards qui ont envahi leur cellule.

Un détenu vient de se suicider. Un pauvre gosse qui avait été flanqué au mitard pour une connerie alors qu'il venait de perdre sa mère et de s'ouvrir les veines. Il s'est pendu aux barreaux de sa cellule avec son drap.

Urgence pour un gars qui revient du Palais de justice. Il vient de prendre douze ans pour des faits qu'il ne reconnaît pas. Il a besoin d'être assommé par un bon tranquillisant.

Un entrant qui a le sida au dernier stade se dit très dépressif car il ne veut pas crever en prison.

Entre les infos sur la Somalie et la Yougoslavie, un film sur la guerre au Liban, c'est *cool*.

Aujourd'hui, grosse journée. Il faut voir quatre entrants arrêtés pour la même escroquerie : trois vieux sympa et un quatrième, un Vietnamien, médecin dans l'une des plus belles avenues de Paris. Ce dernier charge les trois autres... Le médecin risque gros, en effet, au niveau du conseil de l'ordre : il risque d'être suspendu. Les gendarmes ont intérêt à bien le surveiller dans le train qui l'emmène dans le Midi de la France, d'autant qu'il a envie de trucher ses trois complices. Comme je sors, il se précipite sur moi et m'enfourne un papier dans la

poche pour que je prévienne sa femme. Ce que je n'ai pas le droit de faire. Parmi les complices, deux d'entre eux sont des cardiaques lourds avec un gros traitement. L'administration leur a pris leur traitement à la fouille. Je vais chercher les comprimés pour qu'ils aient leur dose pour la journée. Il faut encore signer les bons et une décharge pour les gendarmes.

Quelques toxicos et deux dingues. L'un a des hallucinations visuelles et auditives. Un grand maigre avec des talons très hauts qu'il martèle sur le sol : il est pianiste. Il entend des injures, genre « Sale Noir, t'as qu'à crever ! » Il me demande si c'est normal comme maladie et s'il est fou. Il prend du crack. Je lui réponds que c'est sans doute la drogue qui lui fait ça ! Il dit qu'il a été hospitalisé en psy et qu'on lui cache la vérité. Je lui réponds que c'est un artiste, juste un peu original, et non pas un fou. Ça a l'air de le satisfaire. L'autre, par contre, est beaucoup plus atteint. Il éteint la lumière quand je rentre et fait semblant de ne rien voir. Il tâtonne comme un aveugle et veut récupérer ses lunettes de soleil. Il se balance comme les petits mendiants qui font la manche dans les rues... Il est séropositif depuis huit ans et tuberculeux. J'adresse les deux au psychiatre. Consultations en vitesse, je déjeune. J'ai à peine fini : urgence. Un type que je connais est allongé tout en sueur et étouffe dans la salle d'attente. Sa tension est à 21, son pouls à 110, il a une douleur à la poitrine. Étant donné sa pathologie cardiaque, je lui donne un traitement, il semble aller mieux. Mais tout d'un coup, il halète comme s'il allait accoucher, se tient la poitrine, son pouls bat la chamade et il réclame une photo de sa fille car il se sent mourir. Pompiers, Samu, oxygène, électrocardiogramme, panique. Il part enfin à l'hôpital en ambulance. Deux heures plus tard, il revient : simulation ? Que s'est-il passé ?

Les gars m'arrêtent dans le couloir, j'ai des papiers dans toutes les poches. Je suis fatiguée.

Sonnerie de téléphone : un détenu est tombé dans la gamelle collective de raviolis ! Heureusement, la brûlure est superficielle. Je le tartine de pommade. Il est angoissé. Il veut me parler.

Ce matin, un défilé de toxicos, de petits malfrats et un gérant de société. Ce dernier est breton. En fait, il est patron de boîte de nuit et incarcéré pour trafic de cocaïne afin de renflouer sa boîte. Il est très dépressif car il a été arrêté sans pouvoir dire au revoir à sa femme et à

son bébé de dix-huit mois. Il est tombé avec le gros coup de filet de la semaine dernière et a été donné par un dénommé X déjà incarcéré ici. Il l'a balancé pour se décharger lui-même. Il m'associe aux flics. « La saisie de cocaïne que vous avez faite la semaine dernière. » Je lui explique que je suis médecin, pas flic, et que je n'ai rien à voir avec la police. Ce qui est amusant, c'est qu'on va le mettre dans le même bloc que sa balance, ça va faire du vilain. Je lui explique que je peux le faire mettre ailleurs. Il refuse. Il veut être dans le bloc des Blancs, peut-être pour retrouver sa balance et lui faire la peau. On verra bien...

Dans le hall, je demande de la monnaie à un avocat. Puis, en levant la tête, je m'aperçois que je le connais : le monde est petit ! Il a l'air très agité, je lui propose un tranquilisant. Mais il en a déjà plein ses poches ! Suit la visite du mitard : encore des maladies de peau extraordinaires – des plaques et autres lichens mal répertoriés –, il faut que je me replonge dans mon bouquin de dermato !

Une urgence : un type fait un coma hypoglycémique. J'arrive avec la piqure magique. Les codétenus voudraient bien s'en débarrasser, ils ont un peu la trouille qu'il leur clabote dans les mains ! Une autre urgence : un malaise cette fois. Le détenu est tombé dans l'escalier et s'est fait une grosse bosse.

Puis mon détenu préféré me montre les textes de ses chansons. Des chansons magnifiques, pleines de poésie. Il a déjà passé dix ans à Fresnes et je lui sers de conseiller artistique et de confesseur ! Il se plaint de troubles extraordinaires ; aujourd'hui, il étouffe quand il boit du Coca-Cola ! N'importe quoi ! Il veut faire chanter ses chansons par un groupe composé d'enfants et me demande mon avis. Je ne sais pas quand il est libérable, mais il est accusé de vol à main armée et de tentative d'assassinat. Il parle de musique, de peinture, il n'est vraiment pas idiot et connaît beaucoup de choses. Il dit que les autres le prennent pour un fou. Finalement, on se serre la main en se disant : « Mort aux cons, vive les artistes ! »

Suivent des plaintes diverses... Je suis pressée comme un citron faisant la navette entre le cabinet de consultation et l'infirmerie. À chaque fois que je traverse le couloir, il y en a toujours un pour me harponner au passage. Un autre que j'ai recousu après tentative de suicide, il y a deux jours, me poursuit, il veut sentir mon parfum pour passer une bonne journée ! Il est chez les fous en quatrième division – le service de psychiatrie ! Une petite souris passe dans le cabinet. S'ensuit une partie de cache-cache : le détenu, la souris et moi, sous l'œil éberlué du gardien qui comprend ce qui se passe lorsque l'animal sort en trombe par l'entrebâillement de la porte.

La consultation se termine par le détenu qui protège les pigeons à Paris. Je dois lui annoncer qu'il a du diabète : il est affolé.



Mais ce qui l'affole le plus, c'est la violence qu'il ressent ici. Il me demande quelle attitude prendre pour éviter les coups ou pour y répondre. Je ne sais pas quoi dire, je n'ai pas la solution. Lui, le pacifiste, le saint François d'Assise de la Santé, se sent mal dans ce milieu de petites frappes prêtes à la première occasion à filer un mauvais coup.

Des cardiaques qui décompensent, des asthmatiques en crise, des diabétiques dont on ne peut pas garantir le régime, des pseudo-tuberculeux que l'on soigne sans certitude : pour 1 800 détenus, des consultations spécialisées une fois par semaine, et l'on doit choisir entre un cardiaque et un brûlé, avec des rendez-vous pris il y a deux mois, des gens libérés entre-temps et des examens de labo en urgence qui arrivent quinze jours après. À cela s'ajoutent encore les avocats, les juges, les experts et les démarcheurs sur le dos ! Aujourd'hui, un juge téléphone pour un type qui a violé sa copine, puis l'a étranglée. Il dit qu'il a été pris de colère quand elle s'est moquée de la taille de son sexe ! Demande du juge d'instruction qui rigole : que je voie son zizi et que je le mesure ! Des histoires de fou ! J'ai fait venir le détenu. Un peu gênée, je lui ai expliqué la demande du juge. Sa copine avait raison. Je n'ai rien dit, mais son sexe était vraiment modeste pour son gabarit !

Des gales, des abcès, des grosses pathologies, bobos divers et souffrance à l'âme ; besoin de se confier, de parler, d'être rassurés. « Vous comprenez », me dit un détenu à qui j'explique qu'il a un ulcère à l'estomac et les modalités de son traitement, entrecoupée par le téléphone, les infirmières qui viennent demander des conseils, « c'est normal qu'on vous harcèle, qu'on vous presse comme un citron. Vous êtes le symbole de la liberté, vos yeux, votre odeur, c'est ce qui nous reste de notre existence dehors, vous incarnez l'extérieur, la vie. Tous les autres, pour nous, c'est la police, l'enfermement. Un sourire, un parfum, une féminité, c'est un rayon de soleil, c'est l'espoir. » Je le remercie. J'en ai bien besoin : il justifie mes efforts. La communication se fait dans les deux sens. J'ai des moments d'abattement, j'en ai marre. Ils sont désœuvrés, malheureux. Moi aussi parfois et c'est souvent eux qui me remontent le moral. Ils sont aux aguets et sentent très bien les choses. Il m'arrive même parfois de faire appel à eux quand je ne me sens pas bien, que je n'ai plus d'énergie. Il m'est arrivé de me confier à un détenu fort sympathique et chaleureux. J'étais mal ce jour-là. Il m'a parlé longtemps. Lorsqu'il est sorti de mon bureau, j'ai vu qu'il était libérable en 2010. Quelle leçon !

Depuis quelque temps, des bruits courent : le médecin-chef va partir... il était là depuis quinze ans. Deux mois avant sa retraite, il a reçu une lettre recommandée qui lui demandait de partir sur-le-champ et j'ai été nommée à sa place dix jours avant. Autant dire que ces dix jours ont été un véritable enfer.

Ce médecin-chef a été licencié pour faute professionnelle. Un jour, un détenu est mort d'une péritonite sans avoir eu le temps de sortir de la Santé. Sur le coup, le médecin-chef n'a pas jugé utile de se déplacer, puisqu'il y avait un médecin de garde pour cela, et, finalement, on lui a reproché son absence sur les lieux. Il est passé en correctionnelle...

Mon avant-dernière garde. Tout se passe bien. On m'annonce que je suis nommée médecin-chef à temps plein. J'ai encore une garde à faire. J'appelle le médecin-chef, très mécontent évidemment, d'être prévenu qu'il allait être viré de manière si cavalière. Il ne veut pas s'occuper de mon remplacement. Heureusement, j'ai deux médecins de réserve. Je les appelle, le temps de faire les papiers. Ils ont déjà travaillé ici, ce ne sera pas trop long. Le médecin-chef adjoint, qui est là depuis dix ans et attendait le poste, me reçoit froidement. Elle a pris un coup de canif dans son ego et ça lui fait mal ! Je lui parle et tente de la raisonner. Réunion chez le directeur en petit comité : le directeur est très cynique et lui annonce ma nomination en étant assez désagréable tout en restant très technique. La fille se contient pour ne pas pleurer, elle se dit choquée. Le directeur rétorque : « Vous êtes en état de choc, je ne comprends pas. C'est une nouvelle formidable ! » Elle répond avec un air pincé : « Il y a une différence entre être choquée et être en état de choc. » Le directeur répond : « Pour la pratique médicale, je vous laisse faire le distinguo. Les faits sont là. » Et l'ancien médecin-chef et son adjointe commencent à m'attaquer tout en disant qu'ils n'ont rien contre moi. Tu parles...

Je remonte avec eux pour faire le planning. Je repars avec des horaires complètement débiles qui les arrangent et j'aurai un bureau là-haut, isolé de tout le reste du service médical. De toute façon, il ne me reste qu'une garde à faire.

J'arrive le soir. Nuit tranquille. Et le matin en passant au mitard, un surveillant me dit que l'ambiance est chaude. Je suis obligée de remonter. Tronche pas possible de tout le personnel sous l'effet de la nouvelle. Accueil glacial, vous pouvez imaginer. Il y a une réunion « amicale » et non officielle de tout le personnel médical, une quinzaine de personnes. J'ai du boulot, mais je ne peux pas me défilier. L'ex-chef de service fait un petit discours faisant un amalgame sauvage entre ma nomination et son renvoi. Tous les regards se tournent vers moi, personne ne comprend. Il souhaite ses vœux, embrasse tout le monde et au moment de passer devant moi, je suis la seule qu'il

n'embrasse pas. Il me dit : « Je vous laisse tout le merdier ! » C'est si minable que je m'efforce de prendre tout ça de très haut. Personne ne me dit rien, mais des bruits commencent à circuler : je serais la maîtresse du directeur... Il y a même eu des bruits disant que j'avais un enfant avec lui !

J'étais arrivée par curiosité. Je suis restée par passion.

MIDNIGHT EXPRESS  
1993-1995

*Certaines personnes estiment qu'en nourrissant et en entretenant bien les détenus on se conforme à la loi, et que cela suffit. Si avili qu'il soit, tout individu exige d'instinct le respect de sa dignité d'homme. Il se sait un détenu, un réprouvé, il connaît les distances qui le séparent de ses supérieurs, mais ni les chaînes, ni les marques de flétrissure ne lui font oublier qu'il est un homme. Et puisqu'il en est un, on doit le traiter comme tel. Mon Dieu ! Un traitement humain peut relever jusqu'à ceux chez qui l'image de la divinité semble obscurcie !*

Dostoïevski, *Souvenirs de la maison des morts*, 1862.

## MÉDECIN-CHEF

Je suis donc parachutée médecin-chef sans aucune passation de pouvoir, quelques mois après mon arrivée à la Santé. Je m'installe dans mon nouveau bureau : un scotch opaque a été collé sur l'affiche « médecin-chef » par une infirmière qui ne me porte pas dans son cœur. Il sera retiré dans les deux jours. Marque de deuil ? Comique, risible et mesquin. Je vais passer une semaine horrible ! L'adjointe va s'occuper du sida. Je ne sais pas au juste ce qu'elle fera puisque le spécialiste s'en occupe déjà. Et je dois me dépatouiller avec tout le reste ! À chaque fois qu'elle me voit, elle essaye de faire des ronds de jambe, elle complote. Beaucoup de douceur et de patience pour tenir le coup et ne pas être déstabilisée.

La deuxième semaine est déjà plus calme, plus chaleureuse. Mais je sens qu'elle reste là pour m'embêter. Elle s'enferme avec les deux médecins chargés du sida qui viennent de Cochin. Je n'ai aucun rapport avec eux. Elle s'est arrangée pour qu'ils viennent le vendredi matin, jour de la réunion des chefs de service. Il va falloir essayer de rattraper tout cela en douceur, petit à petit. Pour l'instant, être très vigilante, prendre de l'assurance et suivre les dossiers des malades sans commettre d'oubli.

Mon ennemie a encore fait des siennes ! Je la décris d'abord : petite, ronde, avec un assez joli visage, un boudin en velours autour des cheveux, une veste autrichienne. Cette femme est un bon médecin. Elle est arrivée là à une époque héroïque. Elle est restée à la Santé

pendant dix ans avec un salaire de misère. Elle a envoyé à plusieurs journaux des papiers diffamatoires sur le service médical dans lesquels elle dit que j'ai laissé mourir des détenus. Pour couronner le tout, elle garde des informations dans un ordinateur dont elle est seule à avoir le code d'accès.

L'année 1993 a été monstrueuse, car cette fille n'a pas cessé de me glisser des peaux de banane et il fallait que je slalome entre ! Elle était là, elle était présente et elle ne foutait rien. C'était l'horreur totale pour moi. Avec une responsabilité énorme, des informations qu'on me cachait et des clans qui étaient là depuis dix ans. Cela a été un cauchemar. Mais je n'allais quand même pas lui laisser la partie belle et me tirer ! J'ai pourtant hésité. Certains m'ont beaucoup aidée à rester, ils se reconnaîtront...

Un jour, le directeur est passé et l'a surprise en train de faire de la couture. Elle a été virée pour ça ! C'est affolant. Malheureusement, elle est partie en laissant son placard fermé à clé. Il va falloir le faire sauter.

« Wanted ! » Il ne manque que la photo ! Un avis a été placardé partout : « Interdit au docteur X (l'ex-adjointe) de rentrer dans l'établissement. »

Journée mémorable : le serrurier est venu. Il a fait sauter les serrures de son bureau et nous avons récupéré les dossiers des séropositifs. Ses affaires personnelles sont dans un carton entouré de scotch ! L'affaire est close... mais elle a duré huit mois !

Un matin, désert, bien calme. J'apprends soudain qu'un détenu vient de se couper un testicule au mitard. Il est puni car il a défoncé une porte. Il hurle. On lui donne un calmant et on le passe à la radio pour voir s'il n'a pas avalé de lame. Il marche avec le surveillant tranquillement dans le couloir, puis tout à coup – je suis sur la coursive pour voir un détenu –, je le vois courir comme un fou et se précipiter sur la fenêtre, la tête la première. Heureusement, les vitres sont blindées. Il va être maté par plusieurs gardiens. Je demande que l'on ne signe pas l'isolement. (La dernière fois que cela s'était produit, le détenu s'était suicidé. On l'avait retrouvé pendu le matin.) Le gardien vient me voir pour me faire signer, je refuse. Je demande un psychiatre.

Puis, un petit coma diabétique... et je vais déjeuner ! Mais c'est moi cette fois qui fais un malaise ! Je suis bien fatiguée.

Bob Denard, le mercenaire, vient d'arriver. Il a des médicaments plein sa valise. Des médicaments inconnus ici. Je suis obligée de téléphoner à la pharmacie centrale qui ne sait pas et m'envoie au centre de documentation. Heureusement que j'ai le traitement équivalent, sinon j'étais obligée d'envoyer un fax en Afrique du Sud ! Il m'apporte un bilan entièrement en anglais. J'appelle un copain cardio. Le problème est réglé pour l'instant. Je retourne voir Bob Denard dans sa cellule, il est très étonné des conditions de détention sordides. Il a l'air éberlué et très timide.

L'infirmerie est installée au rez-de-chaussée, là où il y a la division des VIP. Ce matin, j'ai vu Garretta, la moustache en bataille, emmené par deux gardiens. J'avais décidé d'aller lui rendre visite aujourd'hui, mais il va tous les jours voir l'avocat à l'heure où je pourrais le rencontrer. Il risque les assises alors qu'il n'a pas fait appel. Il doit être dans un état épouvantable. J'ai fini par le rencontrer et nous avons passé trois quarts d'heure à bavarder. Il est très sympa. Il m'appelle des cursives quand je passe... Garretta étant médecin, il veut se rendre utile. Et, ironie du sort, il y a un hémophile à qui il faut passer des culots ; étant donné que je n'y connais strictement rien, je fais venir Garretta pour qu'il me donne des conseils.

Je vois Bob Denard qui m'explique son affaire aux Comores ! Une infirmière qui répète tout, mal élevée, entre dans le bureau sans frapper pour me donner un dossier. Il me regarde, il a compris : si vous avez des problèmes d'autorité, vous m'appellez ! J'ai eu des hommes sous mes ordres. J'ai dirigé un pays. Je vais vous aider !

Quelques jours plus tard. Pauvre mercenaire ! Sa belle assurance des premiers jours s'est évanouie. Il s'est mis à boiter, à avoir mal à la tête – séquelles de sa balle dans le crâne. Il est cassé par la détention.

Ce matin, le ciel est noir. On a l'impression d'être en pleine nuit et il pleut des cordes grosses comme des bambous. Dix-huit entrants : Roumains, Turcs, Polonais, Gabonais, Angolais... Une consultation pour sourds-muets, toute avec des signes parce qu'aucun d'entre eux ne parle le français. La prison est vide, peu d'infirmières, peu de surveillants, beaucoup sont malades. Visite du mitard : les cellules sont glaciales, tous les détenus ont la crève, tous se mouchent et ont mal à la gorge. L'un veut du Coréga pour faire tenir son dentier, l'autre du produit pour nettoyer ses lentilles... Un petit assassin arrogant a la tête en poire, il a des ganglions plein le cou. Je l'envoie chez le spécialiste, mais il refuse de se faire traiter. Il se prend pour un caïd ! Dernière consultation avant de déjeuner : un vilain cratère

suppurant au niveau de la jambe, histoire de me mettre en appétit...

L'après-midi commence mal : je suis appelée d'urgence pour un Black déchaîné, genre Noah en moins classe ! Les cheveux hirsutes avec des nattes, il s'est tranché le poignet et fait le mort. Quelques mois auparavant, il a essayé de s'immoler par le feu. Il est très atteint psychiquement. Il a été traité, surveillé en psychiatrie, puis plus rien. Je lui fais un garrot et demande un brancard. Tout à coup, il se dresse comme un aspic, très agité, puis retombe par terre, tremblant de partout. Le brancard arrive. Les gardiens se mettent à cinq pour le hisser dessus car il refuse de marcher. Ils l'attachent donc solidement. On le met avec beaucoup de difficultés sur la table de consultation pour le suturer. Il a l'air dans le coma. Et, de nouveau, il se jette par terre comme un fou ! On appelle les gardiens qui s'y mettent à huit pour le maintenir. Je pique : rien, aucun effet. Il pousse des petits cris comme une poule qui aurait du mal à pondre son œuf ! Je le recouds. Il a l'air bien, détendu et parle très raisonnablement en remerciant. Le psychiatre arrive, il va le prendre dans son service. Une heure plus tard, les calmants ne faisant plus leur effet, il est de nouveau déchaîné.

J'apprends qu'un surveillant vient d'être renvoyé. Il s'est fait prendre en flagrant délit avec un travesti. Quelle journée !

Suit une consultation pour un violeur qui sortira en 2017 (il se plaint de troubles de l'érection) et un hypertendu qui est incarcéré pour sodomie sur ses enfants.

L'ambiance est très bizarre en ce moment : démotivation, ras-le-bol, dépression chez tout le monde, détenus et personnel. Le solstice d'hiver approche, comme les fêtes. Mauvaise période.

J'arrive un matin. Le surveillant de l'entrée veut absolument que j'enlève mon casque. Il ne me reconnaît pas. Je suis la seule femme à arriver à moto, ici. Sa mauvaise volonté évidente fait que je repars, exaspérée, me garer un peu plus loin. Les arrivants sont très variés : un directeur de société très classe, pas rasé avec une barbe de trois jours mais ayant gardé une bonne prestance ; un policier véreux qui pleure ; un vieil assassin de soixante-dix-huit ans qui a tué sa femme de quatre-vingt-deux ans – crime passionnel ou ras-le-bol après soixante ans de mariage ? – ; un autre qui se plaint d'un cancer généralisé depuis cinq ans : sans chimio ni radiothérapie, il aurait dû mourir depuis, il est boulanger-pâtissier et a une mine resplendissante ! Évidemment, il connaît la musique et réclame des aliments bien spéciaux... Être toujours vigilante : reconnaître le frondeur du vrai malade, être toujours aimable mais soupçonneuse. Ne pas se faire avoir, ne pas oublier qu'on a affaire souvent à des



menteurs, des fraudeurs, des assassins, des voleurs. À ma nomination comme médecin-chef, on dépendait de la pénitenciaire et donc on avait le dossier pénal. C'est-à-dire qu'on ouvrait la première page du dossier médical et on savait ce qu'avait fait le détenu. Depuis qu'on est rattaché aux hôpitaux, on ne connaît plus les motifs d'emprisonnement des détenus. Pendant mes quinze premiers jours, je regardais ce qu'avaient fait les détenus. Mais au bout de quinze jours, j'ai arrêté, car au fond cela ne change rien. Aujourd'hui, cela m'arrive encore une ou deux fois par an de téléphoner au greffe en demandant ce qu'a fait M. Tartampion. Sans le feu vert du directeur de la prison, on ne me répond pas. Finalement, c'est sans doute mieux de ne rien savoir sur les détenus. Mais, parfois, face à certaines personnalités curieuses ou délirantes, il est indispensable de connaître le motif de l'emprisonnement.

Journée ordinaire avec son cortège de misères, de faux-semblants. Tambour raisonnant de toutes les misères du monde. Déjeuner sympa avec les surveillants, la surveillante, la seule de la Santé, et le pharmacien. Au menu : beaujolais nouveau à gogo...

Ici, il faut s'adapter, parler aussi bien l'arabe que l'anglais, veiller à ce qu'un Bosniaque ne se retrouve pas avec un Croate, un Palestinien avec un Israélien. Heureusement, aujourd'hui, il y a le beaujolais ! Entre midi et ce soir, j'ai bu un litre !

Aujourd'hui, j'ai vu des habitués qui viennent plus pour discuter, se distraire, que pour leur maladie. Des entrants : des cols blancs hébétés mélangés aux Maghrébins, aux Maliens. Ils doivent s'en mordre les doigts d'avoir commis des fraudes vu les conditions de détention... Puis, je suis appelée en urgence pour un Croate, grand comme une armoire à glace. Saoul et d'une force colossale, il est maintenu par quatre gardiens et ses trois codétenus. J'ai la frousse, car ses mouvements sont très violents et incohérents. Je l'ai tellement assommé de tranquillisants qu'il est étendu, tout nu, au mitard, dans une cellule entièrement vide.

Ce matin, un arrivant célèbre : Paul Touvier, chef de la milice de Lyon, soixante-seize ans, jugé pour crimes contre l'humanité. Moi qui ai suivi son procès et qui espérais que cet individu n'échapperait pas à la justice, je prépare l'entrevue. J'ai décidé de ne pas être

aimable. Mais que faire devant ce petit vieux diminué, très courtois ? Rien, rien à faire, tout tombe, tout s'effondre. Il partira plus tard, car il est très malade, à l'hôpital de Fresnes où il mourra. Il est enterré au cimetière de Fresnes.

La police est venue m'entendre au sujet d'un décès. Deux heures d'audition. Le dossier est introuvable ! Heureusement, j'ai une trace sur le cahier d'urgence : la veille, le patient a été vu à ma demande et il allait bien avant d'être transféré à Fresnes.

Deux plantes vertes trônent dans ma corbeille à papiers. D'où viennent-elles ? Des chasses d'eau !!! Tout est tellement déglingué et vétuste que des plantes vertes peuvent y pousser !

Au quartier disciplinaire, un détenu me raconte : il a mal répondu au surveillant, il a été mis au mitard. Sa fenêtre est cassée. Il fume comme un fou, à moitié nu sur son bloc de mousse. On lui a promis de le changer de cellule. Mais deux jours sont passés et toujours rien. Le lendemain, il fait un peu de tapage, vu la chaleur. Il fait, en effet, 28 °C dehors. Les surveillants balancent une bombe lacrymogène dans sa cellule et referment la porte pour lui apprendre la vie.

Ce matin, j'ai vu un ancien braqueur. Il a déjà fait quinze ans de taule. Grève de la faim et de la soif. Il ne sort pas de son lit. Il veut mourir et son discours est très cohérent. Il ne veut pas infliger sa nouvelle incarcération à sa femme et à ses gosses qu'il n'a pas vus grandir. Il s'est installé depuis un an dans une ferme et il est actuellement en mandat de dépôt pour falsification de documents administratifs. Il se dit innocent. Je préviens le juge et le directeur.

Ce matin, tout doit être prêt pour accueillir le centre de dépistage anonyme et gratuit pour le sida. Je suis allée dans la cave pour choisir du matériel que j'ai trouvé au milieu d'un bric-à-brac couvert de toiles d'araignées. C'est du matériel pour installer une

consultation. Les pièces sont dégueulasses, l'électricité ne fonctionne pas, la table d'examen est composée d'une vieille table sur laquelle on a mis un matelas. Le bureau est couvert de taches indélébiles. Les serrures ne fonctionnent pas. Le placard est branlant. Il manque des pieds. Quant au fauteuil de prélèvements, la mousse sort de partout. Désolation, irritation, colère. J'hésite. Finalement, c'est un énorme fou rire, car ici le ridicule n'a encore tué personne !

La pénitenciaire décide de faire une opération « portes ouvertes »... ! J'aime... Mais il ne faut rien dire aux journalistes. Le directeur est furieux car je suis, soi-disant, trop bavarde. Il faut dire que tout va bien, alors que tout va mal.

\*

\* \*

La loi du 18 janvier 1994 devrait en théorie permettre au service public hospitalier de prendre le relais de l'administration pénitenciaire pour le suivi médical des détenus. Chaque établissement sera couplé avec l'établissement hospitalier le plus proche. Pour la Santé, ce sera l'hôpital Cochin. Mars 1994 : grand-messe à la Maison de la Chimie, à Paris, avec les ministres concernés : Pierre Méhaignerie, Simone Veil et Philippe Douste-Blazy. En mai 1994, à la maison d'arrêt de la Santé arrive un directeur d'hôpital de l'Assistance publique qui commence à rassembler des documents, des statistiques, à réfléchir à des projets, puis disparaît et depuis rien.

\*

\* \*

Imaginez : vous avez une violente crise d'asthme, on vous plaque le masque à oxygène deux secondes, vous allez mieux. Puis on vous le retire et on le laisse devant vous sans que vous puissiez l'atteindre. Eh bien, c'est exactement ce qui arrive à la médecine carcérale.

Environ 4 000 détenus passent chaque année à la Santé. Chaque détenu subit un examen de santé à son arrivée et c'est souvent l'occasion de détecter des maladies jusqu'alors ignorées. La plupart n'ont jamais vu un médecin de leur vie. Il s'agit d'une population marginalisée, sans accès aux soins à l'extérieur, qui arrive dans un état de santé pitoyable : 70 % des détenus ont besoin de soins. Dans d'autres cas, le choc de l'incarcération, la rupture avec l'extérieur et le manque d'hygiène font que les pathologies équilibrées avant l'entrée

décompensent rapidement. À cela s'ajoutent des troubles psychosomatiques divers aggravés par le manque d'hygiène, la surpopulation et l'inactivité. Pour faire face à cette demande, nous sommes sous-équipés : à part le matériel radio qui est neuf et un bel électrocardiogramme, nous n'avons absolument rien ! L'assistant dentaire est un surveillant volontaire, formé en quelques heures sur le tas, qui n'a aucune notion d'hygiène. Le préparateur en pharmacie est un CES<sup>xxii</sup> n'ayant aucune formation. Le pharmacien est un appelé du contingent, qui en général, n'est pas trop motivé. Les secrétaires médicaux sont des surveillants... d'où une violation permanente du secret médical. Quant aux fiches de traitement, elles sont faites par des détenus. Les manipulateurs radio sont recrutés également parmi les surveillants et formés sur le tas. Le dépistage des tuberculeux se fait sur une radio grande comme la moitié de la paume de ma main. Un pneumologue vient bénévolement pour lire deux cents radios d'affilée ! Pas la peine de se demander pourquoi beaucoup d'erreurs ont été commises. Quand on connaît la toxicité des traitements, cela fait froid dans le dos. C'est de la médecine de brousse ! On parque les gens contagieux comme du bétail sans se soucier de savoir s'ils sont malheureux ou pas. D'autres passent à l'as et promènent leur BK<sup>xxiii</sup> dans la prison.

En cas d'hospitalisation, on fait appel à l'hôpital des prisons de Fresnes, mais il ne dispose pas de service de réanimation et n'a pas suffisamment de personnel ni de moyens pour accueillir tous les malades. De plus en plus, nous faisons donc appel aux hôpitaux de l'Assistance publique et notamment à l'hôpital Cochin qui est le plus proche, en accord avec le professeur Sicard. Sans attendre la convention, nous envoyons depuis un an des malades séropositifs HIV pour des problèmes de diagnostics. Deux médecins de Cochin assurent les consultations. Les infirmières et les médecins travaillant en prison font, eux, ce qu'ils peuvent pour assurer une bonne médecine. Mais de qui se moque-t-on ? Les médecins qui travaillent en prison ont des salaires dérisoires – 800 francs pour vingt-quatre heures, 4 800 francs par mois –, avec un statut d'étudiant. Sans aucune possibilité de cumul avec un autre travail pour les médecins étrangers. Mon temps plein de médecin-chef est rémunéré 11 000 francs par mois<sup>xxiv</sup>. Nous savons tous qu'en cas de problème, nous pouvons être remerciés. Pour recruter de nouveaux médecins, le choix n'est jamais facile. Et pour cause : la prison attire souvent les praticiens les plus en marge... Je me souviens d'un médecin de Médecins sans frontières qui, la veille de prendre sa première garde, a été hospitalisé d'urgence en psychiatrie ! Un autre très bon médecin qui était là depuis quelques mois s'est mis à boire et a subitement décompensé. Une autre qui venait du Samu avait des comportements hystériques. Elle se baladait à poil sous un

costume de chirurgien vert. Les détenus en avaient peur. En plus, elle volait des médicaments et on l'a surprise avec des gros sacs : elle vidait la pharmacie la nuit. Sans parler de celui qui, lors de sa première garde, exigeait la présence d'une infirmière et avait l'impression qu'on le suivait dans la rue. Il n'est resté qu'un seul jour. Ou encore du médecin qui prenait plusieurs patients à la fois pour gagner du temps et voulait absolument faire des photos de la prison (ce qui est interdit sans autorisation). Sans compter les médecins étrangers qui ne connaissent pas le nom des médicaments français... Autant dire qu'il m'a fallu renvoyer beaucoup de monde.

Devant l'immobilisme et l'irresponsabilité des politiques, que pouvons-nous faire ? Les décrets d'application de la loi de janvier 1994 ne sont toujours pas signés. Cela fait presque neuf mois que les signatures font la navette d'un ministère à l'autre. En attendant, les hospitalisations ne sont pas payées depuis un an – ce qui représente environ 1,5 million de francs –, le budget de la pharmacie est mangé depuis juillet 1994. En outre, 150 000 francs par mois, dont un quart au moins pour les séropositifs, ne seront bientôt plus payés, faute de moyens. Aucune embauche de personnel médical n'est possible puisque la situation est gelée. Aucune amélioration des locaux ni achat de matériel ne sont possibles non plus puisqu'il n'y a pas de crédits. Or, l'Assistance publique doit venir en prison et l'administration pénitentiaire doit faire des travaux, mais où, quand, comment ? Les détenus sont affiliés à la Sécurité Sociale depuis juin 1994, mais il n'est pas possible d'obtenir leur numéro d'immatriculation !

Soigner et punir, revenir à la « bobologie » et au bricolage antérieur, aucun médecin digne de ce nom n'acceptera. Alors, continuer à faire ce que l'on doit faire, sans s'occuper du coût, c'est ce que l'on fait. Mais les impayés vont devenir catastrophiques !

« Ceci est un appel au secours avant la catastrophe. Janvier 94 : une loi fait passer la médecine carcérale du ministère de la Justice au ministère de la Santé, rattachant chaque établissement pénitentiaire à l'établissement de santé de proximité... Octobre 94 : plus rien, absolument plus rien... Monsieur le ministre de la Santé, nous vous attendons, prenez vite une décision. Accélérez le processus<sup>xxv</sup>. »

Huit jours après cette lettre, les décrets d'application ont été publiés au Journal officiel...

## TRAFICS EN TOUS GENRES, TENTATIVES D'ÉVASION

Quand j'étais encore « pénitentiaire », j'ai eu un jour besoin d'un médecin. En passant un diplôme universitaire (DU) de médecine en milieu carcéral à la fac de médecine, je rencontre un médecin zaïrois, assez brillant et sympathique, le docteur K. Le médecin qui fait passer le DU me le recommande. Je l'embauche. C'était juste avant les vacances. Très vite, je ne le trouve pas bon en médecine générale. Comme il s'était présenté comme chirurgien, je lui laisse sa chance, car il recoud très bien, même les plaies très profondes. À la première consultation, un détenu lui dit : « Mais, je te connais toi, tu étais au bloc D l'année dernière ». Ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille. À mon retour de vacances, on me rapporte que ce médecin a des pratiques un peu curieuses : chaque dimanche, il fait une consultation de gros bonnets uniquement. Déjà, je m'étais étonnée car il arrivait très bien habillé, en Mercedes, alors que la Santé était son seul travail...

Un jour, la pénitentiaire place à l'infirmerie un détenu, qui avait été mêlé à un casse de bijoux, pour repeindre les murs. C'est une vraie pipelette. Au courant de tout avant tout le monde et connaissant la terre entière. Au bout d'une semaine, ce gars n'a peint qu'un seul tuyau. Il va et vient, entrant dans les salles d'attente et accueillant les nouveaux venus comme de bons camarades quittés la veille. Je vais voir le directeur pour lui faire part de mon étonnement. Je lui demande si c'est une balance. Celui-ci me répond : « Docteur, je ne peux rien vous dire pour l'instant. Vous regardez trop les feuillets à la télévision. » Le type se retrouve subitement au mi tard pour trafic

de drogue. Bizarre. D'autant plus qu'on me demande plus tard de le retirer pour raisons médicales. Il est insulino-dépendant, mais ce n'est pas une raison. En fait, je l'apprends quelques jours après, c'est bel et bien une balance et on l'a placé là pour démanteler un trafic de stupés orchestré par des surveillants. Le docteur K. lui avait demandé s'il connaissait des receleurs ! J'ai alors accumulé toutes les fautes médicales qu'il avait pu commettre et je l'ai licencié. Dans la foulée, je reçois un appel d'un ex-détenu m'informant qu'un certain docteur K. était venu – de ma part ! – lui proposer de participer à un trafic de diamants...

Un peu plus tard encore, c'est au tour de la police de téléphoner, car elle recherche ledit docteur K. qui vient d'abandonner ses enfants. Ses papiers sont faux, me dit la police, notamment son diplôme. Après, plus de nouvelles. Puis, un jour, je tombe sur la signature du docteur K. au bas d'un certificat en provenance des urgences médico-judiciaires de l'Hôtel-Dieu. J'appelle ma collègue pour lui dire de faire attention. Elle se met à son tour sur ses gardes et s'aperçoit avec stupeur que ce médecin accumule les lettres de recommandation des patrons de tous les services où il est passé. Pourtant une chose est sûre : le docteur K. n'est pas médecin ! Il n'a pas non plus de papiers d'identité en règle, et il a participé à différents trafics. Il s'est donc servi de son travail à la prison de la Santé pour tenter de recruter de nouveaux clients...

Depuis, j'ignore ce qu'il est devenu. Je sais qu'il est en liberté. Je l'ai donc fait mettre sur la liste rouge de l'Assistance publique. Cette liste recense tous les faux médecins. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'exerce pas encore la médecine quelque part aujourd'hui...

Épilogue : septembre 1999, appel du docteur K. Il me demande un certificat de bons services... Il a un culot monstre.

\*

\* \*

À la Santé, deux grands tabous demeurent : le sexe et la drogue. On suppose, on devine, mais personne n'ose jamais parler. Et, pourtant, les trafics sont nombreux...

\*

\* \*

Le trafic de drogue existe en prison. Par ce que nous disent les détenus et l'antenne « toxicomanie » de la prison, on sait que les produits qui circulent le plus souvent sont le « shit », le crack, et l'héroïne. Le shit, c'est un secret pour personne, on m'en a déjà proposé, il y a déjà eu des saisies et des trafics démantelés. Les saisies

de shit sont régulières, mais on ne le sait que par des indiscrétions.

J'apprends par un détenu, qui a pris trente jours de mitard, qu'il s'est fait prendre avec 1 000 francs dans ses chaussures et a lâché le nom des surveillants du parloir qui font un trafic de drogue. Cela a fait un ramdam épouvantable. Les surveillants mis en cause vont aller au trou, mais le détenu craint les représailles. Je pense qu'il n'a pas tort.

Tout est bon pour s'éclater tout de suite ! On trouve des alambics qui sont faits avec des fruits que les détenus font macérer avec de l'Hexomédine<sup>xxvi</sup>. Ils font encore des tas d'autres expériences. Ils fument des neuroleptiques ou des antalgiques. Certains médicaments sont essayés à d'autres usages, par exemple un traitement pour le psoriasis<sup>xxvii</sup> mélangé à l'Hexomédine les fait complètement planer. Ils font bouillir l'eau des piles qu'ils boivent ensuite... Les bains de bouche contenant de l'alcool servent d'apéro ! À cela s'ajoute le trafic de tous les psychotropes et du Subutex<sup>xxviii</sup>. On compte environ 35 % de toxicomanes, tous confondus, du fumeur de shit à celui qui se pique à l'héroïne. Maintenant que les psychotropes ne sont plus dilués dans les fioles<sup>xxix</sup> et qu'ils sont sous forme de cachets, il y a des stockages. Les surveillants ont trouvé en faisant une fouille une quantité de tranquillisants capable de tuer un bloc entier. Et puis, en plus de la drogue, il y a les tatouages qui augmentent les risques de contamination. Ils se tatouent avec des aiguilles non désinfectées qu'ils brûlent au bout. Pour enlever ces tatouages, ils se servent de l'acide qui se trouve dans les piles comme abrasif.

La situation concernant la drogue n'a pas vraiment changé depuis que je suis arrivée à la Santé. Pire, elle s'est aggravée.

Un surveillant pendant sa ronde de nuit a trouvé un gars qui était accroupi par terre. Il a regardé par l'œilleton<sup>xxx</sup>. Il a cru qu'il dormait et n'a pas donné l'alerte, il était évidemment décédé après une overdose de médicaments associés à du shit. Il était séropositif HIV et avait été contaminé par sa copine. C'est sa femme, dont il était divorcé, qui l'a fait enterrer. Et sa copine actuelle me téléphone, car elle cherche le cadavre pour organiser les obsèques ! Elle ne savait pas que c'était déjà fait.

C'est le septième décès en six mois (nous sommes en mars 1999). Sur les sept, il y a eu cinq décès pour raisons cardiaques avec des doses intéressantes de cannabis retrouvées à l'autopsie. Le procureur s'en est ému. Si le cannabis ne tue pas directement, il enlève la douleur. Le malade ne ressent pas le besoin d'appeler le médecin... C'est peut-être la loi des séries, mais je suis préoccupée. Je décide



donc d'en parler au deuxième congrès de médecine pénitentiaire auquel je participe à Marseille. Je suis attaquée de toutes parts. « Elle débarque, celle-là. » Pourtant, cela fait sept ans que je suis là... « Bien sûr, la drogue circule, disent-ils, mais ce n'est pas notre problème, c'est celui de la pénitentiaire. » Je ne suis pas d'accord. Il y a une antenne toxicomanie, des psychologues, des psychiatres qui sont là pour nous aider. Et puis, que fait-on du risque de contamination ? Je pense qu'il faut faire quelque chose, au moins informer.

Pendant un an, on a proposé un dépistage volontaire de l'hépatite C (une pathologie très fréquente chez les toxicomanes). Aucune contamination n'a été décelée. C'est rassurant en un sens, mais cela ne suffit pas.

Un médecin qui travaille à la mission interministérielle de lutte contre la toxicomanie va venir me voir. Elle a assisté au congrès de Marseille et comprend ma préoccupation. Une information de prévention sur le canal interne est proposée. On a le financement, elle tombe à pic.

On se réunit avec des fonctionnaires de différents ministères. Tour de table ; thème proposé : le sida. Toujours la même chose ! Mon tour arrive. Apparemment je leur casse leur plan : moi, mon problème c'est la drogue qui entre en prison comme dans un moulin ! On fait tout pour le sida et rien pour le reste. J'ai donc proposé que l'on travaille sur la drogue en prison et que l'on fasse de la prévention contre le sida uniquement en direction des populations subsahariennes, qui ne connaissent rien de la maladie. Cela a été accepté.

Réunion avec les surveillants. On reparle de la drogue. En fait, l'infirmerie étant la seule zone sympathique de la Santé, au lieu de s'attaquer au problème principal de la drogue qui rentre, on veut nous interdire le tabac, le café et les gâteaux dans le couloir de l'infirmerie ! En outre, les détenus auront une fouille à corps avant et après le passage à l'infirmerie. Bras de fer avec la pénitentiaire. La drogue ne vient pas de l'infirmerie, mais de l'extérieur. Ils peuvent la planquer dans la bouche, même sous des pansements.

Le sexe fait lui aussi l'objet de trafics divers. Une lettre cocasse arrive au service médical, signée « X la cochonne » : un détenu avoue des pratiques homosexuelles, apparemment très répandues ici, d'après lui. La direction ne veut rien savoir et ne veut pas être complice de la perversité de certains : il n'y a pas de sexe en prison, dit-on, la privation de la liberté, c'est aussi la privation du plaisir. Il est vrai que, en prison, il y a partout de la souffrance et peu de plaisir.

Pourtant, le sexe est là, omniprésent. (D'ailleurs, une circulaire administrative nous oblige à mettre des préservatifs à la disposition des détenus.) Le sexe furtif, au parloir, avec le risque du mitard si on se fait prendre. Le sexe de substitution : un jour, un détenu vient me voir, il a le sexe tout irrité. Il finit par m'avouer qu'il avait fait un trou dans son matelas en mousse pour s'en servir comme d'une poupée gonflable.

Mais surtout le sexe de domination : une sexualité de pouvoir des forts sur les faibles. Les plus jeunes, les plus efféminés sont les cibles. L'homosexualité existe, comme à l'extérieur, mais pas plus dans cette prison où la moyenne d'incarcération est de quatre mois. Il y a des viols, mais beaucoup ne sont pas avoués ou beaucoup plus tard, par honte, par dégoût, par peur des représailles. Je me souviens d'un petit jeune de vingt et un ans, primaire<sup>xxxi</sup> placé malencontreusement dans une cellule avec deux gros durs. On l'avait vu en urgence car il avait le rectum déchiré et pissait le sang. Il s'était fait violer la nuit par son codétenu séropositif, pendant que l'autre codétenu le tenait. Il est parti tout de suite à l'hôpital de Fresnes, puis a été transféré à Fleury-Mérogis. J'ai su par ma collègue de là-bas que trois mois après, il était séronégatif. J'espère qu'il l'est toujours.

La prostitution existe en prison. En 1995, un trafic a été dénoncé par un travesti qui a commencé à quinze ans pour nourrir sa famille. Homosexuel, il vivait avec un homme. Mais, en Colombie, cela passait mal. Il a donc commencé à se déguiser en femme. Puis il a rencontré une femme et lui a fait quatre enfants, tout en restant déguisé en femme... Il était à la Santé pour meurtre : il a trucidé un de ses clients qui était agressif. Il a raconté que le soir, vers 18 heures, aux douches, les travestis se livrent à la prostitution. Il y a foule aux douches. Certains sont séropositifs...

Un autre travesti me raconte ce qui se passe dans la division des travestis le soir venu. C'est affolant ! Il me demande des préservatifs et je lui en donne bien volontiers. Des surveillants, m'affirme-t-il, le réveilleraient la nuit pour qu'il montre ses seins, ses fesses et ils se masturberaient devant lui. Il est obligé de faire des fellations pour avoir ses cantines et accéder à la douche. En prison, c'est comme dehors, les pauvres n'ont rien ! Si on ne peut pas cantiner, on ne peut rien obtenir et ici tout se monnaie. Tout le monde le demande et, depuis quatre ans qu'il est ici, certains prétendent qu'il est passé avec toute la Santé ! Lui-même provoque quand les surveillants ou les détenus sont mignons ! Je lui dis de m'écrire et de me raconter tout cela avant d'être libéré. Il va réfléchir, il a peur.

Les travestis ainsi transformés en femmes, sans poils et avec des gros seins, ne devraient pas être enfermés avec des hommes. C'est

absurde. Il est d'accord avec moi. Depuis le trafic de prostitution dénoncé, rien ne s'est passé. Six mois après, un surveillant a été surpris avec un travesti. Ce que j'avais dénoncé. Ce n'était donc pas un fantasme, mais la réalité.

Un autre scandale concernant des travestis a éclaté à Fleury-Mérogis et a été dénoncé par la Commission européenne de lutte contre la torture. Cette commission est venue enquêter à la Santé. Deux médecins étrangers, un Suisse et un Roumain, me posent des tas de questions. Y a-t-il des détenus dans les caves ? Je leur réponds que les caves sont pleines de matériel entreposé, mais qu'on ne passe pas les détenus à la gégène. Ils n'apprécient pas mon humour et veulent consulter les dossiers. Je téléphone au professeur Sicard qui me répond : « Secret médical, vous n'avez pas à leur donner les dossiers. » La direction est très ennuyée par mon refus. Appel du Quai d'Orsay, furieux. Finalement, le conseil de l'ordre averti me dépêche un médecin pour lever le secret médical. C'est le docteur Gubler, ancien médecin particulier de François Mitterrand et qui vient d'être mis en cause par ce même conseil de l'ordre pour violation du secret médical concernant la maladie du président... Je suis avec un confrère et en apprenant le scoop, j'explose de rire. Autant dire que je n'ai pas été trop aimable, et même un peu sarcastique ce jour-là. Ce que je regrette car j'ai appris à connaître Claude Gubler et je l'apprécie.

Pour en revenir au sexe, depuis quelque temps une rumeur circule. Un surveillant affecté à la buanderie attirerait des détenus et les forcerait à des caresses buccales. Un détenu pleure, un autre détenu a tout vu mais il faut faire un flag et trouver une « chèvre » ! La chèvre désignée se rebiffe. Même avec des remises de peine pour bonne coopération avec l'administration, on n'a pas envie de passer à la casserole ! Pour tenir un tel endroit et savoir ce qui s'y passe, on désigne des balances. Souvent parmi les classés (ceux qui bossent), on exerce une pression en leur faisant miroiter l'obtention d'un travail, ou encore sur les pointeurs (ceux qui sont là pour viol) qui sont très fragilisés par rapport aux autres détenus. En effet, les détenus ont leur propre code de l'honneur, les caïds professionnels sont les plus respectés, les pointeurs sont les plus méprisés, surtout les violeurs de mineurs. S'ils restent en bloc avec les autres détenus, ils se font massacrer. Donc, ils deviennent balances pour obtenir des cellules individuelles.

Finalement, tout le monde surveille tout le monde. « Ici, tu regardes devant toi, mais aussi toujours derrière », m'avait dit une infirmière à mon arrivée. Je comprends maintenant ce qu'elle voulait dire.

Les trafics concernent aussi les sans-papiers. Ces derniers représentent 30 % des détenus. Sans papiers d'identité, sans accès aux soins, la prison devient le seul endroit où ils sont soignés. Mais c'est un détournement de la fonction de la prison. On a de plus en plus l'impression d'être la caution humanitaire d'un système qui ne fonctionne pas à l'extérieur...

La première peine pour les sans-papiers est généralement de trois mois. Ensuite, ils sont transférés dans un centre de rétention administrative où ils restent douze jours maximum. Certains sont libérés, d'autres sont expulsés. Ils peuvent refuser de partir, certains simulent une crise ou mettent la pagaille dans l'avion et sont refusés par le commandant de bord. Dans ce cas, ils retournent en prison, cette fois pour une peine plus lourde et ainsi de suite. Ce système est donc une usine à fabriquer des délinquants car, après un an de prison, on connaît toutes les ficelles...

Ceux qui ont été libérés par manque de preuves administratives peuvent également se retrouver en prison lors d'un contrôle d'identité. Aujourd'hui, à chaque fois qu'un sans-papiers est atteint d'une pathologie grave, si les traitements n'existent pas dans son pays, on fait un certificat à la préfecture pour empêcher son expulsion et lever l'interdiction de séjour. Ce gars va donc rester en France pour se soigner, sans papiers et sans Sécurité Sociale. Commence alors un véritable parcours du combattant, et il va quand même pouvoir être suivi grâce à l'aide médicale gratuite, la carte Paris-Santé et les consultations de précarité. Depuis cette circulaire, pour rester en France, les sans-papiers multiplient les faux. Ils changent les noms d'une ordonnance, ils changent les examens de laboratoires avec des collages ingénieux photocopiés à l'extérieur... Et nous on traque le faux ! Une année, un patient a même été soigné par trithérapie pendant plusieurs mois alors qu'il n'avait pas le sida ! J'appelle le gars, et je lui montre ses résultats de labo. Il me répond : « Docteur, c'est un miracle ! » Ils inventent des hospitalisations, dont on ne trouve jamais la trace. Il est même arrivé une fois qu'un détenu vole le compte rendu hospitalier d'un autre. Après enquête, il s'est avéré que le patient était décédé. Un autre sans-papiers avait volé des papiers d'identité, manque de bol, le voleur et le volé se sont retrouvés à la prison. L'un était malade, l'autre non, il y a eu un certain flou dans le dossier médical jusqu'à la découverte des deux identités superposées.

Des évasions ou des tentatives d'évasion, il n'y en a pas eu beaucoup, mais elles sont assez spectaculaires. Je ne les ai pas

oubliées...

La première évasion dont j'ai été témoin est rocambolesque. C'était en 1993. À la Santé, on vendait des espadrilles en semelles de corde. Les détenus avaient droit à deux paires. Mais certains s'étaient groupés pour acheter plusieurs paires. Ils avaient alors dévidé toute la corde des semelles et s'étaient fabriqué une grosse corde. On n'imagine pas le métrage de corde que peut contenir une simple espadrille : plus de cinq mètres ! Cette corde leur avait permis de passer le premier mur d'enceinte de la prison. Ils se sont fait repérer d'un mirador, en chaussettes sur les toits, et le directeur est allé les chercher avant qu'ils aient eu le temps de dépasser le mur d'enceinte sur le boulevard Arago.

La deuxième, je l'ai apprise par la radio, car j'étais en vacances. C'était un Vietnamien. Il partageait sa cellule avec un autre détenu qui n'a rien vu. Il travaillait à l'atelier et il a réussi à sortir trente mètres de filin. Il est arrivé dans sa cellule, il a enroulé le filin au pied de la télé, il a scié les barreaux avec une lime qu'il avait fait entrer clandestinement, il a balancé le filin avec un grappin sur le mur d'enceinte de la prison de la Santé et il s'est fabriqué un téléphérique. Personne ne l'a jamais retrouvé...

Quant à la dernière tentative d'évasion, elle est étonnante ! Il y a deux ans, deux détenus ont réussi à passer rue Jean-Dolent. Ils avaient des complices sur les toits de la rue en face de la prison. Ils avaient réussi à sortir entre les deux relèves. Mais, pas de chance : un des surveillants était en retard ! Arrivé rue Jean-Dolent, il lève la tête et voit deux gars suspendus au bout d'une corde. Il a donné l'alerte. À un quart d'heure près, c'était gagné ! J'ai ensuite retrouvé les deux gars au mitard dans des pyjamas en papier jaune. On aurait dit deux petits poussins !

Les trafics en tous genres et les tentatives d'évasion, ça rend parano. Je me souviens d'une histoire plutôt drôle. Quand les détenus ont oublié chez eux des objets personnels comme des lunettes, on peut les faire rentrer par le parloir avec un certificat. Mais c'est toujours extrêmement compliqué. Lorsque ce sont des objets de taille plus importante, où l'on peut cacher quelque chose, là c'est carrément impossible. Il y a eu un unijambiste qui était un habitué de la prison puisqu'il ne faisait que rentrer et sortir. On lui avait donc fait une prothèse lors de sa deuxième incarcération et il l'avait oubliée chez lui. J'ai donc reçu un paquet très long. L'administration était très soupçonneuse. Et pour cause : on aurait dit un étui de mitraillette.

## LA COUR DES MIRACLES

Les VIP veulent faire du sport ! La salle de gym est prête, mais les appareils ne sont toujours pas arrivés. Quant aux séances de sophrologie qui devraient démarrer le 1<sup>er</sup> janvier, aucune nouvelle ! J'ai envoyé à l'hôpital un gros cardiaque qui a dû prendre tous ses médicaments en même temps. La famille vient de m'appeler pour me dire qu'il allait se suicider. Il est parti à l'Hôtel-Dieu qui vient de le renvoyer. Il avait le taux de prothrombine dans les chaussettes et pouvait faire une hémorragie d'une minute à l'autre. De nouveau, il a avalé ses traitements en arrivant, rebelote : de nouveau hospitalisé, mais cette fois-ci en urgence et ils le gardent.

Aujourd'hui, un détenu s'est fait violer par deux autres, un Français et un Maghrébin. Les gendarmes sont venus, il a fallu faire un constat...

Garretta est furieux : dans *Ici Paris*, il s'est vu installé dans un fauteuil de cuir avec cigare et champagne !

Un flic ripoux qui a mis le feu à la maison de sa maîtresse, pour se venger, car elle avait un amant, se dit rassuré d'être en prison,

sinon il l'aurait tuée. Il va mieux : à son arrivée, il voulait se pendre.

Entre une colique néphrétique, les travaux, le radiologue qui part en vacances, la dentiste qui part en congé maternité, les dossiers s'accumulent et les problèmes médicaux aussi !

Aujourd'hui, c'est « Le Silence des agneaux ». Un travesti séropositif revient du Palais. Il a une crise d'angoisse et frappe dans la porte de sa cellule toute la nuit. Il veut mordre tout le monde pour inoculer son virus. Il va mourir en prison et il le sait. Je vais le voir une heure pour lui parler. Il voudrait manger une pizza, écouter de la musique, bref des choses simples avant de mourir. J'appelle le juge. Mais celui-ci ne veut rien savoir. Le juge fera peut-être un geste plus tard. Pour l'instant, on le maintient en vie avec beaucoup d'affection autour de lui. La consigne est donnée. Aujourd'hui, en tout cas, il va mieux, il a repris confiance. Morale de l'histoire : j'ai finalement réussi à obtenir une grâce médicale pour ce patient. Il est sorti, il va bien et je l'ai rencontré avec une barbe à papa à la foire du Trône, où j'étais en compagnie du directeur adjoint de la Santé et d'un collègue médecin. Il nous regardait tourner dans le manège en rigolant car nous étions tous les trois malades. J'aime bien la foire du Trône...

Petit tour d'infirmerie : le gradé enferme systématiquement les malades pulmonaires dans des cellules où le reflux de vapeur de la buanderie fait suinter les murs comme s'il pleuvait. Il répond qu'ils n'ont qu'à fermer la fenêtre car c'est l'hiver. Et pourtant, il y a des cellules vides en face. C'est soi-disant pour voir comment ils se comportent, car, de l'autre côté, il y a la cour de promenade des travestis qui les excitent. Comme si de pauvres bougres allaient se déchaîner au spectacle pitoyable de travestis même pas excitants !

Réunion très détendue avec tous les chefs de service et une exposition, prévue à la Santé avec le musée de l'Homme, sur l'origine de l'homme... Mais quel intérêt pour des détenus qui ne savent pas lire et ne parlent pas français ? Quant à l'idée d'installer l'expo dans la division des travestis, elle fait rigoler tout le monde !!!

Aujourd'hui, l'infirmière-chef vient d'arriver, très gentille, elle est au-dessus des commérages : une bonne sœur en civil, bien prévenue de tout ce qui se passe ici par le ministère et par le directeur. Elle sait à quoi s'en tenir. Les détenus défilent. Un dénommé X, issu d'une famille noble, très charmant, distingué, soixante-neuf ans, qui s'excuse de ne pas s'être rasé pour venir me voir. Il est là depuis deux mois et me raconte ce qui l'a amené ici : une sombre histoire de fausses factures dans l'immobilier. Son fils a repris l'affaire. Il a eu trois femmes, la dernière est plus jeune que moi... et c'est la femme de son pompiste... Le juge refuse le parloir à cette femme qui n'est pas la sienne. Il est marrant et reste longtemps avec moi. Puis, il prend des nouvelles de son codétenu : un Grec que j'ai envoyé à l'hôpital, car il avait des crises d'asthme trop fréquentes, malgré les corticoïdes.

Tournage de La Cinquième pour une interview sur les prisons : de 9 heures du matin jusqu'au soir, 21 heures. On recommence les scènes. Au bout de la quatrième prise, tout le monde rigole. Je me demande ce que cela va donner. Finalement la direction demande au journaliste de partir à 18 heures. L'interview se fera donc en studio. Bonjour la coopération !

Fouille de cellule. Trois détenus ont entassé quatre mois de traitements sans les prendre. La direction est prévenue. Ils passent au prétoire. Je remonte et demande à y assister. Le directeur accepte mais le sous-directeur, lui, n'a pas l'air d'accord. Finalement, je les verrai seule plus tard. Toujours les luttes de pouvoir ! La réponse : dysfonctionnement du médical, évidemment. La solution : planter ma tente dans le couloir de l'infirmerie et tout contrôler jour et nuit.

Le lendemain, visite de deux inspecteurs de la DDASS. Deux fonctionnaires pas du tout au courant. Je dois répéter toujours les mêmes choses. Je finis par les mettre dehors en leur déclarant que je n'ai pas été embauchée pour faire des statistiques ! Ce matin, lettre d'un détenu libéré qui remercie.

Un détenu dépressif a vu le juge trois heures en sept mois. Il pleure.

Un autre, qui a trafiqué des œuvres de Chagall, pleure aussi. Il est victime de racket au sein de la prison.



Cartes de vœux de détenus. L'IGAS (Inspection générale des affaires sociales) me félicite. Un peu de baume au cœur !

Aujourd'hui, grève des matons. La troupe – les gendarmes – est là. Tout est bloqué, pas de consultation car personne n'ose se plaindre. C'est le calme plat.

Encore des vols, la nuit, dans le service médical. Tout disparaît ! Je demande pour la dixième fois un verrou. Tout le monde s'en fout ! Aujourd'hui, un surveillant a été pris avec une très grosse dose de hasch. Il a été écroué immédiatement. Black-out de la direction, je le sais par une indiscretion...

Sinon on a piqué de force un détenu ceinture noire de karaté. Huit surveillants l'ont maintenu. Il est là pour viol. Les autres détenus ont voulu lui faire la peau, mais comme il est balaise, il a envoyé plusieurs codétenus au tapis et a été mis au mitard. Depuis quinze jours, il n'a pas dit un mot. Il ne mange pas. Les analyses révèlent une déshydratation très avancée. Sa vie est en jeu. Je m'aperçois qu'on lui a coupé l'eau... Les matons disent que c'est faux, bien sûr, et font jaillir l'eau comme un geyser en riant...

Les surveillants tombent comme des mouches ! Ils sont en sous-effectif, ce sont les vacances. Ils sont crevés, les infirmières aussi. Je ne sais plus où donner de la tête entre un travesti qui n'a qu'un sein, car il a été interpellé après la mise en place de sa prothèse droite, et dont le silicone des fesses a coulé dans les chevilles – il ne peut plus marcher ! –, un séropositif qui pleure, un Chinois qui vient de se trancher la gorge avec un carreau et que la famille affolée attend au parloir, un autre qui s'inquiète de savoir s'il va pouvoir éjaculer en sortant, un autre qui a mal quand il bande et un autre qui me demande si c'est possible d'éjaculer trois fois en une demi-heure – il est accusé de viol. Je réponds à ce dernier que c'est un phénomène. Ça le fait rigoler ! À la Santé, pour éviter que les travestis se retransforment de l'autre côté, on continue à leur donner des hormones femelles. Au début, j'ai eu quelques scrupules, j'avais l'impression d'être un apprenti sorcier. C'est la cour des Miracles ! Vingt-cinq patients vont se succéder et ressortir de mon bureau en général en rigolant.

On peut faire du sport : un détenu baraqué dirige le sport et mène la danse ! Les demandes affluent mais si on arrive avec des bières et des cigarettes, on a de fortes chances d'accéder à la salle de sport en priorité. Maintenant, ce sont des surveillants qui dirigent la salle de sport...

Entre le type entrepreneur très riche, qui se dit mon ami, et le Malien sans papiers qui parle peu, la salle d'attente est hétéroclite. Quelques-uns font le baisemain, d'autres me tutoient. Moi, je les vouvoie toujours... Pour une fois, ils sont traités comme des humains et non comme des bêtes. Certains pleurent sur leur sort, d'autres jouent les matamores. La pègre s'en fout, elle connaît la règle du jeu et c'est presque avec elle que je m'entends le mieux ! Ce sont des professionnels. Ils ont intégré la prison comme un accident de parcours, comme le prix à payer pour un métier à risques. Ils n'ont pas le désespoir des primaires occasionnels.

On vient de dératiser. Les masses informes de rats crevés et empilés dans des cartons en plein soleil. Que faire ? Pas dans les poubelles, ni dans les déchets médicaux qui trônent dans la cour et seront ramassés dans une semaine ! Le directeur voudrait me les coller avec les déchets médicaux. Il n'en est pas question ! Je pars deux jours. À mon retour, les rats ont disparu, où ? je n'en sais rien !

Je découvre une nouvelle maladie, qui n'existe qu'en temps de guerre : la gale du pain. Avec du pain avarié. Il existe une épidémie en ce moment. Il faut que je trouve le temps d'en parler, mais mon bureau a trois portes et un téléphone. C'est un véritable moulin. Je n'ai pas une minute ! Lorsque je pars, je fais en sorte que l'on ne me rappelle pas, sinon je suis là jusqu'au soir.

Les détenus sont malades : épidémie de gastro-entérite, due à la bouffe avariée.

Un détenu mignon, bien de sa personne, a été attaqué à coup de fourchette cette nuit par un codétenu qui voulait le violer.

Un détenu qui arrive des Baumettes est retrouvé dans le coma dans sa cellule après une intoxication à l'héroïne. Après enquête, c'est un sachet placé dans le rectum qui se serait dissous. Dans une cellule avec trois autres détenus, le type n'aurait pas osé le retirer.

J'apprends avec stupéfaction que le vieux dégueulasse qui violait les petites filles est séropositif. Prévenir le juge... Fresnes téléphone. Le détenu vient de mourir.

Un détenu raconte son évasion à Bois-d'Arcy : comment il est passé à travers les filins, comment le directeur a été viré, combien cela a coûté pour refaire entièrement le système de sécurité ! Un seul témoin dans son affaire, il y a sept ans. Depuis il a laissé pousser sa moustache, il a grossi, personne ne le reconnaît ! Il a envoyé une superbe nana à ce témoin avec une mallette contenant vingt ans de salaire. Il est étonné : le témoin a refusé. Ce type est un imbécile, me dit-il. Pourquoi a-t-il refusé alors qu'il y a la crise, le chômage ? Je lui réponds : « Avez-vous pensé qu'on pouvait être bêtement honnête ? » Non, il n'y avait pas pensé...

Quoi de neuf ? Rien à part quelques éclopés, un fou furieux et un tuberculeux qui a rêvé de moi galopant sur un cheval sauvage sur la plage ! « Faites-moi sortir, me dit-il, c'est vous ma liberté. » Je lui réponds que je n'ai pas le temps et que je ne peux rien pour lui. Je suis obligée de demander aux gardiens de le faire sortir car il ne veut pas quitter la pièce. Il me prévient : « Quand je sortirai, je vous retrouverai. »

Aujourd'hui, un détenu, qui a pris sept ans pour malversation et dont l'opération orthopédique au pied a mal tourné, m'adresse, avec beaucoup de pudeur, une lettre à lire à tête reposée. Lorsque je l'aurai lue, je vais comprendre. J'étais bien loin d'imaginer ce qu'elle contenait, car, depuis quelques mois, je m'efforçais de le sortir d'une situation médico-légale presque impossible. C'est une déclaration d'amour et je n'ai pas envie de rire, ni de sourire. Elle fait mal, elle a l'air sincère. Que faire ? Simplement le faire transférer et en attendant le passer à la consultation d'un collègue.

Je reçois une lettre d'injures d'un séropositif de l'infirmier après le débat sur le sida. Ce type me hait, il me dit que je n'ai ni esprit ni jugement, que je ne sais pas parler. Ce type est homosexuel, il a trucidé son copain puis l'a découpé en morceaux...

Un détenu condamné pour viol de sa fille de quatorze ans est assis dans la cursive du bloc par terre. Il s'est volontairement tailladé les deux mains et vient de se couper l'oreille. Il s'est pris pour Van

Gogh ! Il est couvert de sang et gît là, par terre, jambes écartées, depuis une heure. Il a un grand couteau de cuisine entouré d'un linge pointé sur le cœur. Personne ne peut l'approcher car il menace de l'enfoncer si son avocat n'arrive pas. Je parle avec lui et le psychiatre. Au bout d'un quart d'heure d'un discours délirant et violent, je vais voir le directeur qui marche en long et en large dans le bloc. Je lui dis qu'on ne peut arriver à rien et que je vais distraire le détenu. Six surveillants se précipitent alors sur lui et s'en emparent en lui retirant le couteau. Ils l'embarquent, titubant, se débattant comme un ver, au quartier d'isolement. Puis piqûre de tranquillisant. Un autre détenu vient de s'immoler par le feu, quelle ambiance ! Heureusement, on a pu le sauver.

Aujourd'hui, je suis appelée en urgence pour annoncer le licenciement d'un médecin qui commence à basculer dans la psychose. Elle dessine des rats et des sexes poilus dans le cahier d'urgence. Cette fille, très bon médecin jusqu'à présent, s'est mise à picoler et on la retrouve complètement saoule le soir. Elle fricote avec les surveillants qui montent dans sa chambre la nuit. Elle ne se déplace plus que lorsqu'elle n'a rien à faire de mieux. Si elle regarde une émission intéressante à la télé, elle refuse les urgences. Apparemment très décontractée, elle ne comprend pas ce qu'on lui dit. Elle répète O.K., avec les bras croisés sur les cuisses. Lorsque je lui annonce la nouvelle de son licenciement, elle pique une crise de nerfs. Le directeur a peur qu'elle casse tout. Elle partira escortée de deux surveillants jusqu'à la porte de la prison.

Un diabétique avec des glycémies énormes, en pleine forme. Bizarre... En fait, il se trempe le doigt dans le sucre avant de venir. Chantage aux soins...

Toujours pareil : alambics découverts... Et ce, depuis l'interdiction des bières alcoolisées.

Ce matin, un travesti couvert de poils avec du lait qui coule de ses seins... Il a des seins absolument énormes et il a une montée de lait... Il est shooté aux hormones.

J'ai reçu une lettre adorable d'un détenu qui est libéré. Il m'invite dans son restaurant avec toute ma famille.

Aujourd'hui, j'ai vu Sandra, la « reine du bois ». Un travesti à

la musculature de Schwarzenegger, avec deux gros seins plantés sur une tonne de muscles. Il veut redevenir homme ! Il a une femme et un enfant. Sidéen au dernier degré, il doit être expulsé dans quinze jours en Argentine, où il sera placé dans un ghetto pour y mourir. Il n'a plus d'avocat. Le sien est parti avec 15 millions !

Un type vient d'en prendre pour dix-huit ans. Il a eu une expérience de décorporation, il y a sept mois où il était en coma dépassé. Sa seule envie : mourir pour repasser de l'autre côté où c'était super. En attendant, il s'est tailladé les artères. Le lendemain, il s'est mis les doigts dans la prise en les ayant passés sous l'eau avant. Les psys sont intervenus les uns après les autres et ne voient aucune indication psychiatrique, aucun traitement, pas d'hospitalisation nécessaire. Si on le met dans une cellule seul, il se flingue. La seule solution : une cellule à alarme avec plusieurs détenus. Mais les deux malades qui y sont n'en peuvent plus. Cela déclenche chez l'un des crises d'asthme, l'autre a le cœur qui tape. Nouvelle tentative de pendaison ce matin. Finalement, un gardien s'est posté devant la porte. Mais, cette nuit, on ne sait plus quoi faire. Le psychiatre est revenu le voir. Il a compris, le message est passé... Attendons.

Le lendemain, coup de téléphone de la nouvelle interne affolée : il a refusé le traitement prescrit et avalé tous les médicaments des deux autres. Je demande qu'on l'embarque à Fernand-Widal en réa. Il part. Tranquille pour le week-end ? Non, car le psy de Fernand-Widal considère qu'il n'est pas dingue. Il me le réexpédie. Les psys de chez nous le renvoient à l'infirmerie psychiatrique de la préfecture où il est refusé. Finalement, il réintègre la cellule avec les deux autres catastrophés ! Dans cette cellule à trois, il y avait Marcantoni qui était chargé de surveiller les suicidaires. Il m'a beaucoup rendu service car il était costaud et il en avait vu d'autres : il avait déjà été à la Santé pendant la guerre et après.

Le lendemain, rebelote : il avale une pochette de médicaments qu'il avait dérobée. Cette fois-ci, c'en est trop ! Le directeur demande officiellement qu'on le transfère. Il part.

Un asthmatique a fait une crise grave. C'est un Grec, hystérique. C'est un détenu proxénète, employé à faire le ménage à l'infirmerie, qui lui a fait du bouche-à-bouche, en attendant que le médecin aille chercher de l'oxygène. Je les ai revus aujourd'hui : le petit couple fonctionne assez bien.

Un décès en pleine nuit – infarctus massif, trente ans, aucun antécédent. Le détenu a tapé dans la porte de sa cellule, tout le bloc a fini par en faire autant. Le médecin, alerté par le gardien, est arrivé malheureusement trop tard, vers 3 heures et demie du matin. Il n’y a pas de ronde de nuit entre 1 heure et 5 heures du matin. Ce matin les détenus du bloc font une mutinerie et refusent de remonter de promenade. La troupe est là en renfort. La famille porte plainte. Le dossier est saisi par une commission rogatoire. J’ai moi-même alerté le procureur pour non-assistance à personne en danger. Le directeur est furieux.

Aujourd’hui, visite de l’infirmerie. J’ai corrigé l’article sur le sida d’un des détenus. J’ai rassuré les uns. Je me suis occupée de la bouffe trop épicée, des problèmes existentiels de Garretta, de dépister une pneumopathie chez un ETA qui a détenu dans la clandestinité avec des moutons. En fait, ce type avait le sida, il a toujours refusé le test et il est mort dix jours après. Mais il n’avait jamais voulu avouer sa maladie et encore moins sa toxicomanie, car pour un type de l’ETA reconnaître que l’on s’est drogué, c’est épouvantable !

La salle de jeux des VIP est prête. Un espalier où les barres sont tellement rapprochées que c’est bien difficile de poser les mains. Un vélo et un appareil pour ramer ont été soi-disant fixés au sol. Mais, par terre, c’est du carrelage. J’ai donc essayé l’appareil : on avance à toute allure en se cognant dans tous les meubles !

On attend d’un jour à l’autre le mercenaire responsable du coup d’État en Afrique. C’est Bob ! Il ira rejoindre le petit groupe sympa et privilégié de l’infirmerie pour faire un peu de sport. Il est évident que les cardiaques, les tuberculeux et les asthmatiques ne sont pas conviés à ces petites parties de sport et de relaxation entre VIP. Une salle où se côtoient un espion, un médecin, un homme d’affaires, un mercenaire, un homme politique, alors que l’on a un besoin urgent d’un autre cabinet de consultation !

Les pérégrinations de Bob Denard. Je les suis depuis le début ! Lorsqu’il a quitté la Santé, après sa dernière incarcération, j’avais reçu une caisse de graines – carottes, salades, etc. – pour son potager dans le Bordelais ! Cela m’a bien fait rire, quand on connaît le bonhomme ! Il n’a pas tenu bien longtemps – un an – et le revoilà, à soixante-sept ans, avec quarante hommes derrière lui pour reprendre le commandement aux Comores. Il a du cran, le bougre ! Il est de

nouveau à la Santé. Je suis contente de le revoir : c'est un copain, Bob ! Mais j'aurais préféré que ce soit dans d'autres conditions. Il a changé de look : petite moustache. Par contre, il a continué à se soigner : il a compris le message médical. Il ne veut pas répondre à mes questions indiscretes : « Dehors, je vous dirai tout », me dit-il. Une fois, il est venu au vernissage d'une de mes expositions de peinture. Il m'a dit : « Je suis venu pour vous car la peinture et moi, ça fait deux. Moi, je n'aime que les mitraillettes ! » Je lui ai répondu que la prochaine fois je lui ferai un tableau avec des mitraillettes rien que pour lui !

Aujourd'hui, petit tour à l'infirmerie. Chaliier se plaint de devenir idiot à force de regarder des âneries à la télé ! Il est obligé, pour se raser à l'eau chaude, de faire chauffer des bouteilles d'eau d'Évian découpées à moitié sur les boyaux du chauffage. Il s'est également fabriqué un dessus de W.-C. en raphia tressé. Pendant ce temps, un espion joue aux échecs avec Bob Denard ! Il dit que, avec tous les cerveaux de cette infirmerie, il pourrait monter un coup géant ! Garretta attend son heure. C'est cet après-midi qu'il doit savoir s'il va être libéré ou non pour préparer son procès. Je saurai dans l'après-midi par Chaliier qui écoute la radio que la demande a été refusée. Les stars se retrouvent dans la petite salle installée pour eux où ils font du sport, jouent aux échecs, à la belote ou au bridge – à l'époque Le Floch-Prigent ce sera plutôt le bridge. Mais on a eu aussi l'époque belote avec Denard... Certains font aussi de la relaxation.

J'ai vu Garretta qui ne croit plus en la justice de son pays et ne s'affole pas de son état ; avec ses codétenus, il bavarde et ils ressentent tous les mêmes symptômes : une grande fatigue, des difficultés à se concentrer et des troubles visuels.

Un type de l'ETA arrive. Branle-bas de combat, car il est asthmatique et a déjà fait deux arrêts cardio-respiratoires. Il est dans une cellule avec sonnette – c'est un « détenu particulièrement surveillé », un DPS. Il a tué déjà six personnes et réalisé quatre attentats à la voiture piégée. La direction rechigne un peu à le sortir de la prison, à cause de la sécurité, mais finalement, elle va accepter de l'envoyer à l'hôpital.

Autre épisode : affaire Boubilil-Traboulsi. Tout va très vite, ils arrivent tous les deux un dimanche. Boubilil est un copain d'enfance et je suis heureuse de le revoir. Se retrouver vingt ans après dans ces conditions, c'est un peu surprenant ! Quand j'ai su qu'il était arrivé à la Santé, je l'ai fait appeler. On faisait partie d'une bande quand on était jeune, on allait tout le temps en vacances ensemble... et quand il

est rentré, il était sidéré, il a fait chanceler la table, tout est tombé, il était sous le choc, mais heureux quand même et rassuré de me voir là, au cas où il lui arriverait quelque chose. Depuis sa sortie, on se revoit ! Il a écrit un livre d'ailleurs... Il a essayé de transcender sa situation en transformant la prison en hôtel, seul moyen d'évasion et de protection pour lui, d'où le titre Chambre 220, comme si c'était un palace. Ça a été sa façon à lui de supporter la détention, j'avais une grande difficulté, pour lui comme pour les autres, à refermer sa cellule. Enfermer à clé un ami d'enfance est une expérience éprouvante. On vivait cela tous les deux avec beaucoup d'humour.

Traboulsi essaie de manipuler son monde. Il est attachant, attendrissant et très gâté. Tout le monde doit être à sa botte, il demande même une femme de ménage pour nettoyer sa cellule ! Il ne peut pas supporter un endroit si restreint. Il semble malade : je fais venir un grand ponte de l'hôpital américain qui le suit et qui m'a même demandé de venir régulièrement le voir. Visites amicales et mondaines au sein de « Midnight Express »... Nous parlons de peinture dans un décor pourri, le paradoxe me fait sourire. Il veut que j'arrange un parloir supplémentaire avec le directeur. Je vais essayer...

Encore une rude journée. Ils refusent tous d'aller à Fresnes pour être hospitalisés. On doit garder des malades en attente de chirurgie ou d'examens spécialisés. L'impression d'être sur un fil au-dessus d'un gouffre. Rendez-vous avec un médecin de Fresnes qui a monté un projet pour un suivi médical des grosses pathologies menacées d'expulsion. Dans la foulée, un détenu a respiré de la soude pour déboucher les toilettes. On ne retrouve pas le produit, mais le type a les narines comme un chou-fleur et ne peut pas respirer.

Les tuberculeux dont on attend les examens pendant des semaines, qui risquent de cracher leur BK partout, des cardiaques sur le fil du rasoir, on patauge dans une pathologie lourde en bricolant. Du coup, à midi, je me paye deux Suze avec les infirmières pour décompresser !

Un proxénète raconte : enfant de la DDASS, martyrisé, il est devenu proxénète. Il loue des studios à des prostituées et en profite pour détrousser les clients de leur carte bleue. Il est en prison et se prépare à la prêtrise. Une cellule voisine : un instituteur pédophile qui a abusé de ses élèves. Il dit seulement avoir pris de l'argent dans la caisse de la cantine.



LE FANTÔME DE LA LIBERTÉ  
1996-1999

*À la Santé*

*Dans une fosse comme un ours  
Chaque matin je me promène  
Tournons tournons tournons toujours  
Le ciel est bleu comme une chaîne  
Dans une fosse comme un ours  
Chaque matin je me promène  
{...}  
J'écoute les bruits de la ville  
Et prisonnier sans horizon  
Je ne vois rien qu'un ciel hostile  
Et les murs nus de ma prison  
{...}*

Apollinaire, *Alcools*, 1913.

## L'ANNÉE DES VIP

Aujourd'hui, la prison devient presque banale, un simple accident de parcours. La preuve : nombre de VIP finissent par y passer. Ils racontent ensuite leur histoire dans les médias et écrivent des livres... C'est complètement différent d'il y a sept ans : quand je suis arrivée, il n'y avait pas ces VIP ! Néanmoins, le fait qu'ils aient raconté leur histoire a permis de témoigner des conditions de détention et cela ne peut être que bénéfique pour améliorer celles-ci. Les VIP, contrairement à ce qu'on pourrait penser, ne jouissent pas d'un traitement particulier ici. Simplement, ils sont seuls dans leurs cellules. Ils ont aussi leur cour de promenade, celle où tournait déjà Apollinaire, « dans une fosse, comme un ours », qu'ils partagent avec les autres isolés. Cette cour s'appelle le « camembert », c'est un cercle divisé en petites portions qui sont grillagées sur les côtés et sur le dessus, une sorte de cage aux fauves. Par ailleurs, comme ils ont souvent de l'argent, les VIP peuvent s'offrir des choses que les autres n'ont pas.

L'année 1996-1997 a été particulièrement étonnante du point de vue des VIP. Ont défilé successivement Le Floch-Prigent, Crozemaire, Botton, Biderman, Tapie... et quelques autres moins connus.

On a également eu, dans un autre genre, celui des détenus particulièrement surveillés, le gratin du GIA au grand complet ! L'hôpital de Fresnes les a refusés. Personne n'en veut. Le juge

antiterroriste étant à Paris, on nous les colle tous et le prosélytisme va bon train.

Cela donne des situations d'autant plus étranges que nous avons été en travaux durant tout ce temps-là.

Ironie du sort ou inconséquence, Biderman et Le Floch-Prigent ont été placés dans deux cellules l'une en face de l'autre alors qu'ils n'ont pas le droit de communiquer entre eux.

Biderman a pris un détenu pour faire le ménage de sa cellule. Quand le surveillant est arrivé, l'auxiliaire s'était caché sous le lit ! Après, j'ai entendu tambouriner à la porte : c'était le détenu qui voulait sortir...

Insolite, je viens d'apprendre que les lunettes de Crozemarie ont été payées par la pénitencière !

Le Floch-Prigent est sidéré car on lui a mis deux travestis dans la cellule voisine. Ces travestis avaient été transférés de Fleury-Mérogis, car ils avaient l'habitude de se prostituer au sein même de la prison, ce qui a déclenché un scandale. Ils sont donc venus à la Santé et toutes les nuits ils proposaient une « fellation à 100 balles » à Le Floch-Prigent !!!

Un terroriste basque veut alerter la Cour des Droits de l'homme à Strasbourg pour un shampoing qui est retiré des bons de parapharmacie !

Botton est envoyé à l'hôpital pour faire un break. Il refuse de manger et de sortir. Il est arrivé à la prison, transféré de Grasse, pas rasé avec un bonnet de ski sur la tête. Il est couché tout habillé, à même la mousse, enroulé dans sa couverture.

Aujourd'hui, un flic s'est pendu dans sa cellule après avoir été interrogé trois heures par l'IGS, l'Inspection générale de la Sécurité.

Nous attendons Tapie, Botton est fou. Il va avoir la cellule en face sans qu'ils puissent communiquer car, la dernière fois qu'ils se

sont vus, Tapie lui a donné un coup de poing ! Botton veut lui faire la peau.

Je vais voir Tapie dans sa cellule, car je n'ai pas beaucoup de temps. Il est en survêtement, il s'ennuie et veut que je reste. Il a des tas d'idées : il veut monter une équipe de foot, faire des réunions le dimanche pour les toxicos, s'occuper de la télé interne (un canal interne géré par les détenus). Problème : il est isolé administratif, c'est-à-dire qu'il ne peut pas communiquer avec le reste de la détention !

Son courrier arrive : c'est une pile d'un mètre de haut. Tous les jours trois cents lettres ! Des injures, des soutiens, amour, haine, bref pas de demi-mesure. Il en retient une dizaine, les plus émouvantes, et y répond lui-même. Les autres, il les remet à ses avocats pour sa secrétaire. Il se marre, il a prévenu : « Ils ne pourront pas ouvrir tout mon courrier, il y en aura trop. » Il a raison. Il a même répondu à un détenu qu'une foi identique les soutenait sans savoir qu'il était du GIA ! Cette lettre lui a été rapportée. Tapie est malade. Je lui prescris un nouveau traitement. Mais les effets secondaires sont mal supportés : « Vous avez voulu me tuer, je vois bien que vous ne m'aimez pas... », me dit-il en rigolant. Il a gardé une dernière cartouche : une petite intervention différée depuis vingt ans qui lui permettra peut-être d'être hospitalisé pour voir sa fille...

Il trouve la nourriture dégueulasse et me montre des brochettes calcinées dans la poubelle. Quant à la vie ici, il s'en fout, « ici, c'est le luxe par rapport à là d'où je viens. Quand j'étais gosse, les chiottes étaient dans la cour, ici au moins elles sont sur place. » Il me demande ce que je pense de Botton, comment est le juge d'application des peines, essaie de me tirer les vers du nez. Difficile ! Il faut résister et l'oiseau est charmeur : « Vous avez des yeux magnifiques », me lance-t-il en m'accueillant avec une poignée de main chaleureuse. « Vous n'êtes pas dupe, vous ne pouvez pas croire à la justice de votre pays », me dit-il. Et je réponds : « Si, la preuve, vous êtes ici. » Fin de l'entretien.

Quand il se met à la fenêtre, les autres crient son nom : « Nanard, Nanard ! » Traboulsi lui a dit comment il avait obtenu sa semi-liberté. Il connaît aussi Le Floch-Prigent, Dédé la sardine... Tous ces gens se connaissent.

Je lui dis que je vais prendre quelques jours de vacances, il me propose de rester et me dit qu'on pourra mettre un deuxième matelas dans sa cellule ! Nous en sommes à la troisième entrevue. Suite au prochain numéro : je le revois lundi.

On a perdu le dossier Botton, comme par hasard. Dans l'état où il est, il ne faut pas qu'il le sache. En fait, le dossier sera retrouvé un mois plus tard sous son matelas. Je ne voulais pas lui dire que j'avais perdu son dossier, alors je m'arrangeais : je lui disais que j'avais oublié le dossier et je venais simplement avec une feuille... Et un jour, il tire une enveloppe en papier kraft de dessous son matelas en disant : « C'est quoi ce truc-là ? » C'était son dossier médical !

Tapie s'ennuie tellement qu'il est même prêt à jouer à la belote avec Botton. Je dois faire la navette !

Botton est comme un lion en cage. Il marche en long, en large, comme un fauve. Il me raconte ce que je connais déjà sur un commandant de gendarmerie qui aurait tué sa femme après des rapports sado-maso. Il a sodomisé sa femme morte. Je dois voir ce commandant, mais je ne peux pas.

Un petit Noir ghanéen vient en consultation. Motif : quand il fait l'amour, il a du sperme qui sort ! Je lui réponds qu'il est normal ! Et après il n'arrive pas à recommencer tout de suite : il veut un médicament. Je le rassure : il est normal.

Ce matin, j'apprends qu'un type s'est ouvert les deux artères humérales et a trouvé la mort avec deux codétenus qui n'ont rien vu, ni rien entendu évidemment. Les codétenus sont sourds et muets. Bonjour la communication pour un dépressif ! On a retrouvé le matelas du malheureux entièrement imbibé de sang...

Revu ce jour Tapie. Venu en avion avec un joli médecin qui l'assiste. Il paraît écrasé sous le fardeau de son gros paquetage. À peine arrivé, il veut me voir pour partir à l'hôpital. Ce n'est pas une urgence. Il est agacé, il me cherche partout et, lorsqu'il me trouve, il se précipite sur moi pour m'embrasser sous l'œil ébahi de deux surveillants. Le surlendemain, j'ai pris un jour d'oxygène. Je le vois au parloir derrière une vitre. Il est odieux et me reproche de faire trop la fête et de l'oublier complètement ! Je pars en lui souhaitant un bon week-end.

Tapie. Si désagréable vendredi, fait amende honorable. J'appelle les autres à témoin. « T'es gonflé, lui disent-ils. Pourquoi t'as fait ça ? » Il s'excuse. « Vous savez, répond-il, elle peut être odieuse. Je l'ai été, elle l'a été, on est quitte. »

Je reçois le livre de Boublil, émotion. Botton libéré me téléphone, il va moyennement bien. Il trouve le monde laid : c'est un tendre, il a des côtés « ado » touchants.

Un producteur de cinéma connu vient d'arriver pour trafic de call-girls. Il est très déprimé et supporte mal l'incarcération. Un pointeur vient de recevoir une canette de Coca à la figure. Il a perdu ses dents et a des morsures sur les bras. Un autre se plaint d'être obligé de sucer un séropositif. Un autre vient d'avaler des lames de rasoir. La routine...

Visite, cet après-midi, au quartier d'isolement. Défilé. Je fais la visite au prétoire. Côte à côte, deux mecs se marrent, deux gros durs condamnés à de longues peines. Je reste là une heure et demie. L'un d'eux a entendu l'émission sur France Culture au cours de laquelle je parlais de peinture. Il promet de me faire parvenir des peintures pour mon bureau.

Aujourd'hui, une rude journée. Trois hospitalisations : un infarctus, une arthrite septique et un coma d'un détenu qui a stocké et avalé tous ses médicaments. Dans la consultation, un détenu, violeur sur mineur, s'est fait planter une fourchette dans le cou. Un autre, un jeune de vingt-et-un ans, est en larmes. Il a été violé à Fleury-Mérogis où il a été contaminé par le virus du sida. Il a essayé de se pendre. Tapie, lui, est parti à l'aube pour Aix-en-Provence dans le plus grand secret.

Coup de théâtre : un des anciens codétenus de S. – un détenu très sympa qui faisait du trafic d'armes – m'apprend que celui-ci est mort. Il s'est pendu en prison. Sa femme a été arrêtée et extradée en Allemagne. C'est la grand-mère qui garde les filles. Je suis sous le choc. Je lui demande comment il sait tout ça : « Par l'avocat, car la femme de S. venait le voir. » Mais cela me met la puce à l'oreille : comment a-t-elle pu avoir le droit de visite ? Je téléphone à la femme : elle va bien. Son mari est toujours en Allemagne en bonne santé. Par contre le codétenu de son mari lui a téléphoné un dimanche de la Santé, d'un téléphone portable – intéressant... ! –, pour lui poser des questions intimes sur sa vie et lui réclamer une photo d'elle nue pour la protéger. Il se dit médium. Aussi reçoit-elle trois lettres de lui par semaine. Une histoire de fou !

Quatrième entrevue avec Tapie dans le bureau du gradé. Le téléphone sonne : Bernard Tapie répond. C'est le gradé et il lui dit : « Le docteur Vasseur est occupé, laissez-la tranquille ! » Et il raccroche. Il n'a peur de rien, ça me fait rire !

« Qu'est-ce que vous leur avez fait aux détenus, ils sont tous amoureux de vous et je ne vois pas pourquoi », me lance-t-il avec un gros clin d'œil. Puis, il me demande s'il peut venir passer sa convalescence chez moi... devant le chirurgien complètement estomaqué.

Le lendemain, on m'appelle de l'hôpital. Le chirurgien et l'anesthésiste sont exaspérés : Tapie fait la mule. J'y vais : réunion de famille, à six sur le lit, avec les enfants. Sa femme appelle Bernard Kouchner. Tapie veut me le passer au téléphone. Je refuse ! Puis c'est au tour d'Élisabeth Guigou. Trois fois, elle se fait porter pâle. Tapie s'énerve et fait le clown à genoux.

Le surlendemain, coup de fil de la secrétaire : Nanard veut me voir ! Je n'ai pas le temps. Un gros bisou est envoyé par le surveillant qui lui apporte son courrier.

Aujourd'hui, grand moment à l'ancienne infirmerie : consultation dans les travaux, au milieu des marteaux-piqueurs. Je suis assise sur un tas de parpaings. Défilent Boucheron, Leblanc-Lévêque, Tapie. C'est le dernier salon où l'on cause ! Cela doit être bizarre à voir. Le surveillant a d'ailleurs l'air totalement ébahi.

Auparavant, le service « infirmerie » était réparti sur deux sites uniquement reliés par le téléphone et très éloignés. Il a donc été décidé qu'une seule infirmerie regroupant tout le personnel serait mise à notre disposition. Les travaux ont débuté. Après avoir conçu la disposition du service, chacun a choisi son bureau et déterminé la couleur des murs. En février 1997, nous avons enfin déménagé dans une division entièrement refaite, relativement luxueuse par rapport au reste de la détention. Toute blanche et bleue avec des points de lumière en forme de pyramides, des reproductions d'œuvres d'art et des plantes vertes.

Mon bureau est une ancienne cellule, mais avec une grande fenêtre qui a conservé ses barreaux et son grillage – au cas où je voudrais m'évader ! Malgré mes nombreuses demandes, je n'ai jamais eu gain de cause. Je donne sur le fameux camembert où se promènent les VIP...

## ÉTATS D'ÂME

« J'aime cet endroit chargé de beauté, de souffrance, de misère, peuplé de fantômes. C'est un endroit qui vous fait fuir ou qui vous attache. Rien n'est pire que l'indifférence.

J'aime la population disparate, pleine de fantaisie, de malice et de créativité.

Dans la solitude de l'enfermement, les masques tombent et les rapports humains sont plus vrais et plus riches qu'à l'extérieur<sup>xxxii...</sup>»

\*

\* \*

La réforme de 1994 qui rattachait les prisons du point de vue médical à l'Assistance publique est entrée dans les faits un an et demi plus tard, en 1996. Beaucoup de choses ont alors changé. Nous avons enfin intégré officiellement l'hôpital Cochin et le service est devenu une antenne du service interne du professeur Sicard.

L'équipe médicale et paramédicale a été renforcée, pratiquement doublée depuis la fin 1995. Nous sommes une quarantaine en tout et il n'y a plus de délai d'attente pour voir un médecin. Nous avons droit à quatre escortes par jour pour envoyer les malades à l'hôpital. En dehors des contraintes pénitentiaires, on peut dire qu'un patient détenu reçoit les mêmes soins qu'un homme libre. Une pancarte à l'entrée du service indique bien qu'il s'agit de l'Assistance publique. C'est une zone privilégiée non pénitentiaire, mais contrôlée par des surveillants. Au début, les détenus étaient agacés par cette propreté et ce presque luxe alors que rien n'était fait



encore pour la détention. Finalement, ils aiment bien cet endroit qui est pour eux une bulle d'oxygène et de dialogue.

Ironie du sort : notre service s'appelle désormais l'unité Georges-Fully. C'était un médecin pénitentiaire. Il a été assassiné le 20 juin 1973 par un colis cadeau piégé. Il statuait sur les demandes de grâce. Il avait reçu des propositions du milieu du grand banditisme contre de l'argent. Il avait refusé et cela lui a coûté la vie.

Tout le personnel paramédical, les surveillants et même le personnel de la place Vendôme, qui n'est jamais en contact avec des détenus, ont droit à une prime de risque de 600 francs par mois. J'ai donc demandé symboliquement que les médecins, qui font un travail dangereux surtout la nuit, y aient droit aussi. On m'a répondu : « Le risque ne se monnaie pas et le médecin est au-dessus de ça. » Le médecin n'a droit à rien. Il fait partie de l'élite et il a juste le droit de se taire. Même un soutien psychologique est proposé aux infirmières, mais pas aux médecins.

Depuis que nous ne dépendons plus de la pénitentiaire, les surveillants qui craignent d'être agressés par un détenu sortent désormais leur bombe de gaz lacrymogène. Je ne sais pas si on a le droit de faire cela... Nous, médecins, nous sommes contre.

Je me balade moi aussi avec une bombe offerte par la pénitentiaire, mais c'est au cas où je serais attaquée dans la rue. Je ne gaze pas les détenus avec...

J'habite aux Halles, à Paris. Un soir, je vais dîner dans mon quartier, je sors acheter des cigarettes et je vois un gars qui titube, une bouteille de bière à la main. Je le reconnais. C'est un détenu qui sort de la Santé et je me dis qu'il ne va pas me voir. Je prends la tangente. Mais à ce moment-là, ce grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix, couvert de tatouages avec une crête de coq au sommet du crâne, me soulève du sol et me dit : « Tu n'es qu'une salope ! Tu m'as trouvé une hépatite C alors que je n'ai rien. » J'avais les jambes qui flageolaient, j'ai essayé de le calmer, il m'a lâchée et j'ai décampé... C'était un toxico, il était saoul et je ne pouvais pas prévoir sa réaction : il aurait très bien pu me donner un coup de couteau...

Le quartier des Halles est assez chaud. J'y rencontre donc très souvent des ex-détenus. Cette fois-là, la concierge était estomaquée : je

venais de croiser devant ma porte un type avec une coiffure afro pas possible, un accoutrement bariolé, des rollers aux pieds et un walkman sur les oreilles. Il me hèle en criant : « Docteur ! » et il en profite pour me soutirer une petite consultation gratuite. Pour me remercier, il m'a demandé la permission de m'embrasser ! J'en ai encore rencontré un autre dans une brocante. Il m'a sauté au cou : « Salut toubib ! » Mon mari était sidéré.

Une nuit, je rentre chez moi vers cinq heures du matin. La place est déserte. Un Noir avec des lunettes de soleil, en short, me regarde bizarrement. J'ai un peu peur. Je demande aux amis qui m'ont raccompagnée d'attendre que je sois rentrée dans l'immeuble. J'ai appris le lendemain qu'il était allé voir mes copains dans la voiture en leur disant : « C'est à cause du docteur Vasseur que je suis allé en centre de rétention mais je lui pardonne. Allah est grand ! »

À la fin d'une journée, entre la Santé et chez moi, il y a mon retour à moto ! La Santé, c'est un endroit où l'on fait éponge : on absorbe toutes les histoires des détenus, c'est du Zola à longueur de journée. Après, il faut qu'on en sorte. Moi, j'ai la peinture, j'ai ma vie, j'ai mes gosses... Mais il y a pas mal d'infirmières qui vivent seules, qui vivent loin, qui passent dix heures à la Santé en permanence et qui n'ont pas cette possibilité d'avoir une activité, de se relâcher, de sortir de tout cela et de revenir le lendemain matin toutes neuves. Alors tout ce qu'elles ont à dire de leur vie privée, elles le sortent à la Santé. Et il faut les écouter parce qu'elles sont mal. La Santé, c'est une espèce de bulle fermée dans laquelle on vit tous ensemble. C'est un huis clos et, pour des petites choses ou des broutilles, une étincelle peut foutre le feu et créer de véritables psychodrames. Et si on ne comprend pas cela, il faut quitter la Santé...

Moi-même, quand je pars le soir, je n'arrive pas toujours à décompresser. Parfois, je fais une overdose ! C'est-à-dire que je rentre chez moi et je continue à penser à la prison, c'est dur... Et c'est depuis sept ans comme ça... À la Santé, on ne peut pas être tiède. C'est un endroit où, soit on est passionné et on va jusqu'au bout, soit on ne fait que passer dans l'indifférence totale et on fait très mal son travail. On ne peut pas être juste professionnel et technique et ne pas s'investir, sinon ce n'est pas la peine. Donc, il faut résister et faire attention aux soignants que ce lieu rend écorchés. Les détenus disent qu'il faut autant de temps que celui passé à la prison pour arriver à émerger et à retrouver le monde libre. Moi, il me faut trois ou quatre jours pour m'enlever la prison de la tête.

Mauvais jours. Aujourd'hui, j'en ai encore marre. La fatigue, le

stress, les incohérences... et puis, il y a eu plusieurs décès. En ce moment, c'est la loi des séries.

J'ai envie de foutre le camp. Que faire ? On ne peut pas être diplomate jusqu'à la complicité. Je suis obligée de dire et donc de me mettre en danger. Je me sens souvent seule et isolée dans cette galère. Je vais finir par me mettre tout le monde à dos.

Confirmation aujourd'hui, dans mon service, j'apprends qu'un détenu a été projeté violemment à terre quatre fois dans le couloir de l'infirmerie sous les yeux affolés des infirmières. Un seul médecin était présent. Elle a assisté à la scène sans bouger. Évidemment, je l'engueule. Elle répond seulement : « Je n'ai pas fait de rapport pour ne pas avoir de problèmes... »

Encore des plaintes de détenus qui essaient de faire joujou avec leur maladie pour faire pression sur nous.

J'ai appris aussi que toutes les affaires de viol, notamment celles des travestis de Fleury-Mérogis, sont passées en correctionnelle et non aux assises. Deux poids, deux mesures.

Par ailleurs, l'administration pénitentiaire, dans une autre prison, aurait proposé à un jeune de dix-huit ans, un peu simplet et victime d'un viol, un mois de télé et de tabac gratuits à titre de compensation pour qu'il ne porte pas plainte...

Enfin, une enquête sur vingt-cinq établissements européens m'apprend que 7 % des toxicos ont fait leur premier shoot en prison et 30 % continuent à s'y shooter.

Encore un décès : un détenu s'est plaint d'une légère douleur dans la poitrine le dimanche. Le surveillant lui dit d'écrire au médecin pour demander une consultation. Il arrive à l'infirmerie le lundi, on lui fait une radio. Pas le temps de la passer, il crache du sang et meurt subitement. Le directeur est très soupçonneux. Et pour cause : c'est le quatrième décès en quatre mois. Arrivent ensuite les inspecteurs de police, odieux.

Encore un nouveau suicide. Le pauvre s'est pendu avec son pyjama en papier. Il était au mitard. Il s'est pendu à 17 heures pendant le prétoire. Il avait vingt-cinq ans. L'infirmière et le psychiatre ont essayé d'aller le voir vers 16 heures, mais personne n'a voulu ouvrir la porte.

Quinze jours plus tard, un nouveau décès. Vingt-cinq ans, infarctus massif. Le médecin n'a pu que constater le décès le matin. Il n'y a toujours pas de ronde de nuit.

Un mois plus tard, un détenu s'est pendu dans sa cellule avec un drap accroché à la fenêtre. Il était avec un codétenu qui n'a

absolument rien vu. Il a été trouvé mort à 6 heures du matin par un gardien. Ce matin-là, 9 heures, deuxième pendu ? Non, juste une tentative. Les mêmes pompiers reviennent. Ils connaissent le chemin, mieux que moi qui reviens de dix jours de vacances.

Quand on appelle le Samu à la Santé, il n'a pas le droit de brancarder. On est donc obligé d'appeler aussi les pompiers. Or, si on appelle les pompiers, ce ne sont pas eux qui vont trouver une place à l'hôpital. On est donc obligé d'appeler les deux !

Journée mouvementée : en arrivant, problème d'ambulances payées par la pénitenciaire. Les ambulanciers ne veulent plus venir car ils ne sont plus payés depuis deux ans par l'administration. Le commissaire téléphone : il n'y a plus de policiers. Nous n'avons plus qu'un détenu sur le XIV<sup>e</sup> arrondissement. Ce n'est pas mon problème. Je ne peux pas l'aider.

Menace de mort sur une infirmière par un détenu déchaîné. Frittage entre un médecin et une infirmière qui pleure. Je descends faire trois consultations. Un qui me gueule dessus pendant trois quarts d'heure : « On est tous des pourris ! » Depuis, il a tenté de se suicider... Je vois un curé pour pédophilie. Je n'arrive pas à établir le contact avec lui. Il ne me regarde pas, il ne pense qu'à partir. Le troisième, un avocat anorexique, me réconcilie heureusement avec les détenus.

Lettre recommandée : je l'ouvre. C'est encore une lettre d'insultes : je suis insolente et incorrecte !

Aujourd'hui, j'ai vu un monsieur qui demandait un régime sans viande. Motif : depuis qu'il a découpé son pote en morceaux, il ne peut plus manger de viande... Cela ne s'invente pas !

Un autre fait la grève de la faim. Il tient absolument à me voir. Il a une fracture d'il y a vingt ans avec déformation de la jambe. Il veut qu'on lui remette la jambe droite tout de suite ! Un dingue ! Je lui ai dit que je l'inscrivais en orthopédie. Mais il insiste pour que ce soit tout de suite, car il sera peut-être mort dans quinze jours. Je lui réponds que moi aussi et l'orthopédiste aussi...

Journée épouvantable. Certains ne veulent pas patienter dans la salle d'attente, d'autres refusent de venir...

Une plainte contre moi, alors que je lui ai sauvé la vie ! Plainte sur une incarcération qui remonte à un an, où il n'avait fait que cinq jours ! N'importe quoi...

Un autre m'insulte. Il n'a pas confiance. C'est un grand costaud d'un mètre quatre-vingt-dix. Il est arrivé avec un traitement anti-hypertenseur, je le lui retire. Il a une tension normale. Il veut un scanner cérébral. Comme il n'y a aucune raison, je refuse. Il me traite de tous les noms et prétend que, de toute façon, je suis là pour les faire crever ! J'ai les larmes aux yeux, j'en ai marre !

Menaces de mort sur un collègue. Il faut avertir la direction et la police. Comme d'habitude, chantage au non-traitement si ce n'est pas le médecin ou l'infirmière de leur choix. Que faire ? Ne pas céder et encourir une plainte pour non-assistance à personne en danger ? Je ne sais plus où donner de la tête. Je suis prise entre deux extrêmes. Ils jouent avec leur maladie.

Je suis appelée pour des malades en urgence. Leurs analyses ne sont pas bonnes. Leur expliquer sans les affoler.

J'ai reçu un fax d'un professeur qui a fait un certificat pour un détenu de séjour en maison de repos. Le Parquet rigole, moi aussi ! On nage en plein délire ! Il a dû signer ce certificat sous la pression, c'est évident.

Je suis partie quatre jours en Bretagne. Je n'en peux plus ! Je reviens : 9 heures. Tout a l'air calme. Je dis bonjour, je prends le courrier. Lettres d'appels au secours, de compliments, d'injures, bref comme d'habitude ! Plus une plainte venant de la Croix-Rouge : « On ne soigne pas le détenu X », accompagnée d'un certificat médical de séropositivité. Aucune trace dans le dossier. Le détenu n'avait rien voulu dire.

Consultation d'un détenu qui se présente sous X. Il me raconte qu'il appartient aux services secrets. Il se dit cardiaque avec des ordonnances en provenance de l'Hôtel-Dieu. Je continue donc le traitement. Mais le type refuse de le suivre pendant des semaines. Je m'inquiète. Je le fais examiner par le cardiologue. Il est même hospitalisé en cardio. En fait, ce détenu n'a jamais été malade. Il a tout

inventé pour une raison que l'on ignore totalement. Plus incroyable encore : il m'accuse d'empoisonnement. Autrement dit, de l'avoir obligé à prendre ses médicaments ! Il porte même plainte contre moi. Mais je suis couverte : je conserve toujours précieusement la liste des refus de prise de médicaments... L'affaire se tasse. Il est libéré, puis je reçois une lettre d'injures : il me menace, me dit qu'il me fait suivre... J'en parle à la direction et là on me dit qu'en effet, cet ex-détenu a été repéré en train de zoner aux abords de la Santé. Prise de panique, je vais au commissariat, je porte plainte. L'hôpital porte plainte avec moi. Mais le commissariat n'a jamais retrouvé la trace de ce détenu... Fausse identité, fausse adresse...

Une histoire que l'on ne voit que dans les taules : un détenu a un pécule de 44 francs. Il lui faut payer 53 francs pour sa prothèse dentaire. La pénitencière hésite à donner les 9 francs qui manquent. Je crois que l'on va se cotiser... Finalement, le service socio-éducatif a mis 100 francs sur le pécule de ce détenu.

Encore une plainte contre le service médical. Ce patient a une cataracte à un œil, mais il est persuadé qu'il a un glaucome. Il trouve l'ophtalmo nul ! Il raconte n'importe quoi à l'un et à l'autre et refuse les examens. Notre vie est pourrie par ce genre d'individus, mais les plaintes doivent être instruites. Pourtant, je serais la première à monter au créneau s'il y avait matière...

Ils ont laissé ma collègue, une jolie jeune femme, enfermée seule avec Guy Georges, pour la consultation. Ils ne regardaient même pas à l'œilleton, bonjour la sécurité ! Elle n'a d'ailleurs pas eu peur car le présumé tueur de la Bastille est un garçon souriant qui paraît plutôt sympathique...

\*

\* \*

Lorsque, à quarante-cinq ans, j'ai dû réviser toute ma médecine pour repasser un concours qui me permettait d'être praticien hospitalier, au moment où la Santé est devenue dépendante de Cochin, ma mère était mourante. Tous les matins, j'allais bosser à la Santé, et tous les après-midi, j'allais garder ma mère... Pour supporter

cette vision de ma mère mourante, je me plongeais dans mes bouquins...

Et puis, je m'accrochais aux bons moments et aux souvenirs étonnants de la Santé.

\*

\* \*

À la Santé, des artistes viennent faire des représentations et projeter des films, ou alors ce sont les détenus qui chantent, jouent une pièce de théâtre ou tournent une vidéo. *Le Procès* de Kafka a été monté, ce qui n'est pas génial pour se remonter le moral. Mathieu Kassovitz est venu présenter *La Haine*, ce qui n'est pas terrible non plus pour s'évader... Mais je me souviendrai toujours de *La Flûte enchantée* jouée par des détenus, managés par une chanteuse de l'Opéra. C'était extraordinaire ! J'ai pleuré. De voir tous ces gens (Maliens, Roumains, Ghanéens, Polonais, Algériens...) chanter tous ensemble et en allemand, c'était très beau... Je suis d'ailleurs allée à plusieurs représentations – toutes données dans la journée. J'ai même fait venir mon fils qui, lui aussi, a été bouleversé. D'autres concerts ont lieu dans la cour afin que tous les détenus en profitent (la salle de spectacle ne compte, en effet, qu'une centaine de places).

En prison, les principales maladies sont l'ennui et l'oisiveté. Dès que l'intérêt se porte sur quelque chose de tangible, les maladies et les souffrances sont oubliées. Quand il y a un concert, une expo, un spectacle, les détenus ne sont plus malades, même ceux que l'on suit pour une pathologie ; ce qui compte alors pour eux, c'est qu'on leur donne des remèdes magiques, immédiats et puissants (comme nous, quand on est malade et qu'on veut à tout prix aller travailler). Ce genre d'activités devrait être plus répandu afin que le temps carcéral ne soit plus attente et béance, mais un temps privilégié pour surmonter les déficits de culture, d'instruction, de socialisation. La prison déstructure, elle vide de l'intérieur, elle prive le détenu de toute intimité. Ceux qui avaient un boulot dehors le perdent. La famille est ébranlée, les enfants perturbés. Beaucoup de détenus hésitent à les faire venir dans cet endroit de peur de les bouleverser. Les cours, les spectacles peuvent être un moteur pour se redresser. Tous n'ont pas la force et la capacité de lire, d'écrire. Les spectacles favorisent les contacts, le sentiment d'appartenance à un groupe.

Les vernissages de mes expos... C'est l'occasion de réunir des gens de l'administration pénitentiaire, de la Santé, du ministère de la Justice, du ministère de la Santé, des médecins, des infirmières, des

surveillants, des ex-détenus... C'est insolite : tous ces gens se retrouvent autour d'un verre de punch et se parlent... Je ne prends pas cela pour de la provocation. Je trouve cela extraordinaire : c'est ça la réhabilitation !

Il y a eu une exposition de peinture étonnante faite par les détenus dans une pièce où se trouvaient des pigeons en carton avec des plumes collées. Ces oiseaux étaient insérés dans le mur. Il y avait aussi la *Maja* de Goya reconstituée avec un mannequin chaussé de mules en fourrure, genre grunge ! Cela ressemblait plus à une midinette qu'à la célèbre *Maja* ! Au milieu de la pièce, il y avait aussi un W.-C. avec des épis de blé à l'intérieur. Et partout sur les murs des poèmes de détenus agrandis...

Encore un joli souvenir. Un détenu condamné à dix-huit ans de prison, qui se trouvait en service de psychiatrie. J'ai eu beaucoup de problèmes au départ avec lui parce qu'il était persuadé d'avoir un cancer aux poumons. Je lui ai démontré, radio à l'appui, qu'il n'avait rien et il est devenu très confiant. Pour me remercier, il m'a fait une série de sculptures très belles en céramique, des femmes couchées, accroupies, jambes écartées, de toutes les couleurs, des assiettes, des plats, des vases... Comme tout est gratuit en prison, qu'ils n'ont pas d'argent sur eux et qu'ils ont besoin de remercier, on reçoit des poèmes, des lettres, des peintures, des sculptures. Des lettres, j'en reçois des dizaines et des dizaines, cartes postales de fin d'année, vœux, ou demandes de rendez-vous pour des maladies plus ou moins imaginaires. Drôles, cocasses, émouvantes, parfois irritantes. Il y a eu celle d'un médecin incarcéré qui me dit qu'il ne pourra jamais m'oublier et qu'il parle souvent de moi avec sa famille. Un Chinois qui me remerciait d'une intervention télévisée et qui concluait sa lettre sur la prison par ces mots : « C'est dans la boue qu'on trouve les fleurs de lotus. » Il y a aussi ce détenu qui était fou de rage parce que je lui avais expliqué que son eczéma était d'origine psychosomatique et qui m'a écrit une longue lettre d'injures m'expliquant que s'il devait apprendre que je suis de gauche, il se roulerait de honte dans la farine ! Ou encore un détenu qui me demandait de lui faire un dépistage systématique de l'hépatite A, B, C, D, E, F, G, H... ! Je garde pour la fin une des plus extraordinaires : un détenu hypocondriaque, hospitalisé chez les psys, souffrant soi-disant d'une maladie de la main, m'a écrit pour me demander de lui accorder « l'instrumentation



chirurgicale nécessaire à l'opération » afin d'effectuer l'opération lui-même (il avait exercé selon lui plus de dix ans dans la chirurgie) ! Très organisé, il demandait même l'assistance d'un médecin ou d'une infirmière et un dictionnaire médical ! Il va de soi que j'ai refusé.

Les détenus remercient avec ce qu'ils ont sous la main. On reçoit parfois des choses qu'ils fabriquent avec des concessionnaires. Ce sont souvent des travaux de conditionnement et il m'arrive parfois de recevoir des stylos, du shampoing ou du parfum.

Au lieu de me dire qu'il est essoufflé, un détenu me dit : « je suis époustouflé » ! Un autre réclame un vaccin BCBG au lieu de BCG !!! C'est mignon !

Il y avait un Antillais, très gentil, très drôle. Il chantait des biguines à tue-tête dans l'infirmerie. Il me demandait souvent : « T'as pas 100 balles ? » Il voulait s'acheter un petit « sandwich » ! Il avait toujours des tickets de métro roulés dans les oreilles. Je me demandais à quoi ça servait. Il m'a dit que c'était pour écouter Radio Antilles ! Il avait une démente de Korsakof due à l'alcool (il avait dû forcer sur le rhum...).

Je me souviens d'un Noir magnifique avec un corps de rêve. Il se promenait tout nu dans sa cellule. Il avait des hallucinations : il voyait des corbeaux qui s'abattaient sur lui. J'ai téléphoné à la femme psychiatre qui devait s'occuper de lui. Elle est alors vite allée le voir et, grâce à sa rapidité, le détenu a été hospitalisé en urgence en psychiatrie.

Au fond, qu'est-ce qui est intéressant dans ce monde fermé ? Quelle est la relation que j'ai en tant que médecin avec ces détenus et en tant que femme dans ce monde masculin ? Un monde aux aguets, à l'écoute, hors de tout contexte social, plus de P.-D.G., plus de marque distinctive, tous habillés pareil (ils sont tous en survêtement et en tennis, du petit beur de banlieue au P.-D.G...[xxxiii](#)), plus de masque, à nu,

en souffrance. Ce qui nous passionne, c'est d'établir un fil entre les détenus et nous. Lancer un pont, être au diapason en se protégeant. Marcher à l'instinct comme les détenus. Leur faculté de capter est fascinante : pas besoin de parler, pas besoin d'être trop aimable, ils sentent, ils savent. Et ce sont toujours eux qui nous aident à tenir.

Depuis que je les côtoie, j'ai d'ailleurs changé ma façon de peindre...

## UNE PORTE DE SORTIE ?

Si la médecine en prison a fait des pas de géant, le reste ne suit pas toujours. Il y a eu quelques améliorations : la peinture des lieux communs a été refaite, quelques cellules également. Le prix des cantines a sensiblement baissé. Des machines à laver sont à la disposition des détenus au prix de 16 francs. Ils ne sont plus obligés de laver leur linge dans la douche.

Les repas arrivent toujours glacés dans les cellules. Il y a un projet de cuisine centrale avec une chaîne froid-chaud, comme dans les hôpitaux. Mais l'essentiel des problèmes demeure : la drogue, les trafics, les incohérences, l'absence de surveillance de nuit, le manque d'hygiène, la saleté, la vétusté. Et les mentalités qui n'évoluent pas... Deux lettres que j'ai adressées récemment, l'une au garde des Sceaux, l'autre au directeur de la Santé, en témoignent :

« Madame la Ministre,

Nous nous sommes rencontrées lorsque vous êtes venue faire une visite de la maison d'arrêt de Paris la Santé.

En sept ans, vous êtes la première à avoir fait cette démarche. J'en ai été très touchée car peu de monde s'intéresse à nous.

Je voudrais attirer votre attention sur les suicides en série dont la moitié ont lieu au quartier disciplinaire. Cet endroit est actuellement organisé de façon à organiser le passage à l'acte<sup>xxxiv</sup>. (...)

« Cher Monsieur,

J'attire votre attention sur la distribution du pain mis en vrac dans des caisses ajourées et traînées par terre.

Il faut soit un sac plastique soit un linge dans le fond de la caisse pour un minimum d'hygiène<sup>xxxv</sup>. (...) »

\*

\* \*

Je rentre de vacances. Un mort : trente ans, infarctus massif en pleine nuit. Le médecin n'a pu que constater le décès le matin. Quelques jours plus tard, je reçois l'autopsie. L'analyse toxico montre des taux de hasch si importants que le médecin légiste conclut qu'il devait fumer juste avant sa mort. Un autre détenu s'est coupé le doigt, mais n'a pas voulu le rendre et l'a mis dans sa bouche. Il le rentre et le sort. Au début, j'ai cru que c'était une cigarette. Finalement, il est parti à l'hôpital, mais on n'a jamais retrouvé le doigt qu'il avait fini par planquer dans sa culotte !

Journée chargée. 9 h : un infarctus. On appelle vite le Samu, le patient part en réanimation. 9 h 30 : une suspicion de tuberculose. Il faut isoler le détenu tout de suite, organiser la prévention et rechercher les codétenus. Le patient parti tout à l'heure avec le Samu revient : de nouveau douleur thoracique. Électrocardiogramme modifié. Il repart et cette fois l'hôpital le garde.

Un gréviste de la faim arrive à l'infirmerie. Il déclare : « Non, je ne mange pas, que du métallique ! J'ai avalé depuis dix jours un coupe-ongles, un couteau, et aujourd'hui une fourchette ! » La radio confirme. Il part aux urgences se faire retirer la fourchette par fibroscopie. Avant de revenir à la Santé, il a avalé la clé du bureau des infirmières et a montré ses fesses dans le couloir. Le service téléphone, ils n'en veulent plus.

Nouvelle urgence. Un détenu asiatique est recroquevillé dans le couloir et se tient le sexe. Il a été ligoté et bâillonné par ses codétenus vietnamiens. Ils lui ont enfoncé une brosse à dents aiguisée dans le sexe ! Il part à l'hôpital. S'agit-il d'un viol ? J'apprendrai plus tard qu'il s'agit d'un rituel pour être plus viril et performant. Normalement, on met des billes d'agate. Mais là, ils n'avaient rien de mieux qu'une brosse à dents...

Des examens de laboratoire arrivent. Je tombe sur ceux d'un séropositif en trithérapie depuis six mois. Les examens sont bizarrement normaux. Je l'appelle pour lui demander de refaire le test. Il finit par accepter après deux refus : on découvre qu'il n'est pas séropositif. Il a menti pour éviter qu'on l'expulse et jette ses médicaments dans les toilettes.

Un samedi vers 16 heures, le service médical est relativement tranquille, vide. Quelques détenus malades passent pour des urgences et un expert vient voir un détenu. Ce détenu sort et réussit à passer au premier étage à l'infirmerie (la vigilance des surveillants n'a pas été alertée parce que le service était tranquille et calme). Au premier étage, il n'y avait personne. Là, il ligote la seule surveillante femme de la prison, il la bâillonne, la déshabille, puis il repart. Et les surveillants voient passer un bonhomme bizarre avec un pantalon qui lui arrive à mi-mollets et une veste étriquée qu'il ne peut pas fermer. Ils se précipitent à l'étage supérieur, ceignent le gars et retrouvent la surveillante en petite culotte, dans la salle de détente. Très choquée, on ne l'a jamais revue.

Depuis, le premier étage est fermé par un digicode et plus aucun détenu n'y pénètre, sauf pour y faire le ménage.

Coup de fil d'une connaissance. Il vient d'être condamné pour une affaire financière. « J'ai pris un an ; j'ai choisi la Santé. Au moins, si je suis malade, je sais que vous êtes là. » Quelques jours plus tard, il rappelle en me disant : « J'arrive à midi. » J'attends. Midi et demi : je ne vois toujours personne. Je téléphone au greffe pour savoir s'ils ont vu M. X. Ils ont l'air très soupçonneux : « Vous le connaissez ? Comment savez-vous ? » Je bafouille au téléphone en expliquant que sa femme vient de me joindre, ne comprenant pas que son mari ne puisse pas rentrer dans la prison. C'est assez comique, car, en général, il est plus facile d'y rentrer que d'en sortir.

En fait, naïvement, il s'est pointé spontanément, comme ça, sans aucun papier du juge, à l'entrée de la prison. Il est donc reparti avec sa valise, pour revenir plus tard...

Depuis les différents scandales de Fleury-Mérogis et d'ici, nous n'avons plus de travestis. Mais, un jour, un travesti libéré nous a fait une farce. Il s'est pointé à la sortie du personnel. Maquillé, coiffé, vêtu

d'un mini-short en skaï rouge et en bas résilles, avec des talons très hauts, il faisait les cent pas devant la Santé en dandinant des fesses. Deux surveillants aguichés s'approchent et, de sa grosse voix, il leur lance : « Tu m'as pas reconnu, je suis untel. » Ils sont partis en courant. En effet, personne ne l'avait reconnu sur le coup...

Les rouages entre la pénitencier et l'hôpital commencent à se mettre en place, mais il y a une méconnaissance réciproque des deux milieux.

Un patient gravement malade doit être hospitalisé. Je lui ai dit que cela se ferait dans la semaine. Du coup, chaque jour, il en déduit que c'est le suivant. Il a la naïveté de le dire, les escortes sont prévenues. J'ai beau essayer de les rassurer en leur disant qu'il ne sait rien, qu'il bluffe, ils ont peur. Il faut dire qu'ils ont déjà été échaudés : un jour, un détenu s'est démis volontairement l'épaule (il avait une luxation récidivante) après un parloir, et sa famille et ses copains l'attendaient déjà à l'hôpital. Un véritable comité d'accueil. Je supplie le médecin de Cochin de venir le consulter à la Santé. Ce qu'il a accepté. Ouf !

Un autre patient s'est fait opérer des deux pieds mardi. On est mercredi, ils nous le renvoient à la Santé où rien n'est fait pour accueillir les handicapés : escaliers partout, dédales de coursives étroites... Il est là au greffe, après avoir été sorti du camion, porté par deux surveillants. Je fais immédiatement un certificat pour qu'il parte à l'hôpital de Fresnes. Ils n'ont pas de place, je suis obligée de les convaincre. Enfin, il part...

Aujourd'hui le téléphone sonne sans arrêt. Je suis comme tous les mois en train d'éplucher les surveillances de toutes les grosses pathologies afin qu'aucune ne soit oubliée. Tous les jours, il sort autant de détenus qu'il en entre. Ce *turn-over* incessant nous oblige à être très vigilants.

Premier coup de fil. Un chef de clinique pète-sec m'appelle pour un « avaleur ». Il est choqué que l'on ait attendu quinze jours pour agir. Ce type avale chaque semaine, voire chaque jour, quelque chose. On devient fataliste, car tout finit par passer. Les fourchettes et cuillers sont normalement faites dans un métal à base d'aluminium qui se dissout au contact des sucs gastriques. Manque de bol : cette fois, il s'est procuré une fourchette qui ne se dissout pas.

Deuxième coup de fil : la mère d'un détenu qui a un rapport

très étrange avec son fils de trente ans, qui n'a pas coupé le cordon... et qui appelle sans arrêt. Je l'envoie gentiment promener. Il faut dire que son fils est cramoisi, couvert d'eczéma, malgré les traitements ; il ne supporte pas la prison.

Troisième coup de fil pour un dingue qui squatte le bureau de la surveillante. Il veut me voir car j'ai augmenté son traitement contre la douleur en diminuant le traitement psy. Cela ne lui convient pas. Je ne sais plus quoi en faire ! Les traitements sont donnés par le centre antidouleur et incompatibles avec son traitement psychiatrique. En fait, il veut partir au Palais en ambulance et fait du chantage.

Téléphone d'un ex-détenu pour ses résultats d'analyses. Dialogue de sourd. « Je veux venir récupérer mes examens de labo. Je viens les chercher. » Je lui réponds qu'il ne peut pas, car nous sommes dans une prison. « Mais non, dit-il, je suis libéré. » Mais moi, je suis en prison...

Un juge d'instruction en colère fait tout un foin. Cette femme me reproche d'outrepasser mes droits. Il doit y avoir une reconstitution. Tout est prêt : on n'attend plus que le détenu. Mais le patient est à l'hôpital. La direction a oublié de le prévenir. J'appelle l'hôpital. Le malade est déjà au bloc, prêt à être opéré. On le retire de la salle d'opération, on lui enlève les perfusions et on le ramène à la Santé. Il sera opéré plus tard. Heureusement, ce n'est pas une urgence !

J'ai vu ce matin M. Loudmer. Il me raconte le quotidien de la troisième division des VIP. J'ai reçu aussi le cousin d'une amie d'enfance, incarcéré à la suite d'une affaire politico-financière. Le détenu travaillait dans le football. Il réussit à m'obtenir deux places pour la demi-finale de la coupe du monde pour mon fils et mon mari. Moi, le foot, j'aime pas. Le surveillant l'a appris et m'a dénoncée à la direction. J'avais payé mes places. Je ne vois pas très bien ce qu'on avait à me reprocher.

Des journées ordinaires.

Le commissariat du XIV<sup>e</sup> arrondissement appelle, furieux. J'hospitalise un détenu pour suspicion de néo<sup>xxxvi</sup> du poumon. Le scanner cérébral est prévu pour ce jour, mais c'est un membre présumé de la Cuncolta. Il a une escorte renforcée. Je fais même vider pour lui le commissariat de ses policiers. Que puis-je y faire ? J'envoie pour hospitaliser, mais c'est l'hôpital qui programme le jour et il y a déjà quatre autres détenus à Broussais. J'essaie d'arranger les choses avec le commissaire, parfois c'est impossible. D'autres prisons envoient leurs malades sur le XIV<sup>e</sup> et parfois il n'y a plus de policiers. Il

faut dire que la préfecture a l'air plus compréhensive à Paris qu'en banlieue.

Le patient atteint d'un néo du poumon a refusé de rester à l'hôpital plus de deux jours car il n'avait pas le droit de fumer ! Impossible de reprogrammer une hospitalisation avant dix jours. Sa femme appelle tous les jours pour avoir des nouvelles... Aujourd'hui elle est à la Santé. Elle arrive d'Ajaccio et ne veut pas décoller de la prison tant qu'elle ne m'aura pas vue. Mais je n'ai rien à lui dire et je ne reçois pas les familles de détenus. Le malade est en préventive. J'ai envoyé au juge un certificat médical pour expliquer la gravité du diagnostic.

Il doit être opéré lundi. Avec mon certificat, il a été libéré vendredi. D'après son visiteur, il l'a accompagné à Orly. Il s'est barré en Corse. Je suis obligée d'appeler un de ses copains à Ajaccio, car il n'a pas le téléphone. Maintenant, il ne semble plus très pressé...

Il m'a envoyé une petite carte me remerciant de l'avoir libéré pour retourner dans son île. Il finira par être opéré, c'est bien un cancer.

Les infirmières ont fait une pétition, car elles ne veulent plus distribuer le Subutex à la bequée. Tous les jours, il y a des problèmes. L'escalier qui mène à l'infirmerie devient le lieu de rendez-vous de tous les toxicos. Certains planquent les cachets sous des pansements dans la main ou les retirent de leur bouche pour les mettre dans leurs poches : un comprimé de Subutex en prison est une bonne monnaie d'échange, ça vaut un paquet de Marlboro. Une réunion est organisée avec l'antenne toxicomanie, nous et le labo qui fabrique le médicament. Cela finit par un déballage feutré de rivalités.

L'assistante sociale ne revient pas. Elle fait une grosse déprime, trop fragile pour ce milieu. L'hôpital a placé ici une infirmière à l'essai pour lui remettre le pied à l'étrier. C'est une alcoolique. On s'est vite aperçu qu'elle sentait l'alcool. On a fait des traits sur les bouteilles d'alcool à 90°. Elle en buvait ! Elle est partie titubante à la médecine du travail. Ce n'est vraiment pas un endroit pour les gens vulnérables.

Un patient qui doit subir une coronaro<sup>xxxviii</sup> est dans le camion depuis deux heures et demie et attend les policiers qui doivent le garder. En fait, les flics ne viendront pas et le détenu revient sans avoir sa coronaro. L'autre corps de police qui s'en occupait avant n'est pas au courant ! En effet, les détenus sont emmenés à l'hôpital par les surveillants. Lorsqu'ils arrivent à l'hôpital, deux flics du commissariat du xiv<sup>e</sup> les remplacent (c'est ce qu'on appelle la garde statique) et



restent tout le temps de l'hospitalisation. Cette garde statique a été remplacée par une brigade de proximité, mais pendant une semaine il n'y avait ni les uns ni les autres !

Les CRS, en treillis, crânes rasés, matraque au flanc et rangers aux pieds, ont remplacé les flics du commissariat pour garder les détenus à l'hôpital. La surveillante de chirurgie téléphone en rigolant : « Qu'est-ce que c'est que ces Rambo que vous nous avez envoyés ? Je vous préviens, ils sont tellement *hard* qu'on ne leur offre même plus le café. » Tout le monde rigole. Il paraît même qu'ils sont à quinze dans une estafette à l'entrée de l'hôpital : c'est ça la brigade de proximité ! Les autres patients demandent si c'est le Kosovo. Non, répondent les surveillants, c'est seulement la Santé !

Un détenu nous mène en bateau depuis trois mois avec sa sonde urinaire. À chaque fois que l'on veut la lui retirer, il me répond qu'il ne peut pas avant qu'ait eu lieu la reconstitution. Il l'a depuis des mois alors qu'il devait la garder seulement dix jours... La dernière fois qu'il a été envoyé à l'hôpital pour un problème, il a refusé de descendre du camion. Ce même détenu a plaqué une infirmière contre le mur. Il se retrouve au mitard. Un médecin l'en a fait sortir. Elle a raison sur le plan médical... Il fait infection sur infection, il a de la fièvre et ne veut pas d'antibiotiques. Ce n'est pas bon, d'après lui. Il veut absolument me voir. Finalement, je le reçois. Il hurle en disant que je suis de mèche avec la pénitencière pour lui empoisonner l'existence. Il fait aussi du chantage en prétendant qu'il a commencé une grève de la faim et de la soif, alors qu'on lui donne une bouteille d'eau par jour pour raison médicale. Il essaie de monter les médecins les uns contre les autres. Nous sommes totalement impuissants face à sa perversité. Il apparaît comme un pauvre benêt confus, mais écrit des lettres remarquables, parfaitement bien structurées... Il finira par être transféré à Fleury-Mérogis. Mon collègue m'appelle en me disant qu'il avait réussi à lui faire retirer sa sonde urinaire. Il a fini par se suicider en avalant des pastilles d'alcool à brûler.

J'ai reçu, ce matin, une lettre poignante d'un détenu transféré qui va très mal. Je vais lui répondre.

Je suis appelée pour un détenu en crise. Je remonte.

Un patient se présente avec des lunettes noires. Il dit qu'il ne voit rien. Je l'envoie à l'ophtalmo et, en fait, ce malade n'a absolument rien ! Il est fou comme un lapin ! Alors que les lunettes de soleil sont interdites – les détenus n'ont pas le droit de changer de look –, sauf sur prescription médicale, et qu'il est très difficile d'en récupérer pour ceux qui en ont vraiment besoin.

Suspicion d'infarctus. J'appelle le Samu et les pompiers. L'appareil à électrocardiogramme ne marche pas. Une seule dérivation, sinon tracé plat. Coup de bol : cette unique dérivation

confirme. Direction réanimation. Il est sauvé ! Sa femme téléphone en larmes. Je lui annonce la bonne nouvelle. Crise d'hystérie. Elle hurle, pleure, vocifère. Je finis par lui raccrocher au nez.

Des tonnes de messages et des piles de dossiers m'attendent. Ma bonne humeur est déjà partie.

Un détenu m'attend. Il est persuadé qu'il a une crise de paludisme. Mais les labos prouvent le contraire. Je trouve six lettres de deux pages, signées de lui, dans le courrier.

On m'appelle à la salle de soins. Un patient dépressif. Une histoire horrible : en nettoyant son fusil, il a tué son fils. Ce dernier vient d'être enterré, il n'a même pas été mis au courant.

J'ai réussi à mater deux énergomènes agressifs ! Ils sont devenus presque mondains. Il a fallu des semaines pour les apprivoiser ! Un autre détenu, qui refusait tous ses traitements, va beaucoup mieux. Il n'arrête pas de se marrer et répète : « Qu'est-ce que je suis content, je vais super bien ! »

Un autre est parti en urgence. Il a avalé son ceinturon, puis un couteau suisse, qui malheureusement s'est ouvert dans l'estomac, et une vis à bois. Le tout est coincé dans le ventre. Bonne journée !

Un gars hébété et titubant arrive à l'infirmerie, les deux yeux au beurre noir. Il ressemble à une chouette ivre. Il dit qu'il est tombé du lit. En fait, il a fait les frais d'une bagarre pour de la drogue...

J'ai décidé de partir quatre jours au ski, je suis crevée. Est-ce l'altitude ou trop d'oxygène ? Je passe la matinée du retour comme en état d'ébriété. Un paquet de lettres m'attend. Des lettres drôles, émouvantes, approximatives, désagréables. Une plainte de la femme d'un détenu pour association de malfaiteurs contre le professeur Didier Sicard et moi ! Et pour non-assistance à personne en danger, alors que nous avons sauvé la vie de son mari ! Encore une prescription médicale de maison de repos pour un détenu hospitalisé. Je ne peux évidemment l'honorer. La méconnaissance du milieu est sidérante ! Dans le même style, je me souviens d'avoir reçu une prescription de rééducation en piscine pour un détenu opéré d'une hernie discale.

Puis une lettre d'Algérie d'un ex-détenu expulsé qui m'a envoyé un appel au secours, je me souviens, c'est un monsieur très malade. Il veut que je l'aide à revenir en France pour se faire soigner.

De nouveau les urgences. Un détenu arrive, il a été tabassé par

des gendarmes lors de son arrestation : sa clavicule est en deux morceaux.

J'ai revu un détenu que je connais bien. Je retrouve son dossier. C'est sa sixième incarcération. C'est un gentil garçon, sensible et intelligent. Il est incarcéré à chaque fois pour des délits mineurs. Pourra-t-il un jour s'en sortir ?

Tout le monde entre dans le bureau, raconte ses problèmes. Je ne suis jamais seule. Et toujours ce foutu téléphone ! Un journaliste qui veut savoir à partir de quel métal sont fabriquées les fourchettes et les cuillers à la Santé !

Le tribunal de Grande Instance qui m'appelle au sujet d'un détenu libéré pour savoir où l'on peut le contacter : si c'est chez lui ou en maison de repos ! Inouï : qu'est-ce que j'en sais !

La boucle est bouclée. Je pars faire mon marché et je me tamponne dans quelqu'un au Monoprix. C'est un ancien détenu ! Il me dit : « Oui, c'est bien moi, bonsoir docteur ! » Je me souviens de lui avec son anneau dans le nez pour dilater les narines contre les ronflements. Impossible de mettre un nom sur son visage, mais je me rappelle que c'est un faussaire...

Didier Sicard m'appelle de Cochin. Encore un malade qui porte plainte parce qu'il y a des problèmes avec la police. Il est interdit d'hôpitaux civils. Il refuse l'hôpital de Fresnes. Je suis obligée de négocier avec la pénitenciaire, qui finira par accepter de l'envoyer à Cochin.

Les choses se dégradent vite. Encore un décès : rupture d'anévrisme. Le huitième en neuf mois !

Bob Denard est à Fresnes, il passe aux assises. J'aurais préféré qu'il vienne à la Santé. Il sera relaxé. J'en suis heureuse.

On est en plein dans l'histoire des paillotes. Les médias ne parlent que de ça. On a un gendarme et un colonel. Le préfet Bonnet est arrivé en pleine nuit. Le directeur de garde et le directeur l'ont accueilli en grande pompe dans la cour. On a même réveillé le médecin de garde pour un somnifère.

Didier Sicard m'alerte au sujet d'un patient HIV séropositif qu'on a fait hospitaliser à Cochin pour une paralysie faciale. Il fait une leuco-encéphalite virale, il n'en a plus pour très longtemps, et il faut vite demander une grâce médicale. Il faut donc que je demande au greffe la fiche pénale. C'est un peu compliqué car je ne peux l'obtenir qu'avec l'accord du directeur. Une fois que l'accord est donné, cette fiche ne peut pas passer la troisième porte. Donc, il faut que j'envoie ma secrétaire avec un certificat pour passer le fax au greffe et envoyer

cette demande de grâce. Le juge est en vacances, je ne le trouve pas. Je finis par avoir la greffière. En fait, le juge est dessaisi depuis un mois de l'affaire qui est renvoyée à la deuxième chambre correctionnelle et, comme ce détenu n'est pas jugé, on ne peut pas demander une grâce médicale présidentielle. Le juge d'instruction, puisqu'il est dessaisi, ne peut pas faire une suspension de peine pour raison médicale. Une seule solution : envoyer un certificat médical détaillé au président de la deuxième chambre, mais il faut attendre qu'il soit jugé... et il n'en a plus pour longtemps. Quinze jours plus tard, il aura une grâce médicale.

Aujourd'hui, un médecin manque. C'est samedi. Je viens d'urgence. Un patient séropositif a tabassé trois surveillants dont un qui a une plaie à l'œil, pas jolie. Du banal...

Victime d'un accident de voiture, un détenu est brûlé de partout. Il a une vilaine cicatrice qui suppure... Il n'a plus de main... Puis, je vois un autre patient, un psychotique originaire des pays de l'Est. Il a l'air fou. Il est envoyé pour une plaie, en fait, il a un ulcère variqueux qu'il n'arrête pas de lécher et de gratter. Je lui dis qu'il n'est pas un chien. Il me répond : « Si, justement. » Plus tard, j'apprends par ses codétenus qu'il marche à quatre pattes dans la cour et qu'il mange les insectes par terre. Comme dit ma consœur psy, c'est le syndrome des Balkans !

Je suis appelée pour un détenu qui s'est tailladé le ventre, le cou, les bras et les doigts avec une lame de rasoir. Je l'envoie aux urgences de Boucicaut. Il est parti maculé de sang, il a refusé de se laisser suturer : il est parano et très excité. Il revient avec des pansements partout, menottes aux poignets, entraves aux pieds, une chemise d'hôpital fendue dans le dos et tenu en laisse par deux surveillants qui rigolent...

Un patient a confondu un tube de pommade antibiotique avec un tube de Super Glue. Il s'est tartiné le bout du sexe avec. Il arrive quand même à pisser de côté. Un autre a avalé une pelote d'épingles. Urgences hôpital. Il est arrivé les vêtements déchirés, les entraves aux mains et aux pieds et une énorme bosse sur le front car il s'est débattu. Il n'a pas voulu sortir du camion.

Un détenu a avalé les médicaments d'un autre. Les pompiers sont là. J'appelle au greffe pour que l'on m'explique pourquoi on perd tant de temps. La sécurité avant tout, ici ce n'est pas le Club Med, me dit-on. Le même jour, un type a mis le feu à son matelas. Le matelas a été mis devant la porte de la cellule. De nouveau, voici les pompiers. Ils connaissent le chemin.

Récemment, nouvelle invasion de punaises et de cafards. Or, les cafards mangent les punaises. On a choisi de garder les cafards... entre deux maux !

Quelques jours après, appel de la direction affolée. En interceptant une lettre, elle a eu vent d'une préparation d'évasion d'un patient à l'hôpital pour une intervention. Le détenu doit endormir les flics cette nuit et se faire la belle. J'appelle le directeur de l'hôpital que je connais bien pour lui dire de faire attention. Il ne se passera absolument rien.

Un copain chef d'orchestre vient donner un concert à la Santé : Mozart, Haydn, Beethoven. Il y a une ambiance assez bizarre. Il fait 30 °C dehors et les spectateurs sont si dissipés que les musiciens ont parfois du mal à contenir leur fou rire.

Quelques reproches de la part des médecins. Ils me trouvent cassante : sur le fond, j'ai raison, mais la forme laisse à désirer. C'est bien possible. Moi aussi, j'ai le droit d'être fatiguée et en colère.

On est le 1<sup>er</sup> septembre 1999. Je rentre d'un séjour en Inde. Toujours là-bas et pas vraiment ici, un peu flottante.

Un détenu téléphone pour me remercier. Il est libéré. Arrivent une orchidée et une splendide azalée.

À mon retour, j'apprends qu'il y a encore eu un décès : prévisible celui-là. Le détenu a refusé l'hôpital. Il est mort pendant la nuit. C'est le dixième en un an.

J'appelle le directeur car on vient de me signaler que les détenus partent en centre de rétention avec des stocks de psychotropes (parfois quinze jours à un mois). Or, normalement, il doit y avoir une fouille à la sortie. Il en profite pour me faire part de ragots colportés en mon absence par des rapports de surveillants pas toujours bien intentionnés. Les médecins de garde excédés par le sordide de leur appartement (qui doit être refait depuis deux ans) ont tagué les murs. Il a pris des photos et a l'air furieux. C'est l'esprit carabin de salle de garde et ça me fait plutôt rire, lui apparemment, non.

Je revois des malades quittés avant les vacances. L'un d'entre

eux a subi une intervention gravissime et me raconte son épopée. La veille d'être transféré à l'hôpital de Fresnes en convalescence, il a eu la diarrhée toute la nuit. Les flics l'ont surveillé en permanence malgré ses protestations. Il est resté à l'hôpital de Fresnes pendant quelques jours et a été transféré au grand quartier. Comme il était trop mal, ils ont refusé de le prendre en charge. Il a été placé dans une cellule par terre avec juste une couverture, vêtu uniquement de la chemise verte de l'hôpital. Il y est resté toute la nuit grelottant de froid. Le lendemain, on l'a mis dans une cellule de force avec un détenu suicidaire de soixante-treize ans. Grâce à la pugnacité du médecin qui l'a opéré à Broussais, il a pu regagner la Santé, mais il a passé dix jours horribles.

Un médecin de garde me raconte qu'il a été appelé la nuit par un surveillant qui n'allait pas très bien. Il était en coma éthylique.

Un médecin de Cochin me téléphone à propos d'un malade hospitalisé dans son service pour suspicion d'AVC<sup>xxxviii</sup>. Il me dit : « Je pense que c'est un simulateur, on a fait tous les examens, il n'a rien, en plus il a tout volé dans l'office. »

Un détenu sous X dit être sorti de l'hôpital il y a dix jours avec un traitement antituberculeux. La radio est anormale, mais il est difficile de dire si c'est séquellaire ou évolutif. On l'isole. Tous les examens sont négatifs. J'appelle l'hôpital. Ils finissent par retrouver son nom dans une consultation d'il y a six ans. Je l'appelle. Ses explications sont très confuses. Il s'emmêle les pinceaux. Je me fâche et lui dis de revenir me voir quand il aura décidé de dire la vérité. Il dit : « D'accord. »

Encore une urgence pour overdose de médicaments. Il vient d'arriver d'une autre prison et le médicament incriminé n'est pas disponible à la Santé.

Le médecin qui est chargé du quartier disciplinaire est très choqué. Un patient qui revient d'ophtalmo pour une plaie à l'œil a frappé un peu trop fort dans sa porte au mitard. Il vient d'être gazé. Il dit que c'est irrespirable. Il a examiné le patient qui a les yeux tout irrités. Le directeur est très ennuyé. Il va faire une enquête. La plainte partira au ministère.

Je regarde le cahier d'urgence. 22 h 30 : « le mitard ou la misère humaine ». Le collègue en fonction cette nuit a été appelé pour le dénommé X qui a inondé sa cellule et mis en morceaux son matelas

de mousse. Il est appelé pour calmer le forcené. Le médecin constate que le dénommé x est calmement en train d'éponger par terre avec des carrés de mousse arrachés du matelas. Il est trempé. Le surveillant veut que mon collègue l'assomme avec une injection. Seule condition pour avoir un nouveau matelas. Le médecin se rebiffe. Pourquoi assommer un détenu qui est tranquille ? Il demande un matelas et une couverture. Le directeur de garde appelé en renfort y consent. De toute façon si le détenu se pend avec sa couverture, c'est la responsabilité du médecin ! Le lendemain branle-bas de combat à l'infirmerie. Le détenu a appliqué au pied de la lettre le traitement du médecin qui lui avait dit de boire beaucoup d'eau. Il arrive trempé dans un accoutrement très haute couture d'avant-garde. Le tee-shirt est fendu au milieu avec une seule manche, la culotte est une espèce de barboteuse qui descend jusqu'aux genoux. Elle se compose d'un patchwork de draps déchirés retenus par une vingtaine de nœuds. Dans sa culotte, il a planqué une ampoule de 60 watts. Il a l'air totalement illuminé, avec un petit côté malicieux. Psychose et Grand-Guignol.

Une semaine comme tant d'autres.

Un détenu vient de partir à l'hôpital pour une hémorragie méningée. Pourtant, il n'avait aucun antécédent.

Un détenu a tenté de se pendre ce matin, un autre vient d'avaler du Paic citron. Dans une cellule, après une fouille, on a trouvé des détonateurs faits avec des pièces de transistors. Un détenu de la cellule est un malade doux et gentil, souvent dépressif, que je suis depuis des années.

J'apprends par la femme d'un autre détenu atteint du sida et pour lequel j'ai demandé une grâce médicale que celle-ci est refusée. Il est gravement malade et libérable en conditionnelle en février 2000. Le procureur aurait pu faire un effort d'autant plus que le certificat ne laissait aucun doute sur l'issue fatale et prochaine de ce patient.

La femme hurle au téléphone : « Vous voulez l'achever », je lui réponds que j'ai fait tout ce qui est en mon pouvoir, la décision ne dépend malheureusement pas de moi.

Un autre patient à qui on a sauvé la vie. Il était atteint d'une pathologie gravissime et rare, il est parti en urgence, je lui ai rédigé un certificat qui l'a libéré en quelques jours. Au lieu de remerciements, je reçois une plainte par l'intermédiaire de son avocat, car il aurait pu mourir. C'est le monde à l'envers.

Un patient cardiaque se plaint de ronflements, ça le réveille la nuit. Je lui dis qu'il se fera opérer dehors, il rigole car il a pris douze

ans pour un trafic de hasch. Je trouve que c'est cher payé pour du hasch... il faut dire qu'il en transportait quatre tonnes.

Plusieurs détenus sont furieux parce que je n'ai pas parlé longtemps à l'émission *Zone interdite*. « On vous a sûrement coupée au montage » me disent-ils. Il est vrai que trois quarts d'heure d'interview pour dix secondes d'antenne, c'est peu. D'autant que ce qui est resté était très anodin.

Vendredi, le médecin qui reçoit les entrants m'appelle : elle a un patient de soixante-seize ans très malade, que l'on est allé arrêter pour escroquerie (d'après lui, pour non paiement de crédit) dans une maison de retraite médicalisée. Il peut à peine marcher ni respirer, il a un tremblement sénile et il est hypertendu. J'appelle le procureur pour demander une suspension de peine pour raisons médicales, en attendant je l'envoie à l'hôpital de Fresnes, car il peut décompenser d'un jour à l'autre. De plus, il a beaucoup de mal à se déplacer. Rien n'est fait ici pour les handicapés et on a de plus en plus de très vieux patients.

Je force la main de l'hôpital de Fresnes en expliquant la situation et en fichant la trouille au médecin. C'est en attendant sa libération. Il fait juste l'aller et retour, car ce n'est pas une urgence, dit-on là-bas. Évidemment non, c'est justement pour éviter le pire que je l'ai envoyé là-bas. Je suis furieuse. Comme me dit le sous-directeur : « Ils t'ont bien couillonnée. » Il faudrait le mettre dans une cellule à alarme et trouver une solution. Elle est trouvée quatre jours plus tard : le procureur l'a libéré.

Un détenu vient d'arriver de la salle Cusco (urgences médico-légales de l'Hôtel-Dieu où sont placés les détenus avant d'être affectés en prison) avec les deux pieds dans le plâtre. On ne peut évidemment pas le garder. Comme d'habitude, l'hôpital de Fresnes le refuse. Le détenu, serrurier de profession, raconte qu'il était en train de cambrioler un appartement au quatrième étage lorsque le propriétaire est arrivé. Celui-ci a essayé de l'attraper par sa chemise à boutons pression. Les boutons ont sauté, il a été déséquilibré et il est tombé dans la cour. Par chance, il trouve alors un fauteuil roulant, mais le propriétaire a appelé la police et un comité d'accueil l'attend. Son avocat lui conseille de porter plainte contre le propriétaire. Il ne veut pas, car il était en train de cambrioler. « Je ne sais faire que ça », dit-il !



Encore deux patients âgés très malades envoyés à l'hôpital de Fresnes, dont un en long séjour, qui reviennent chez nous. D'après le compte rendu de l'hôpital, ils sont en pleine forme et peuvent supporter la détention ordinaire. Ce matin, l'infirmier qui apportait ses médicaments à l'un des deux l'a retrouvé mort dans sa cellule. Il est décédé deux jours après son retour...

Maurice Papon est arrivé à la Santé, le samedi 13 novembre. Il est logé dans l'unique « belle » cellule de la prison, celle que le préfet Bonnet occupait au quartier des VIP. C'est le seul endroit où il y a des cellules à alarme pour les patients à risques. D'autres n'ont pas la même chance. Impossible d'avoir une cellule à alarme si l'on n'est pas VIP.

Ce matin, un détenu libéré atteint d'une maladie grave vient à la porte de la prison avec un gros bouquet de tournesols pour le service médical. Refus de la pénitenciaire. « On ne sait jamais, il faut être prudent. » Mépris pour le détenu, vexation pour nous ? Si le quotidien du prisonnier a des chances de s'améliorer, il va falloir maintenant que les mentalités évoluent.

J'ai reçu ce matin une lettre de la gendarmerie nationale. Ils ont retrouvé un torse, bras, jambes et tête coupée, dans un canal. Il reste le sexe. Il s'agit bien d'un homme. D'après les termes mêmes de la lettre, « les amputations ont été faites par un "professionnel" (boucher, corps médical...) ». Une cicatrice comme seul signe distinctif et on me demande si je connais le torse. La réponse est non.

Mais cela m'a fait rire pendant une demi-heure.

\*

\* \*

Ma lettre du 8 juin 1999 adressée au ministère n'est pas restée sans réponse. Quelques semaines plus tard, j'ai reçu une lettre de M<sup>me</sup> Guigou me demandant de prendre contact avec un de ses conseillers, ce que j'ai fait... Le menu jour, j'apprends par la radio que le garde des Sceaux a décidé d'entreprendre la rénovation de cinq prisons, dont la Santé. Le budget est de 500 millions de francs. Les W.-C. seront isolés dans les cellules, les sanitaires refaits afin de permettre des douches plus fréquentes. Le mitard sera amélioré.

Merci beaucoup, Madame la Ministre, mais faites vite... Il reste tant à faire.

## MÉDECIN-CHEF À LA PRISON DE LA SANTÉ

À l'heure où de nombreuses bavures en prison sont dénoncées et où le débat sur le monde carcéral fait la une de l'actualité, voici un document exceptionnel. Véronique Vasseur raconte tout sur son expérience de médecin dans cette prison vétuste, crasseuse, quasi moyenâgeuse, ville dans la ville où se côtoient étrangers de tous pays, petits malfrats et grands terroristes, sans-papiers et VIF.

Dans ce livre à couper le souffle, on découvre : le vrai-faux médecin qui fait du trafic de diamants, les consultations dignes de la cour des miracles, la jambe de bois envoyée par la poste que l'on prend pour un fusil, les avaleurs de fourchettes, la lutte à mort entre les cafards et les punaises, le détenu qui mange ses crottes, les décoctions de jus de pile et les alambics bricolés pour voir la vie en rose, les évasions à la semelle de corde, les pendants avec un pyjama en papier, les trafics, la drogue, la prostitution, la délation, les tracasseries, les mesquineries... Mais aussi l'opéra donné par les prisonniers, les expositions, les poèmes, les matchs de foot, le système D... Telle est la vie de Véronique Vasseur, entre médecine humanitaire et médecine d'urgence.

Écrit à la première personne, comme s'il n'y avait pas d'autre issue que de raconter, ce carnet de bord est un témoignage vivant, tonique. Beaucoup de livres sont écrits sur les prisons, peu d'entre eux arrivent à toucher juste parce qu'ils défendent une thèse ou cherchent avant tout à émouvoir. Le livre de Véronique Vasseur surprend, étonne et fait même sourire, ce qui est paradoxal, et c'est pour cela qu'il est unique, et qu'il émeut, au-delà des mois.

*Véronique Vasseur est entrée à la Santé comme médecin de garde en 1992 et a été nommée médecin-chef en 1993.*

COLLECTION DOCUMENTS

94/051-9  
ISBN 2-05114-711-4



9 782862 747118

● / 14,94 €

le cherche midi éditeur

- i Mitard : c'est une prison dans la prison. On y met les détenus qui ont désobéi pour les punir. Le séjour au mitard peut durer de trois à quarante-cinq jours maximum.
- ii Bricard : surveillant qui possède les clés permettant d'ouvrir les différentes portes de la prison.
- iii Maton : surnom donné aux surveillants par les détenus.
- iv Les travestis opérés sont à Fleury-Mérogis avec les femmes.
- v Quartier haut : la prison est disposée en étoile et sur deux niveaux. Il existe donc un quartier bas composé de quatre divisions en un quartier haut doté de quatre blocs.
- vi Le matériel de réanimation.
- vii Plasmion : solution de traitement des chocs traumatiques et des hémorragies.
- viii Manipulateur.
- ix Dépôt : lieu où les détenus sont placés après leur arrestation et avant leur arrivée en prison.
- x Mess : cantine ouverte aux personnes qui travaillent à la prison.
- xi Temesta (tranquillisant).
- xii Balajo : boîte de nuit à la Bastille à Paris.
- xiii Tapouillon : tas informe et désordonné.
- xiv VIP : Very Important Person.
- xv Depuis 1998, ils ont un lit en ferraille.
- xvi Depuis juin 1999, le parloir des condamnés a été porté également à trois fois par semaine.
- xvii En région parisienne, les prisonniers sont répartis, sauf cas particuliers, dans les différentes prisons en fonction de l'ordre alphabétique.
- xviii DPS : détenu particulièrement surveillé. Ces détenus sont dangereux ou ont déjà fait une tentative d'évasion.
- xix GIA : Groupe islamique armé. Groupe terroriste international – ETA : Euskadi ta Askatasuna (le Pays basque et sa liberté). Organisation nationaliste basque – FLNC : Front de libération nationale de la Corse.
- xx Aujourd'hui, c'est de la bière sans alcool ; la bière alcoolisée a été supprimée en 1997.
- xxi Sarcome de Kaposi : tumeur maligne souvent associée au sida.
- xxii CES : contrat emploi solidarité.
- xxiii BK : Bacille de Koch.
- xxiv En 1994. Aujourd'hui, cinq ans plus tard, je gagne 20 000 francs par mois.
- xxv Extrait d'une lettre adressée par voie de presse – Libération du mercredi 26 octobre 1994 – à Philippe Douste-Blazy, ministre de la Santé, par le professeur Didier Sicard, chef du service de médecine interne de l'hôpital Cochin, et Véronique Vasseur.
- xxvi Héxoméline : solution alcoolisée pour le traitement d'appoint des affections cutanées.
- xxvii Psoriasis : dermatose.
- xxviii Le Subutex est un produit de substitution pour les toxicomanes.
- xxix Avant la réforme, les psychotropes étaient dilués dans des fioles parfois quarante-huit heures avant ; ils avaient donc plus ou moins d'effet, c'est pour cette raison qu'ils ont été remplacés par des cachets.
- xxx Ceillon : petite ouverture ronde dans la porte de chaque cellule qui permet au surveillant de voir à tout moment ce qui s'y passe.
- xxxi Primaire : détenu incarcéré pour la première fois.
- xxxii Extrait de la lettre de motivation que j'ai envoyée à Cochin pour prendre la direction de l'unité de consultation et de soins ambulatoires de la Santé, datée du 21/2/1997.

- xxxiii Le costume pénal a été supprimé en 1985 : ce costume s'appelait le droguet ; il était gris beige et très râpeux. Il avait la texture d'un scotch-britt ! On a essayé de les donner aux œuvres caritatives, elles n'en ont pas voulu.
- xxxiv Lettre du 8 juin 1999 adressée à Elisabeth Guigou, garde des Sceaux.
- xxxv Lettre du 11 juin 1999 adressée au directeur de la Santé et restée sans réponse.
- xxxvi Néo du poumon : cancer du poumon.
- xxxvii Coronarographie : examen pour vérifier l'état des coronaires.
- xxxviii AVC : accident vasculaire cérébral.